

LA REVUE DE
TEHERAN
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 33, Août 2008, 3e ANNEE
PRIX 500 TOMANS
Le jardin perse:
les Iraniens et
leur "paradis" terrestre
www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Directeur & Rédacteur en chef
Mohammad-Javad MOHAMMADI

Directeur adjoint
Rouhollah Hosseini

Rédaction
Amélie Neuve-Eglise
Esfandiar Esfandi
Arefeh Hedjazi
Farzaneh Pourmazaheri
Afsaneh Pourmazaheri
Djamileh Zia
Samira Fakhariyan
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction française
Béatrice Tréhard

Graphisme et Mise en page
Monireh Borhani

Photo
Mortéza Johari

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: mail@teheran.ir

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:

***Éric Emmanuel Schmitt*, Paris, janvier 2008**
Photo: Saeed Kamali Dehghan



Premier mensuel iranien en langue française
N° 33 - Mordâd 1387 / Août 2008
Troisième année
Prix 500 Tomans

Sommaire

CAHIER DU MOIS

- A la recherche du paradis..................04
- Le Taj Mahal et l'héritage de l'architecture iranienne en Inde................................07
- Le jardin iranien...............................12
- Le "paradis" et le tapis persan..............16

CULTURE

Reportage

- La Figuration narrative, un mouvement artistique très engagé dans le Paris des années 60...22
- La Sagesse de Farid ad-Din Attâr à l'Institut Iranien de Philosophie................25

Repères

- Centrales Nucléaires, centrifugeuses, bombes atomiques et vérités................28
- Louise Firouz, une Dame qui aimait les chevaux...38
- Abraham, l'"ami de Dieu" et père du monothéisme..40
- Le masque dans la société béninoise...49
- L'histoire politique de la France des huit derniers siècles.....................................52
- Évocation de la Présence....................60

Littérature

- Sohrâb Sepehri et le "nouveau regard" sur la vie et la mort..............................66

Entretien

- Entretien avec Éric-Emmanuel Schmitt...70

PATRIMOINE

Tradition

- Le Café Azéri.....................................78

Itinéraire

- Le luth fou
Des ténèbres à la lumière...................82

FENÊTRES

Au Journal de Téhéran..........86
Boîte à textes..........................89
Nature d'Iran............................94
Faune et flore iraniennes........96

12

28

44

66

82

CAHIER DU MOIS

A la recherche du paradis

Hoda SADOUGH



Jardin d'Eram, Shirâz

Photo: Arash Dejkam

Dans toutes les cultures, le jardin idéal a toujours été envisagé comme un paradis, un havre de confort, d'abondance et de beauté. C'est l'incarnation d'une tentative humaine cherchant à reproduire à l'échelle réduite le système biologique terrestre. L'histoire des jardins commence avec celui de l'Eden, symbolisant le sceau de l'harmonie entre Dieu et les hommes avant le premier péché, et continue avec les jardins persans de Mésopotamie et d'Iran qui, avec les pays d'Extrême-Orient, ont toujours été les plus importants foyers de culture florale. Aux premiers temps de l'Islam, le modèle perse se diffusa rapidement en Egypte, au Maghreb et en Espagne. Ces jardins, destinés à accueillir l'aristocratie et la bourgeoisie citadine en villégiature pendant les saisons chaudes, étaient situés aux alentours des palais et des mosquées. Selon la tradition perse, ils étaient divisés en quatre quartiers disposés autour d'un bassin ou d'une construction centrale. Ce mode d'aménagement de l'espace était conforme aux traditions les plus anciennes de l'Asie qui percevaient le monde divisé en quatre zones par quatre fleuves.

Les jardins devaient par ailleurs être démarqués du monde externe par des frontières, car ils n'étaient pas seulement des lieux de méditation, mais aussi des lieux de réjouissance et de plaisirs sensuels.

Il convient de noter que les mots "paradis" ou "paradise" tirent leur origine de l'ancien persan, du mot "paira-daeza" signifiant espace clos. Sous l'ère achéménide, la conception du paradis s'exporta dans diverses cultures, et le terme "hortus conclusus", signifiant jardin clos, apparut en latin.

Comme tous les genres de l'art islamique, la genèse des jardins est étroitement liée à la religion. Dans le monde islamique, le jardin promet un avant-goût du paradis. De ce fait, l'inspiration artistique des plans des jardins provient de la vision musulmane du paradis. Aux musulmans sont promis des jardins avec des fontaines jaillissantes, des sources coulantes, des arbres fruitiers, ainsi que des lits ornés d'or et de pierreries pour se reposer à l'ombre. Cette notion d'un paradis luxuriant est particulièrement importante pour le peuple musulman, manquant d'eau et confronté à des conditions climatiques difficiles. La création des jardins dans le monde musulman a permis le développement graduel d'un mode d'architecture essentiellement islamique et symbolique, qui fut plus tard adopté en Occident.

Les architectes musulmans tendaient souvent à intégrer les parties externes dans les parties internes. C'est pourquoi les jardins islamiques entouraient généralement un palais ou un pavillon central et se développaient de manière symétrique à l'intérieur d'une cour, d'un palais ou d'une mosquée. Etant relié aux palais et au manoir, le jardin offrait plusieurs vues importantes, notamment celle de l'édifice central vers l'extérieur, ou celle de l'entrée du jardin vers l'édifice central. D'autre part, les différentes parties du jardin étaient disposées de manière à être totalement dissociées les unes des autres. De la sorte, aucune partie ne pouvait apparaître comme prolongement d'une autre. A chaque espace étaient ainsi attribuées une fonction et une identité déterminée.

L'eau, symbole de la richesse et de l'abondance, était l'âme du jardin islamique. La présence de l'eau représentait l'harmonie dans ces jardins. Les terrasses, les canaux et les réservoirs pouvaient non seulement satisfaire les demandes d'irrigation, mais servaient également à l'accomplissement d'un but esthétique et sonore. Le grand besoin

Les mots "paradis" ou "paradise" tirent leur origine de l'ancien persan, du mot "paira-daeza" signifiant espace clos. Sous l'ère achéménide, la conception du paradis s'exporta dans diverses cultures, et le terme "hortus conclusus", signifiant jardin clos, apparut en latin.

Les différentes parties du jardin étaient disposées de manière à être totalement dissociées les unes des autres. De la sorte, aucune partie ne pouvait apparaître comme prolongement d'une autre. A chaque espace étaient ainsi attribuées une fonction et une identité déterminée.

d'eau, des hommes tout autant que des jardins, nécessitait un contrôle attentif des sources. L'eau était apportée des montagnes par des aqueducs et conservée dans des citernes ou des réservoirs souterrains, et servait à l'arrosage des plantes. Ce processus était essentiel pour l'irrigation des vergers. L'eau était portée aux plantes grâce à des conduits souterrains ou des canaux tuilés ou ouverts, qui reliaient les piscines et fontaines aux jardins. Les fontaines en forme d'octogone, d'étoile ou de cercle constituaient les points focaux du jardin islamique. Le mouvement et la circulation de l'eau sous ses formes variées évoquait de plus la continuité de la vie.

Les espaces mi-clos étaient une autre particularité des jardins islamiques. Les structures telles que l'iwan[1], le pavillon et le châtelet servaient non seulement d'endroit de repos et de protection contre la chaleur, mais créaient également un dialogue agréable entre la nature et le bâti.

De manière générale, les jardins islamiques ont été formés à partir des principes suivants:

- Répartition du jardin en quatre sections majeures;
- Planification du schéma par l'esquisse des lignes droites;
- Présence d'un châtelet ou d'un monument au centre symétrique, ou sur le point le plus élevé du jardin;
- Présence d'un ruisseau dominant;
- Construction d'un large bassin vis-à-vis du châtelet;
- Plantation des arbres fruitiers dans une grande partie du jardin;
- Utilisation optimale du terrain;
- Attachement à la nature;

Le jardin occupe une place très importante dans la culture et la vie traditionnelle des Iraniens. Ce phénomène se présente à toute échelle, en milieu rural comme en milieu urbain. La planification des jardins et l'espace vert de la maison s'inspire d'une géométrie basée sur des conceptions spirituelles, adaptées dans la pratique à la vie courante. Dans ce contexte, il est à observer que les ébauches et esquisses de l'artisanat iranien, notamment celles employées pour le tissage des tapis, sont inspirées de ces jardins. ■

1. L'iwan est une structure architecturale iranienne, formé d'un hall voûté et d'une façade rectangulaire ouverte par un grand arc.



Jardin de Delgoshâ, Shirâz

Modiri

Wikimedia

Le Taj Mahal vu des jardins

Le Taj Mahal
et l'héritage de l'architecture iranienne en Inde

Hossein SOLTANZADEH

Traduit par
Babak ERSHADI

La construction des monuments funéraires à la mémoire des grandes personnalités est une vieille tradition en Iran. Les sépultures royales des Achéménides à Naghsh-e Rostam, à quelques kilomètres du site historique de Persépolis en sont des exemples antiques. Cette tradition a été maintenue pendant la période islamique. A partir des XVe et XVIe siècles, sous le règne de la dynastie mongole des Timourides (descendants de Tamerlan), l'architecture funéraire prit son essor, et les monuments funéraires devinrent plus augustes, tout en prenant des dimensions plus importantes.

A la même période, les Mongols fondèrent la quatrième dynastie musulmane de l'Inde. Descendants de Tamerlan, les empereurs mongols de l'Inde entretenaient des relations étroites avec les Timourides. Ainsi sont apparus les premiers monuments funéraires en Inde où ce phénomène était nouveau, non seulement du point de vue architectural, mais aussi sur le plan socioculturel. En effet, avant la présence musulmane en Inde - à partir de la fin du XIIe siècle -, les Indiens, incinérant le cadavre des défunts, n'avaient naturellement pas de traditions funéraires équivalentes avant l'entrée de l'Islam.

Monument indien le plus connu dans le monde, le Taj Mahal est en réalité un édifice funéraire. Ce grand

chef-d'œuvre de l'art mongol est un mausolée construit à Agra[1] en hommage à Arjumand Banu, connue sous le nom de Mumtaz Mahal (l'Élue du palais), épouse favorite de Shah Jahan (1592-1666), cinquième empereur de la dynastie mongole. Le règne de Shah Jahan fut marqué par le développement de la littérature, des arts et particulièrement de l'architecture.[2]

Il fallut vingt ans et une légion de vingt mille ouvriers et maîtres artisans pour construire le Taj Mahal.

Mumtaz Mahal, épouse bien-aimée de l'empereur, mourut en 1631, lors d'une campagne militaire où elle accompagnait Shah Jahan. Après son décès, l'empereur, fou de chagrin, ordonna la construction, à Agra, du Taj Mahal, à la mémoire de son épouse décédée.

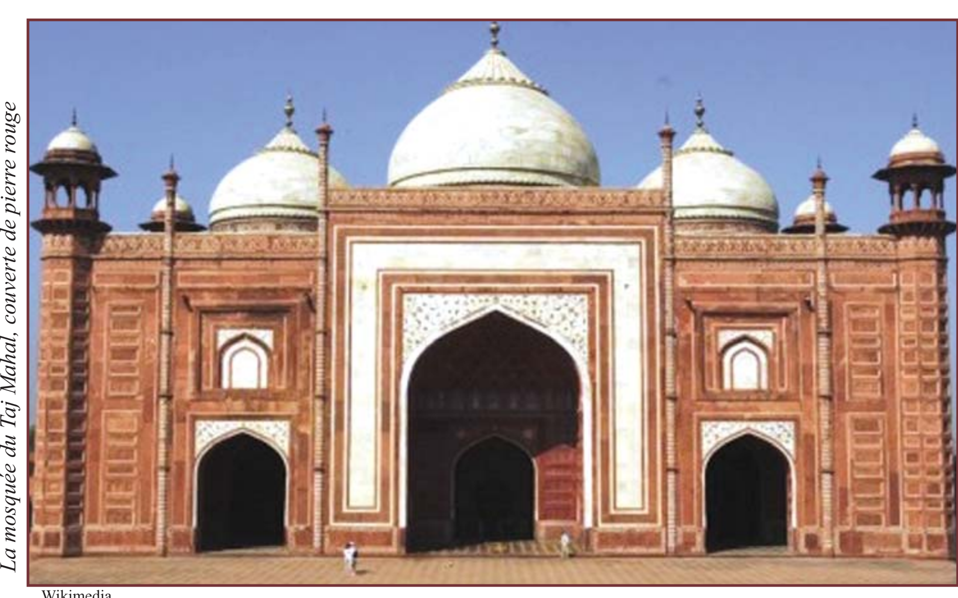
Il fallut vingt ans et une légion de vingt mille ouvriers et maîtres artisans pour construire le Taj Mahal. Shah Jahan réunit à Agra des maîtres architectes et des artistes de l'Inde, de l'Iran et de l'Asie centrale. Ces hommes apportèrent avec eux toutes les traditions et le savoir-faire architecturaux de leur pays d'origine, et la combinaison de ces diverses traditions conduisit à la création d'un des chefs-d'œuvre de l'architecture mondiale. Cette alliance des arts iraniens et indiens existait déjà, en prototype, dans le monument funéraire du prince Homâyoun. Ce dernier fut un certain temps exilé en Iran, et de retour en Inde, il se fit accompagner de plusieurs poètes et artistes iraniens.

La structure fondamentale du mausolée est inspirée du plan appelé Hasht-Behesht (qui veut dire littéralement : huit paradis).

Le Taj Mahal est situé au bord de la Jamna, sur un vaste terrain rectangulaire. L'édifice est élevé sur une estrade carrée, haute de 7 mètres, aux surfaces couvertes de marbre blanc. Chaque côté de cette estrade mesure 95,16 mètres et elle est placée au centre d'une seconde plate-forme rectangulaire, couverte d'une pierre rougeâtre, dont le côté septentrional avoisine la rive du fleuve.

La structure fondamentale du mausolée est inspirée du plan appelé Hasht-Behesht (qui veut dire littéralement : huit paradis). Dans ce plan octogonal, un dôme est construit au centre de l'édifice, et il est symétriquement traversé par quatre axes. La tombe avoisine une mosquée et comprend en Jawab (qui veut dire littéralement : réplique) un bâtiment qui n'a d'autre fonction que de former un équilibre avec le reste du monument.

Le dôme du Taj Mahal est haut de 74 mètres. Il est de marbre blanc, légèrement bulbeux, et repose sur un grand tambour



La mosquée du Taj Mahal, couverte de pierre rouge

Wikimedia



L'entrée principale de Taj Mahal

Wikimedia

couvrant un vaste espace central octogonal. Le corps du dôme a une hauteur de 15 mètres. Sa forme d'oignon et sa structure à deux couches, l'une posée sous l'autre, est une merveille de la combinaison des techniques iraniennes et indiennes. Le dôme est entouré de quatre arcs couverts chacun par une petite coupole. L'existence de ces quatre petites coupoles autour du dôme central rappelle une tradition centrasiatique d'origine iranienne, dont l'exemple architectural le plus fréquent est le mausolée du prince samanide Amir Ismaïl à Boukhara.

L'estrade carrée sur laquelle est érigé l'édifice supporte à chaque coin un haut minaret. Ce plan est d'origine mongole et on peut en trouver de nombreux exemples dans les édifices des époques mongole en Inde et timouride en Iran. L'originalité du Taj Mahal réside en ce que, cette fois-ci, les quatre minarets sont totalement autonomes par rapport à l'édifice qu'ils entourent. Si le dôme sert à caractériser en élévation la partie la plus importante du bâtiment, les quatre minarets qui s'élèvent vers le ciel aident à créer un espace à la fois visuel et mental qui accentue cette élévation. Les minarets sont couverts, ainsi que le dôme et l'estrade carrée, de marbre blanc, tandis que la plate-forme rectangulaire, la mosquée et le Jawab (réplique) sont couverts de pierre rougeâtre.

La façade australe de la tombe donne sur un grand jardin dont le plan est inspiré des jardins iraniens, appelé "Tchahâr Bagh". Tchahar Bagh est un jardin coupé en quatre parties égales par deux allées entrecroisées. Chacun de ces carrés est de nouveau coupé trois fois, par des allées secondaires, en quatre parties égales. Un petit bassin d'eau a été élevé à l'endroit où les deux allées principales s'entrecroisent. Les deux allées principales sont de plus divisées en sept parties égales par des promenades secondaires. Le long de ces allées, des ruisseaux bordés d'étroits chemins, dont le pavé est composé de petits cailloux polis, ont été

L'originalité du Taj Mahal réside en ce que, ses quatre minarets sont totalement autonomes par rapport à l'édifice qu'ils entourent. Si le dôme sert à caractériser en élévation la partie la plus importante du bâtiment, les quatre minarets qui s'élèvent vers le ciel aident à créer un espace à la fois visuel et mental qui accentue cette élévation.

L'histoire de l'art considère le style du Taj Mahal d'Agra comme une harmonieuse rencontre des traditions architecturales iraniennes et indiennes de l'Inde du XVIIe siècle.

creusés. Une pelouse de gazon entoure cet espace. On accède à l'édifice par des jardins fermés d'une enceinte rectangulaire percée d'un imposant portail.

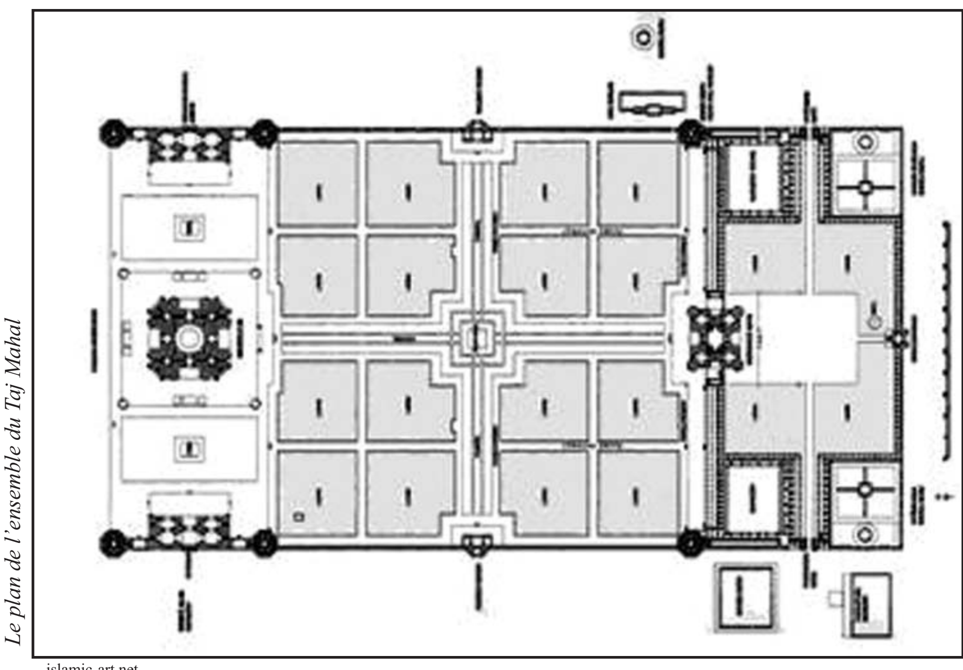
L'espace intérieur du mausolée est divisé en cinq pièces octogonales: l'une au centre et quatre autres dans les quatre coins. Les cénotaphes de Mumtaz Mahal et de Shah Jahan se trouvent dans la salle octogonale centrale. Ils sont sculptés de façon élaborée et entourés d'un paravent ajouré en marbre et pierres semi-précieuses. Les quatre espaces octogonales qui entourent la salle centrale sont à deux étages et communiquent par des corridors avec la salle centrale.

A l'intérieur du monument, tous les murs et les planchers sont couverts de marbre finement décoré. Le grand portail du bâtiment crée un lien harmonieux entre le jardin et l'espace intérieur de l'édifice funéraire.

L'architecture du Taj Mahal est fortement marquée par plusieurs principes: la hiérarchie, la symétrie et le mouvement de la multiplicité vers l'unité. Grâce à ces principes géométriques, les architectes réussissent merveilleusement à attirer l'attention des visiteurs et des pèlerins vers le centre du monument, où se situe la salle funéraire. Cette salle contient des inscriptions coraniques et des reliefs sculptés qui composent un décor d'une richesse exceptionnelle.

Le Taj Mahal est le plus grand chef-d'œuvre architectural du règne de Shah Jahan et le plus grand monument funéraire construit en Inde à l'époque de la dynastie mongole. Il combine les éléments différents des traditions architecturales de l'Inde, de l'Iran, de la Transoxiane et même de l'Europe. Cependant, les spécialistes et les historiens d'art estiment que le rôle que jouent les éléments d'origine iranienne est beaucoup plus remarquable, de sorte que ce chef-d'œuvre est souvent considéré comme l'héritage de l'architecture iranienne en Inde.

Les ornementations du Taj Mahal, en particulier dans l'usage des pierres précieuses et semi-précieuses dans la décoration des murs en marbre blanc, comportaient des techniques sans précédent dans l'Inde préislamique. Cette



Le plan de l'ensemble du Taj Mahal

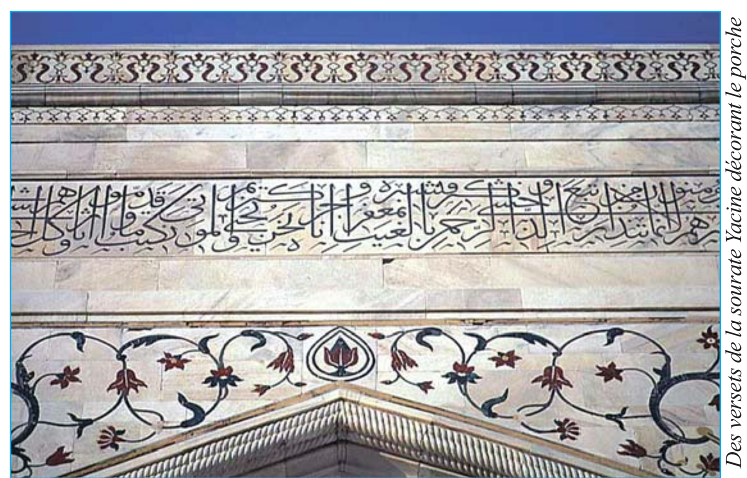
islamic-art.net

même technique a été utilisée par les musulmans indiens dans la construction de la Grande Mosquée d'Ahmadabad et dans le monument funéraire de l'empereur Sultan Hushang Shah Ghori.

A en croire certains spécialistes, le Taj Mahal est, dans certains de ses aspects architecturaux, une imitation de plusieurs éléments de l'époque timouride et du début de la période safavide en Iran. La tombe octogonale du prince Homayoun à Delhi (construite par des maîtres et artistes iraniens) et le mausolée de Tamerlan à Samarkand furent les principaux modèles des constructeurs du Taj Mahal, tous deux fortement influencés par l'école architecturale iranienne. En tout état de cause, l'histoire de l'art considère le style du Taj Mahal d'Agra comme une harmonieuse rencontre des traditions architecturales iraniennes et indiennes de l'Inde du XVIIe siècle.

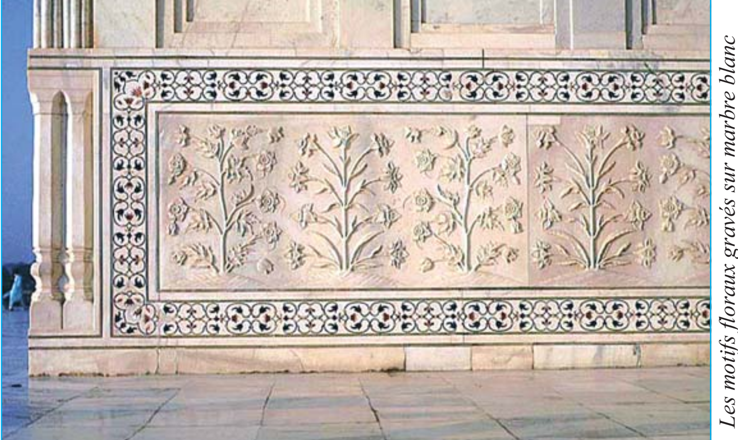
Le nom de l'auteur du projet du Taj Mahal reste incertain, mais on pense qu'il s'agit de l'architecte perse ou turc Maître Issa, né à Chiraz ou à Istanbul. Des manuscrits citant Maître Issa comme directeur du projet et un dénommé Mohammad Hanif en tant que son adjoint, ont été découverts. D'autres textes citent un architecte indien, Maître Ahmad Lahouri, pour architecte principal du Taj Mahal. Cependant, une chose est certaine: plusieurs maîtres et architectes iraniens ont participé à la construction de ce grand chef-d'œuvre indien du XVIIe siècle.

Les historiens nous relatent que Shah Jahan avait décidé de faire construire sa propre tombe en face du Taj Mahal, sur la rive opposée de la Jamna. Un pont sur la rivière devait reliait sa tombe à celle de son épouse bien-aimée. Contrairement au Taj Mahal, construit en marbre blanc, le mausolée de l'empereur devait être entièrement en marbre noir. Mais avant de pouvoir entamer ce projet, Shah Jahan fut destitué, puis emprisonné par son fils. Le rêve de Shah Jahan ne fut jamais réalisé, et à sa mort, il fut enterré au Taj Mahal, à côté de sa bien-aimée Mumtaz Mahal. ■



islamic-art.net

Des versets de la sourate Yacine décorant le porche de l'entrée principale



islamic-art.net

Les motifs floraux gravés sur marbre blanc

Le Taj Mahal combina les éléments différents des traditions architecturales de l'Inde, de l'Iran, de la Transoxiane et même de l'Europe.

---

1. Agra: ville du nord de l'Inde de l'État d'Uttar Pradesh, sur le fleuve Jamna. La ville actuelle fut fondée en 1566 par l'empereur mongol Akbar. Pendant son règne, elle devint un grand centre culturel. Agra est célèbre pour le Taj Mahal et plusieurs autres exemples d'architecture mongole, comme le Moti Masjid, connu également sous le nom de "la Mosquée de la Perle", construite pendant la première partie du XVIIe siècle.
2. Shah Jahan transféra sa capitale à Delhi en 1648 et présida plusieurs années durant à la reconstruction de cette ville. A Delhi, Shah Jahan fit construire une Grande Mosquée et un Fort Rouge plus grands que la mosquée et le fort d'Agra.

LE JARDIN IRANIEN[1]

Djamileh ZIA



Jardin de Fine, Kâchân, Iran

A. Shâkernia

L'eau et l'ombre sont précieuses en Iran; elles procurent de la fraîcheur dans ce pays au climat sec. Les Iraniens ont trouvé des moyens pour contrecarrer la lumière et la chaleur intenses du soleil pendant l'été: ces moyens s'appliquent en particulier dans le jardin.

I- Le jardin est un élément de l'architecture iranienne depuis des millénaires:

Un certain nombre d'éléments sont en faveur de cette affirmation. On a trouvé en Iran des pots en terre cuite datant du 4e millénaire avant J.C., sur lesquels on voit le dessin d'un bassin entouré d'arbres. Sur d'autres pots, il existe un dessin en forme de croix qui semble être la représentation de canaux, avec parfois un bassin dessiné à l'intersection des canaux.

Le jardin faisait partie de l'architecture iranienne au cours du 1er millénaire avant J.C. Il existe des preuves archéologiques à ce sujet à Pâssârgâd, à Persepolis, à Suse et dans d'autres sites archéologiques. Des textes écrits par des historiens grecs (en particulier Xénophon) au cours de l'Antiquité confirment également ce fait.

Il semble que les premiers jardins créés en Iran à l'époque achéménide étaient situés à Pâssârgâd, résidence de Cyrus Ier, fondateur de l'Empire

Achéménide (559-530 avant J.C.). Les palais situés à Pâssârgâd étaient conçus et construits comme une série de pavillons situés au milieu de jardins et parterres aux formes géométriques, ainsi que des canaux et cours d'eau en pierre, l'ensemble constituant un parc avec différentes variétés de plantes et d'animaux. Les études récentes montrent que ce jardin fut probablement le modèle des jardins ultérieurs.

Les rois de la dynastie achéménide s'intéressaient à l'horticulture et à l'agriculture. Leur administration encourageait les efforts des satrapes, qui tentaient d'innover en matière de techniques d'irrigation, d'arboriculture et d'irrigation. Le jardin royal avait de plus un sens symbolique: l'idée que le Roi crée un jardin fertile sur une terre aride, qu'il soit à l'origine de la symétrie et de l'ordre, et qu'il soit donc le créateur d'une réplique sur la Terre du Paradis Divin, conférait au Roi une plus grande autorité et légitimité.

A l'époque des rois Achéménides, le jardin devint, pour la première fois, l'élément central de l'architecture. Dès lors, le jardin fit partie de la culture iranienne, et des générations successives de monarques asiatiques et européens, ou tout simplement des amoureux du jardin copièrent le concept et la forme architecturale des jardins perses.

Dès l'époque achéménide, l'idée d'un paradis terrestre se propagea dans la littérature et la langue des cultures autres que la culture iranienne. Le mot avestique "pairidaeza" migra vers les autres langues indo-européennes telles que le grec et le latin, mais aussi vers des langues sémitiques; le mot Akkadien "pardesu", le mot hébreu "pardes" et le mot arabe "ferdows" ont pour origine ce mot persan.

II- Les éléments constitutifs du jardin iranien:

Les arbres et les fleurs

La lumière du soleil est un facteur important de structuration des jardins iraniens, et conditionne les textures et les formes choisies par l'architecte, le but étant de réduire l'impact des rayons solaires. Les arbres et les treilles servent donc d'ombrage naturel.

Dans les jardins iraniens, les arbres ont donc une grande valeur, non seulement pour l'ombre qu'ils fournissent mais aussi parce qu'ils attirent les oiseaux. Plus il y a d'arbres dans un jardin, plus les oiseaux qui habitent dans ce jardin sont nombreux. Et plus les arbres d'un jardin sont vieux, plus ce jardin a de la valeur.

Les arbres que l'on voit traditionnellement dans les jardins iraniens sont le cyprès -l'arbre iranien par excellence-, le platane, et toutes sortes d'arbres fruitiers, en particulier le grenadier, et souvent des vignes.

Les fleurs font également partie des éléments constitutifs des jardins, en particulier des arbustes tels que le rosier et le lilas.

Un tel jardin permet d'avoir une très belle floraison au printemps, et des fruits exquis en été.

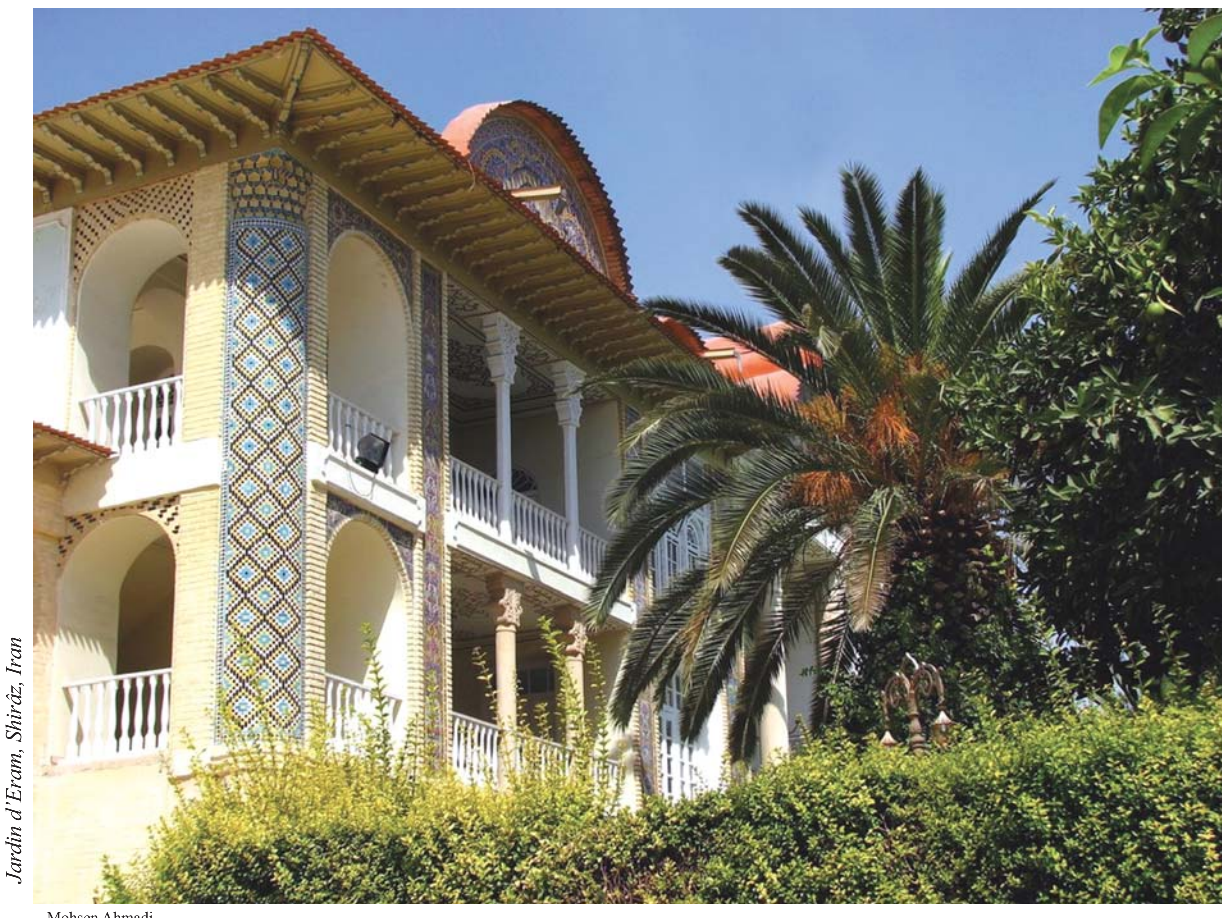
L'eau, les canaux, le bassin

Mais sans eau, aucune plante ne peut survivre. Il ne pleut pas beaucoup dans la plupart des régions de l'Iran, d'où l'importance capitale de l'eau dans la constitution du jardin iranien.

Dans les régions arides, les Iraniens construisent des "ghanât" pour avoir accès à l'eau souterraine. Ce procédé -qui existe, semble-t-il, depuis l'époque achéménide

Les rois de la dynastie achéménide s'intéressaient à l'horticulture et à l'agriculture.

Le jardin royal avait un sens symbolique: l'idée que le Roi crée un jardin fertile sur une terre aride, qu'il soit à l'origine de la symétrie et de l'ordre, et qu'il soit donc le créateur d'une réplique sur la Terre du Paradis Divin, conférait au Roi une plus grande autorité et légitimité.



Jardin d'Eram, Shirâz, Iran

Mohsen Ahmadi

consiste à creuser des puits successifs (une quarantaine au moins) les uns à côté des autres, à un niveau supérieur à la hauteur de la cité ou du village, à flanc de montagne, et à relier ces puits par des carrières souterraines, ce qui permet de faire monter l'eau de la nappe phréatique jusqu'à la surface de la terre, et de faire écouler l'eau avec un débit abondant et régulier. On achemine ensuite cette eau jusqu'aux habitations, terrains agricoles et jardins.

Les Iraniens construisent généralement un bassin au milieu du jardin, à l'intersection des rigoles à tracés réguliers qui acheminent l'eau du "ghanât" ; cette eau assure l'irrigation des plantes et se verse dans le bassin central. Le bassin est construit avec une légère pente, de manière à ce que l'excédant d'eau, une fois le bassin rempli, s'écoule à l'extérieur du bassin.

Les bassins iraniens ont deux caractéristiques typiques: la première caractéristique est une margelle à l'intérieur du bassin, tout autour de la bordure -qui permet aux gens de s'asseoir sur la bordure du bassin et de mettre leurs jambes à l'intérieur de l'eau pour se rafraîchir-; la deuxième caractéristique est un petit canal qui entoure le bassin à l'extérieur de celui-ci et qui sert de trop-plein.

Le pavillon central

A l'époque de la dynastie Sassanide (224-641 après J.C.), on bâtissait dans le domaine réservé à la chasse du roi un pavillon, situé à l'intersection des chemins. On pense que cette forme structurée en quatre parties a

inspiré la forme architecturale des jardins iraniens des siècles postérieurs, et que l'on nomme "tchahâr bâgh"[2], comportant quatre carrés de plantes et le bassin au milieu.

III- La présence du jardin dans l'art iranien:

Le jardin, cet élément fondamental de la culture iranienne, est présent dans toutes les formes artistiques iraniennes. Le tapis, les tissus, la peinture -en particulier la miniature- et la musique classique iranienne représentent souvent l'atmosphère et l'ambiance qui règnent dans les jardins iraniens: la sérénité règne, et l'on jouit du temps que l'on passe ensemble (en famille ou entre amis), assis à côté d'un bassin, à l'ombre d'arbres centenaires, à bavarder tout en buvant une boisson ou en mangeant des fruits, et à écouter le chant des oiseaux. C'est divin. Rien d'étonnant donc que jardin et paradis aient un même nom en persan. ■

1. Un article de *l'Encyclopedia Iranica* sur les jardins iraniens à l'époque des Achéménides, et le premier chapitre du livre de Donald Newton Wilber sur les jardins iraniens (dont la traduction en persan par Mahine-dokht Sabâ a été publiée aux éditions Elmi-Farhangui en 1385) ont servi de base pour cet article.
2. "Tchahâr-Bâgh" signifie "quatre jardins"



Jardan de Châhzâdeh - Kermân, Iran

ketâb-e Iran



Le "*paradis*" et le tapis persan

Arefeh HEDJAZI

Quand on parle de la Perse, on pense forcément à ses tapis. Expression de la culture persane, comme elle, ne cessant de s'enrichir au fil du temps par l'apport des nouveaux éléments qui jalonnent le temps de l'Histoire, la tapisserie est effectivement un art "persan" par excellence, car même si plusieurs civilisations peuvent compter l'art de la tapisserie au nombre de leur artisanat, aucune d'entre elles ne peut se targuer de l'avoir autant travaillé que la civilisation iranienne. Et en effet, le tapis persan est le fruit d'un art multimillénaire qui n'a cessé de se perfectionner au fil des siècles, de s'affirmer de plus en plus dans sa dimension subtile, aristocratique et mystico-perse, mais également dans sa vitalité qu'il a tiré de ses tisseurs, nomades ou villageois, qui surent développer dans cet art quotidien, l'apport de leur relation avec la nature, domestiquée ou sauvage. Ces éléments, quant à eux, se développèrent au fil du perfectionnement général des arts dans la civilisation persane.

Parallèlement au développement de l'artisanat nomade qui était celui du tapis, un autre art, sédentaire celui-ci, se développait. C'était l'art de faire des jardins ou "*Pardis*" en pahlavi, mot qui provient du mède "*Paradaeza*" et qui en persan, est devenu "*Ferdows*", "*pardis*" et "*paliz*", signifiant jardins, vergers, potagers et généralement toute surface couverte d'arbres et de plantes, et encloses par un mur. Ce fut probablement l'aridité des terres et les promesses de fertilité qu'elles offraient qui poussa ces nouveaux habitants du plateau iranien à intégrer la culture des terres dans leur civilisation, allant même jusqu'à lui donner une importante signification religieuse. Ainsi, dans divers textes saints, tels que le *Vandidad*, recueil de préceptes mazdéens, et les *Gathas*, qui forment la plus ancienne partie de l'*Avesta* et que l'on considère comme étant les chants de Zoroastre en personne, chaque homme est invité à travailler la terre, faire pousser les arbres, le blé et les légumes, à planter les arbres et les soigner. De plus, jardiner est également une manière de rendre hommage à Ahura Mazda, créateur sage de l'Univers, et à ses izads, qui l'ont secondé dans sa Création. Parmi ces izads, Sepandminou, représentation féminine, est le créateur de la terre dont il symbolise le pouvoir nourricier, et Amordad, symbole de l'immortalité, est le protecteur des plantes. Ainsi furent créés au fil des siècles de magnifiques jardins, dont les vestiges sont visibles à Sardes et à Pasargades, entourés de sept hautes murailles, destinées à empêcher les génies mauvais ou les "*ahrimâns*" d'y pénétrer.

Cet art du jardinage s'est donc très vite développé dès le second millénaire avant Jésus Christ pour devenir une technique à part entière, frappant par sa grâce les nouveaux venus. La beauté des antiques jardins perses a été pour la première fois couchée sur le papier par l'historien grec Xénophon, qui raconte l'émerveillement du général lacédémonien Lysandre devant les fastes des jardins de Sardes dont les plans

avaient, paraît-il, été dessinés par Cyrus le Jeune (424-401 av. J.C.) lui-même (Xénophon, *Economique*, pp. 48-51). Quelques dix siècles plus tard, les Arabes furent à leur tour subjugués par le raffinement de ces jardins.

Ces jardins, ou *bâghs* tels qu'on les appelle toujours, furent souvent agencés selon une séparation quadripartite, nommée *chahâr-bâgh*, qui signifie "quatre jardins", et qui fut ordonnée par l'usage des canaux d'eau traversant le jardin, et par les espèces de plantes de chacun des quatre carrés. De plus, la division en quatre du jardin comportait une dimension symbolique de référence aux quatre éléments, bases de toute chose matérielle dans la pensée des Anciens. Outre cette référence, une seconde dimension mythique se rattachait à cette division. En effet, "*selon de très anciennes traditions antérieures à l'islam, (dont on trouve des traces dans* La Genèse*), l'univers était divisé en quatre parties, séparées par quatre fleuves.*"[1]

Cette même division quadripartite du jardin d'Eden existe dans le Coran et fut plus tard repris par les courants mystiques perses, qui l'intégrèrent dans le schéma itinérant du cheminement mystique: "*Les Soufis y verront, quant à eux, les quatre étapes d'une progression initiatique : au jardin de l'Ame succède celui du Cœur, puis celui de l'Esprit, et enfin, celui de l'Essence où le mystique parvient au bout de sa quête.*"[2]

Le jardin et ses plantes comprenait également de nombreuses autres significations qui se sont en particulier développées et approfondies au travers des arts illustrant les jardins tels que l'enluminure, la poésie et la tapisserie.

Ce fut probablement l'invasion mongole et la violence de ces sanguinaires conquérants nomades, qui tinrent tout particulièrement à détruire les traces de



Tapis d'Ispahan "Serafiân", XIXe siècle, Collection Maktabi. Ce tapis se caractérise par l'abondance des fleurs, en particulier le lotus, qui le décorent.

Photos: *Tisser le paradis, Tapis-jardins persans, 2005*



Tapis de Kâchân, XXe siècle, Musée du Tapis d'Iran, Téhéran

Dans les tapis de l'ère safavide, les motifs des bordures se rapprochent de ceux du champ du tapis. Plus précisément, les mêmes motifs sont repris pour être travaillés de manière plus abstraite.

la culture des terres, qui poussa les Iraniens à privilégier une forme de jardins qui ne risquait pas de si violentes destructions : ils décidèrent de faire du jardin le motif par excellence de leur tapis. La mise en scène des jardins floraux n'était pas une habitude nouvelle de la tapisserie perse, et l'on sait que les jardins étaient également des motifs importants des tapis avant l'islam. Mais c'est la généralisation de ce motif, et en particulier, du motif du jardin quadripartite qui fait de l'élément floral de la tapisserie post-invasion mongole une particularité stylistique. Un modèle classique se développa: celui du tapis-jardin entouré de bordures avec le champ principal, consistant couramment en des motifs floraux et géométriques, situé à l'intérieur du périmètre défini de ces bordures, qui s'entrelacent à l'infini. Ces côtés consistent le plus souvent dans des motifs floraux, animaliers et géométriques, avec des références particulières aux histoires mystico-mythiques, telles que la légende du combat du Simorgh avec le Dragon. Les schémas de ces bordures, très arbitraires, sont définis selon les régions de production des tapis. Les tapis datant des ères timouride et safavide (XVIe et XVIIe siècles) sont particulièrement à remarquer en ce qui concerne ces bordures, car elles comportent le plus souvent des cartouches, soigneusement harmonisées avec des arabesques et des motifs divers, qui contiennent les informations relatives aux tisseurs, au lieu du tissage, à l'année du tissage et au plan appliqué. Dans les tapis de l'ère safavide, les motifs des bordures se rapprochent de ceux du champ du tapis. Plus précisément, les mêmes motifs sont repris pour être travaillés de manière plus abstraite, par exemple " *l'une des particularités des bordures secondaires des tapis jardins de l'époque safavide, est la présence d'arabesques serpentines (eslimi mari) ou de nuages rangés dans un ordre minutieux* (abr chini)."[3] On voit également, à la même époque, dans les tapis représentant des scènes de chasse, des motifs abstraits d'animaux côtoyant des arbres dotés d'une valeur mystique, tel que le cyprès, et ces motifs se développeront rapidement pour se transformer en scènes paradisiaques comprenant des anges et des jardins d'Eden. Quant aux jardins du champ du

tapis, ils datent de temps très anciens, préislamiques, mais c'est à partir du VIIe siècle qu'ils se développèrent sous forme de jardins quadripartites ou "*chahârbagh*", donc chacune des quatre parties pouvaient se subdiviser en parties secondaires, comportant des scénarios élaborés.

Au fil des siècles, la représentation des animaux et des arbres ne cessa de devenir de plus en plus stylisée, allégorique et abstraite, obéissant ainsi à deux raisons: d'une part, il s'agissait d'éviter la représentation telle quelle de créatures vivantes, ainsi que le voulait la tradition islamique, d'autre part, cette schématisation allégorique des dessins dans le tapis correspondait au développement des courants mystiques en matière de littérature et d'art, qui prédisposait à cette forme. Cette tendance abstraite dans les motifs du tapis continua jusqu'au XVIIe siècle, qui fut celui de l'apogée du renouvellement des courants artistiques et des motifs dans la tapisserie. A cette époque, les tapis persans sont remplis d'images idéales, d'animaux aux formes mystérieuses, de jardins invitant à la paix et à la méditation et d'oiseaux messagers de l'au-delà, qui tous obéissent à des codes de références ontologiques, à retrouver dans la littérature et les courants mystiques, mais aussi des références mythologiques, populaires et naturelles. Parmi les motifs floraux de l'époque, on peut nommer les palmettes ou "gol-e-shah-abbâssi", la "fleur mina-khâni", "afshân qashqaï", interprétation des Gobelins, "gol-farang", "hadj khânom" et le motif de la fleur de châtaigner ou fleur de henné, qui sont les figures florales essentielles du champ du tapis au XVIIe siècle. Quant à l'herbier des tapis persans, il comporte des roses, des narcisses, des tulipes, des iris, des perce-neige, des pensées, des bignonias et enfin des lotus. Chacune de ces fleurs renvoient à une importante symbolique populaire, mythologique, royale ou religieuse, par exemple, le lotus était dans l'imaginaire des Aryens, une fleur sacrée, signe de majesté et de puissance; la tulipe, quant à elle, était née du sang injustement coulé du héros mythologique Siâvosh, et depuis lors, est associée aux jeunes martyrs, d'autant plus que son cœur noir signifie l'amour, etc.

L'arbre est également un motif incontournable du dessin iranien. Dans ce pays plutôt aride qu'est l'Iran, il a été de tout temps un symbole très important de représentation de la vie. Sa forme varie d'une région à l'autre. N'offrant pas de modèle type dans les tapis des nomades vivant en symbiose perpétuelle avec la nature, il est, dans les villes, un élément essentiel du décor dans le tapis, qu'il s'agisse d'un tapis-jardin ou non. Dans les tapis-jardins, il est souvent feuillu, couvert de fleurs et d'oiseaux et remplit un décor de *mihrâb* où, dans un décor totalement symétrique, il est entouré de deux vases. Dans la pensée des Anciens, l'arbre de vie est l'axe de correspondance des trois niveaux du monde : le ciel paradisiaque, l'enfer souterrain et le monde terrestre, il est donc la chose qui relie ces trois mondes l'un à l'autre et comporte la signification entière de la vie. Il peut également, dans les tapis citadins, être représenté selon un schéma stylisé ou être, au contraire, très naturel, et sa représentation "*caractérise l'ambiance culturelle et artistique propre à chaque région.*"[4] Les arbres représentés dans les tapis perses, au-delà de leur représentation artistique, correspondent à des figures littéraires et poétiques, ou plus exactement, les tapis et les lettres, en tant que deux faces d'une même inspiration artistique de la nature exubérante et délicate, comportent tous

Au fil des siècles, la représentation des animaux et des arbres ne cessa de devenir de plus en plus stylisée, allégorique et abstraite.

Dans la pensée des Anciens, l'arbre de vie est l'axe de correspondance des trois niveaux du monde : le ciel paradisiaque, l'enfer souterrain et le monde terrestre, il est donc la chose qui relie ces trois mondes l'un à l'autre et comporte la signification entière de la vie.



Tapis Bakhtiâri, XXe siècle, "à décor de vase", Musée du Tapis et des Arts textiles, Clermont-Ferrand



deux des références artistiques qui se recoupent très souvent. Parmi ces références arboricoles les plus utilisées, on peut citer le cyprès, le grenadier, le pommier, le saule pleureur et la vigne. Le cyprès, figure essentielle de la poésie persane, est un symbole religieux très ancien, présent et très détaillé dès l'époque achéménide. On le voit également représenté à côté des autres arbres cités. Après l'islam, devenant un motif traditionnel, cet arbre a perdu sa dimension sacrée et s'est transformé en une figure poétique désignant la beauté et la grâce de l'aimé. Le grenadier avait également, avant l'islam, une importante dimension religieuse, puisque la grenade était le fruit sacré de la sagesse et de l'immortalité, offert par Zoroastre aux deux fils du roi Gashtâsb, premier à avoir accepter la "meilleure religion", Esfandiâr et Pashoutane, rendant le premier immortel et le second, sage. Aujourd'hui, dans le folklore iranien, la grenade représente l'opulence et la fécondité. Le sens du pommier, quant à lui, varie d'une tradition à l'autre. Ce qui est également le cas pour le motif du saule pleureur: originellement chinois, cet arbre représente dans les cultures japonaise et chinoise la venue du printemps et la beauté féminine, alors que pour les Persans, il est l'allégorie de l'amant triste et mélancolique. " *Dans les tapis iraniens, la présence du saule pleureur est signe de tristesse, notamment dans les tapis-jardins et les tapis à champs multiples dont certains sont appelés " cimetières*"".[5] La vigne, elle, montre la joie et stylisée ou naturelle, symbolise la relation de l'homme avec la nature et le ciel.

L'eau, quant à elle, est visible dans les arabesques des branches et des motifs géométriques du tapis. Ainsi, le tapis, grâce à son espace clos et plein, devient une image du jardin réel, dont il partage la fonction d'invitation à la détente et à

la méditation. Le jardin et le tapis étant tous deux des attributs essentiels de la demeure iranienne, les architectes les ont depuis longtemps mises en relation visuelle en aménageant de grandes portes-fenêtres faites de bois et de verres coloriés, classiques des maisons du centre de l'Iran, et que l'on appelle les *orossi*. Ainsi, comme tous les arts, une relation profonde s'est établie entre les tapis-jardins et les jardins-tapis et qui dépasse la simple migration des motifs d'un art à l'autre. Mais cet art est aujourd'hui en danger d'être relégué aux musées. En effet, les tapis se simplifient et les modèles chinois, souvent uniformes et sans reliefs, présentant de grands espaces de couleurs parfois entrecoupés d'une branche de bambou, remplacent les entrelacs des tapis persans, souvent trop chers pour les ménages, et les grandes demeures orgueilleuses se sont transformées en minuscules appartements dont les fenêtres s'ouvrent sur le vacarme urbain. Pourtant, il n'est pas nécessaire de tirer la sonnette d'alarme aussi fortement que veulent le faire croire les pessimistes, car malgré les transformations sociales profondes, un retour important aux arts traditionnels et un renouvellement indubitable de l'art du tapis sont à remarquer. ■

Tapis de Téhéran, 1901, Musée du Tapis d'Iran, Téhéran. Sur la bordure, on peut lire: "Ecole islamique Téhéran, pour le roi Mozaffarreddine Shâh, 1319".

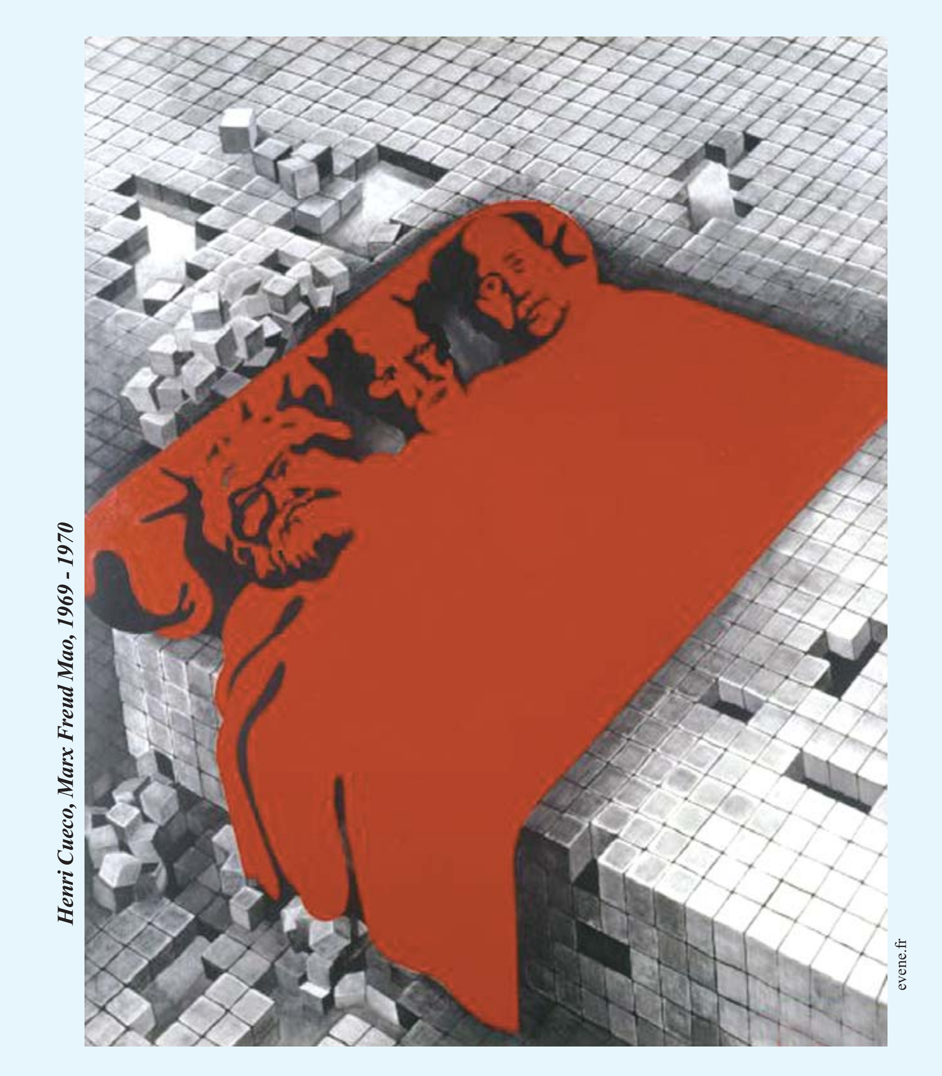
Tapis bakhtiâri, XIXe siècle, Musée du Tapis d'Iran, Téhéran.

1. YAVARI Minouche, " Le jardin persan : quelques repères historiques ", *Tisser le paradis, Tapis-jardins persans*, 2005, p.36.
2. Ibid., p.37.
3. DADGAR Leyla, " Les bordures du tapis ou le jardin entouré de murs ", Op.cit. p. 44.
4. PORNOUR Parissa, " De l'arbre à l'arbre de la vie ", Op.cit. p.66.
5. Ibid., p.66.

La Figuration narrative,
un mouvement artistique très engagé dans le Paris des années 60

Elodie BERNARD

Jusqu'au 13 juillet 2008 s'est tenu au Grand Palais de Paris l'exposition "Figuration narrative. Paris 1960 - 1972 ". Courant artistique engagé des années 60, la Figuration narrative renouvelle profondément le paysage de la peinture française. En rupture avec l'abstraction et la neutralité de l'époque, cette peinture s'approprie, en s'inscrivant dans la filiation du surréalisme, des images du quotidien produites par la société de consommation, la culture de masse, la publicité, le cinéma ou la bande dessinée. L'exposition a été construite selon le même rythme de progression du mouvement et a saisi le climat d'apparition de ces œuvres, mettant ainsi en valeur les thématiques majeures qui les ont inspirées.



Henri Cueco, Marx Freud Mao, 1969 - 1970

evene.fr

Bien que la Figuration narrative, appelée également Figuration critique ou nouvelle Figuration, ne se soit jamais proclamée comme telle, l'émergence de ce courant date de l'exposition *Mythologies quotidiennes*, en référence au livre de Roland Barthes, *Mythologies*, 1957. Présentée en juillet 1964 au Musée d'art moderne de la ville de Paris, cette exposition fut organisée par le critique d'art Gérald Gassiot-Talabot et les peintres Rancillac et Télémaque, en réaction au succès du Pop art et de l'art américain qui affluent sur la scène artistique nationale comme internationale de l'époque. Cette exposition a réuni trente-quatre peintres, dont Arroyo, Berthelot, Bertini, Fahlström, Klasen, Monory, Rancillac, Recalcati, Saul, Télémaque. Tous sont européens mais vivent à Paris et tous placent la société contemporaine et ses images au cœur de leurs œuvres, mêlant humour et dérision.

A cette période de l'histoire, les guerres déchirent les sociétés, déchaînent les chroniques des journaux. Dans la presse, la guerre d'Algérie, du Vietnam ou encore la guerre froide donnent lieu à des images chocs. Avec la société de consommation, ce sont en outre les images publicitaires qui inondent les foyers. La société française se transforme. "*La peinture n'aurait-elle pas elle aussi le droit de traiter, comme Godard, de "deux ou trois choses que je sais d'elle…" de la violence dans un monde qui prétend à une rationalité technique croissante*", souligne l'écrivain et critique d'art Pierre Gaudibert. Aussi, à l'instar des cinéastes, photographes ou auteurs de bandes dessinées, ces artistes peintres s'approprient les choses du réel. Autour de la narration et des objets du quotidien, les toiles se tissent et au final aboutissent le plus souvent à des œuvres dont le sens se révèle bien éloigné de celui suggéré







Aillaud-Arroyo-Recalcati, Vivre et laisser mourir

evene.fr

par la signification première des représentations. La narration en peinture, c'est l'art de raconter quelque chose. L'art du détournement, c'est révéler des sens inattendus, suggérer d'autres narrations et leurs implications.

Pour casser le formalisme ambiant et l'académisme abstrait, la bande dessinée est très souvent utilisée. Les premières toiles ayant recours à la bande dessinée choquent en ce que la bande dessinée est désormais considérée comme un moyen de prise de position et non plus comme une fin en soi. Le roman noir devient, quant à lui, source d'inspirations avec sa prééminence du récit, de suspense, pour la diversité d'intrigues et autres de ses caractéristiques. C'est donc dans son refus d'un certain "*art pour l'art*" que ce courant se dissocie de ses homologues américains, bien que ceux-ci placent également la société contemporaine au cœur des problématiques de leurs œuvres. Le critique d'art Gérald Gassiot-Talabot énonce, à propos du Pop art, qu' "*à la*

C'est dans son refus d'un certain "art pour l'art" que ce courant se dissocie de ses homologues américains, bien que ceux-ci placent également la société contemporaine au cœur des problématiques de leurs œuvres.



Equipo Cronica, *La Antesala*, 1968

evene.fr

dérision statique du pop américain, ils opposent "tous" la précieuse mouvance de la vie".

L'engagement politique, la volonté d'établir un discours critique et politique marquent aussi un retour au sujet en rupture avec l'art abstrait dominant ou encore avec le nouveau réalisme, plus constatif. L'effervescence de la fin des années 60 favorise l'engagement des plus militants des peintres de ce mouvement dans la vie politique et dans les événements de mai 68 à Paris. "*L'histoire de l'art rencontrait l'Histoire*", disait encore récemment Gérard Fromanger, à l'occasion de l'anniversaire de cette période. Certains artistes perpétuent de nos jours cette voie. C'est le cas de Bernard Rancillac, par exemple, qui a peint encore récemment plusieurs tableaux sur des thèmes liés à l'Irak, l'Algérie, la Tchétchénie ou encore des tableaux de soutien aux Palestiniens.

Au final, l'exposition du Grand Palais s'est décomposée en ces sections distinctes : les prémices de la figuration narrative ; l'exposition *Mythologies quotidiennes* de 1964 ; les choses du réel, objets ou bandes dessinées; l'art de la suggestion et du détournement; le roman noir de la peinture; et enfin une figuration politique, résumant ainsi la logique de ce courant artistique. ■

Informations pratiques :

Galeries nationales du Grand Palais
3, avenue du Général Eisenhower
75 008 Paris

La Sagesse de Farid ad-Din Attâr
à
l'Institut Iranien de Philosophie

Zainab SADAGHIAN

Farid ad-Din Attâr (v. 1150-v. 1220) est l'auteur de poèmes allégoriques et mystiques. Le soufisme lui a inspiré un magnifique poème intitulé *Mantiq al-Tayr* ou *La conférence des oiseaux*. Dans cette œuvre chargée de symboles et riche en métaphores, le thème central est le fanâ, l'anéantissement de l'âme individuelle en Dieu. Seule la renommée de Djalâl ad-Din Rumi (1207-1273), le grand poète mystique de l'islam, dont Attâr a été l'un des maîtres, a pu dépasser la sienne en Iran.

Le 10 avril 2008, à l'occasion de la commémoration de la journée internationale d'Attâr, une conférence a été organisée à l'Institut Iranien de Philosophie. Les participants, les professeurs Ebrâhimi Dinâni, Avâni et Pâzuki, ont notamment abordé la sagesse et le soufisme d'Attâr. Le professeur Avâni a tout d'abord souligné que "nos poètes sont des hommes sages, car la connaissance mystique procède de la même source que la sagesse. La mystique, c'est la métaphysique islamique et au sens vrai. Nous avons l'honneur d'en être les héritiers, car elle est l'une des branches de la Connaissance, qui est à son tour issue de l'Autorité divine. On doit réserver le mot "Mystique" ou "Soufi" pour de grands hommes comme Attâr, Mawlânâ, etc." Il a également souligné qu'il existait deux types de sagesse: une sagesse dite "de discussion", qui est un savoir acquis et une sagesse intuitive, qui en constitue le plus haut degré.

Attâr composait beaucoup de poèmes sur la base de l'intuition qu'il considérait comme un "éveil". En outre il y a dans toute son œuvre, et plus particulièrement dans *La Conférence des oiseaux*, une sorte de Connaissance de soi basée sur la présence des êtres vivants: les oiseaux, les animaux en général, les fous, etc.

Dans ce long poème mystique, il évoque les différentes étapes de la voie mystique au travers de l'histoire d'un groupe de trente oiseaux pèlerins partant sous la conduite de la huppe à la recherche de leur roi. Entre le roi et les oiseaux existent des milliers de voiles et d'obstacles. Ce roi, Simorgh, vit derrière un mont mythique, la montagne du "Qâf". Les étapes et les lieux traversés sont des allégories typiques de la vie humaine: les hommes servent de prétexte à la conduite vers la Vérité.

On entend souvent dire que Nietzsche et Dostoïevski ont étudié la psychologie humaine de façon spécifique; on pourrait dire qu'avec Attâr, cette dernière atteint son sommet. En parlant par l'intermédiaire d'animaux ou de fous, il essaie d'analyser les méandres de l'existence humaine. Les fous parlent et Attâr démontre à quel point ils sont rationnels. Il pratiqua toutes les sciences de son temps: le Coran, la philosophie, la logique... Tout en critiquant pareillement les rois et les savants de son temps de façon indirecte, il donna notamment la parole aux fourmis et aux sauterelles, chaque animal incarnant l'un des caractères de l'humanité. Il observa l'homme de tous milieux culturels et sociaux. Ce recours à l'allégorie lui permet d'atteindre l'essence même de la Sagesse divine.

Le professeur Dinâni a également abordé une autre dimension de l'œuvre d'Attâr, celle de la souffrance.



Le buste d'Attâr à côté de son mausolée, Neyshâbur, province de Khorâssan

Nik-Pendaar

L'un de ses ouvrages, intitulé *Mémorial des saints*, est l'un des chefs-d'œuvre de la prose persane. Cet ouvrage est tout entier parsemé de récits retraçant certains événements de la vie des saints et des grands mystiques dans lesquels s'enchâssent d'autres récits. Mais le message à passer reste unique: "Souffrance, souffrance et encore souffrance!" La question principale est: D'où vient la souffrance humaine? S'agit-il d'une souffrance physique ou morale?

L'un des traits majeurs de l'expression d'Attâr est la simplicité. Son style est à la fois simple et attirant. Ce n'est qu'un siècle après Attâr, à l'époque d'Ibn Arabi que la mystique se complexifia peu à peu.

Pour répondre à cette question, le professeur Dinâni a mis en évidence une souffrance unique, propre à l'auteur. Si ce dernier parle de souffrance, il parle également de son antidote; car la souffrance est elle-même son propre antidote. Ils sont, tous deux, de même nature. Celui qui n'est pas souffrant est uniquement un animal bipède. L'essence de l'amour, d'où provient la "Demande", est la souffrance. Celui qui ne souffre pas n'a pas d'amour. La demande ne signifie rien pour celui qui ne connaît pas et ne possède pas cette souffrance. Ce dernier est en somme un mort-vivant. La demande, elle, est un mouvement vers la perfection, la raison et l'amour. C'est dans ce sens que Hâfez est influencé par la parole d'Attâr.

L'un des traits majeurs de l'expression d'Attâr est la simplicité. Son style est à la fois simple et attirant. Ce n'est qu'un siècle après Attâr, à l'époque d'Ibn Arabi que la mystique se complexifia peu à peu.

Rappelons que le mot essentiel chez Attâr est la "souffrance". On a parfois dit de lui qu'il méprisait la raison et la philosophie, ce qui est faux. Ce qu'il rejetait était une philosophie qui gèle la pensée, une philosophie en conflit avec la vérité et la voie mystique.

Son *Mossibat-nâmeh* (*Le livre des afflictions*), autre œuvre majeure de la littérature mystique persane, comporte plus de 7000 distiques. Il y aborde également le thème de la souffrance mystique et de la recherche de la Vérité. Le héros de ce livre est "un dévot de méditation" qui voyage partout et parle avec les êtres, les *djinns*, les prophètes, etc.

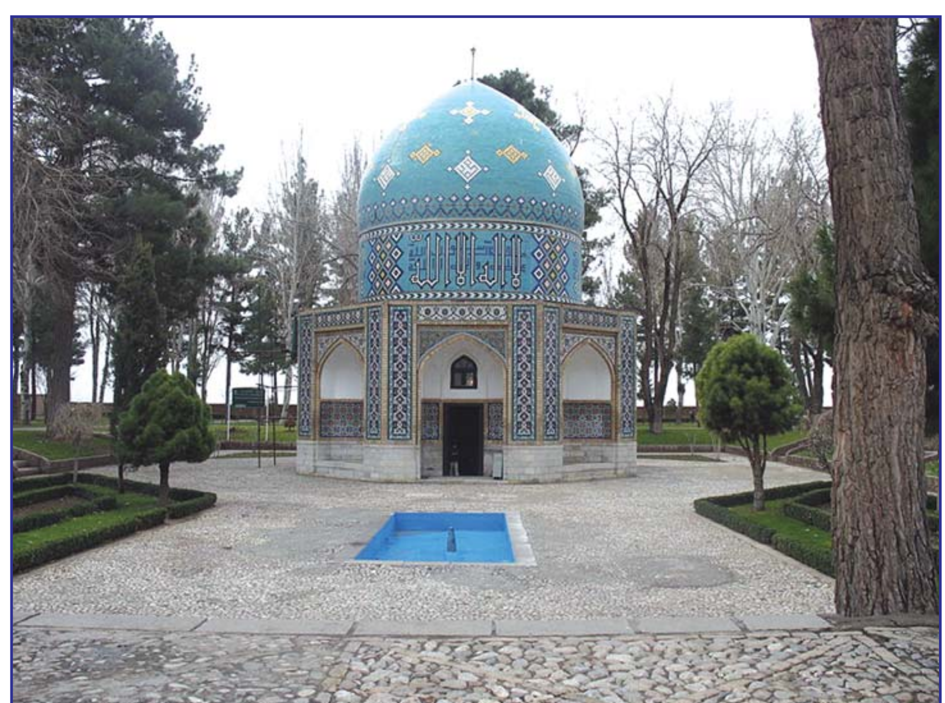
Dans la dernière partie de cette réunion, le professeur Pâzouki, a clarifié certains malentendus existant autour de l'œuvre et de la personnalité d'Attâr. Pour certains, le monde de ce dernier est beaucoup plus littéraire que mystique. Cependant, pour véritablement entrer dans le monde spirituel d'un mystique, il faut d'abord saisir sa sagesse. L'exemple le plus connu est l'histoire de la description de l'éléphant dans le noir, que chacun décrira différemment selon la partie de l'animal qu'il touchera. Pour que l'animal soit vu

de la même façon et dans son intégralité, il faut qu'on éclaire l'espace où il se trouve. C'est exactement le cas d'Attâr: sans connaître son monde spécifique, chacun décrit une partie de son œuvre et son caractère en aveugle.

Ainsi, vider la mystique de son contenu cognitif et de sa sagesse propre tend à détruire la vision mystique. La mystique actuelle est de plus en plus décadente, car le concept d'art est compris dans le sens que lui ont donné les idéalistes allemands. Par exemple, dans le protestantisme, la religion n'implique pas la Connaissance, elle montre uniquement la voie du "Salut". C'est pour cela que le mysticisme protestant ne s'est pas développé. Cette dimension cognitive de l'art, dans le sens de l'art sentimental, a perdu sa valeur chez nos mystiques. Selon eux, les beaux-arts ne méritent pas d'être reconnus. Attâr a également été l'objet de nombreuses erreurs d'interprétations. A titre d'exemple, depuis le surréalisme, beaucoup ont tendance à étudier son œuvre et en particulier son *Mémorial des saints* au travers de cette optique surréaliste. Un poète libanais a d'ailleurs écrit un livre intitulé *Le Soufisme et le surréalisme* dans lequel il associe ces deux notions.

Le surréalisme se situe comme "au-delà du Réel"; mais que renferme exactement cette notion? Est-ce que le Réel que les surréalistes veulent surpasser est le même Réel évoqué dans les œuvres mystiques? Si l'on part du principe que la principale source d'inspiration des surréalistes concernant la notion d'Imagination est Freud, il y a dès lors une différence substantielle entre l'inconscient freudien et l'imagination telle que la comprenait les mystiques musulmans. Enfin, selon le professeur Pâzouki, seule une lecture suivie et approfondie des écrits de ce grand mystique pourront permettre l'éclaircissement des nombreux points restés obscurs et de mieux saisir l'essence de sa sagesse. ■

Vider la mystique de son contenu cognitif et de sa sagesse propre tend à détruire la vision mystique. Par exemple, dans le protestantisme, la religion n'implique pas la Connaissance, elle montre uniquement la voie du "Salut". C'est pour cela que le mysticisme protestant ne s'est pas développé.


Le mausolée d'Attâr, Neyshâbur, province de Khorâssan

Nik-Pendaar



Cette photo a été prise lors des essais nucléaires français du 3 juillet 1970, nom de code "Licorne" à Mururoa en Polynésie française

Centrales Nucléaires, centrifugeuses, bombes atomiques et vérités

Babak POURBAGHER

Depuis Hiroshima, le monde entier connaît la puissance de la bombe atomique et son pouvoir destructeur. Avec leurs drôles d'évaporateur, les centrales nucléaires décorent les paysages et, comme des Totems, inspirent le Tabou.

Tchernobyl a donné le "La" du danger nucléaire et ses conséquences. Le monde est divisé entre les pour et les contre de l'énergie atomique, et entre ceux qui ont déjà l'énergie atomique et ceux qui tentent de l'obtenir. La non-connaissance quasi générale du fonctionnement de l'énergie nucléaire, sa diabolisation à des fins politico-diplomatiques - notamment lors du débat actuel sur le nucléaire iranien - et ses similitudes avec la bombe nucléaire inspirent des peurs qui n'ont pas lieu d'être. Une simple centrifugeuse passe pour le messager de la mort et une centrale nucléaire pour une bombe endormie prête à exploser.

Nous allons essayer d'expliquer simplement ces choses et déduire logiquement que l'atome, l'énergie nucléaire a existé dans l'univers et sur la terre bien avant l'apparition de l'homme, que l'avenir de celui-ci est inexorablement dépendant de cette *énergie naturelle*, inépuisable et universelle, et que la comprendre vaut mieux que de la combattre aveuglement.

L'énergie nucléaire est aussi essentielle que l'eau potable: l'avenir de notre espèce en dépend. La nature l'a d'ailleurs déjà choisie puisque le soleil (et n'importe quelle étoile) fonctionne au nucléaire.

Essayons de voir comment fonctionne une centrale nucléaire, comment explose une bombe atomique, comment l'uranium et le plutonium sont utilisés dans ces deux systèmes, à quoi sert une centrifugeuse,

quels sont les dangers du nucléaire, quel est son avenir et en quoi l'homme peut l'utiliser pour bâtir l'évolution de son espèce.

I) Uranium, plutonium, isotope et radioactivité.

Les éléments naturels qui existent dans la nature ont tous été répertoriés par Dimitri Mendeleïev en 1869 dans un tableau appelé "*Tableau périodique des éléments*". Il n'y a aucun autre élément naturel que ceux existant dans ce tableau. (La nature est finalement assez simple). Certains éléments peuvent être créés artificiellement, mais ils sont souvent instables et leur durée de vie est très courte (parfois moins d'une seconde).

Chaque atome est formé d'un noyau et d'électrons qui tournent autour (un peu comme le système solaire et les planètes). Un noyau est formé de petites billes appelées protons et neutrons, ainsi que d'autres éléments plus petits découverts récemment: les nucléons. Le noyau est beaucoup plus lourd que les électrons; la masse d'un atome est donc constituée essentiellement par son noyau.

Chaque élément du tableau est représenté par son nombre de protons dans le noyau. Un isotope est en fait un jumeau qui ne diffère de lui que par le nombre de neutrons de son noyau, et a donc une masse atomique différente (puisque les protons et les neutrons forment la masse atomique de l'atome, un proton pèse 1.6726 *10 puissance -28 kg et un neutron 1.67 *10 puissance -27 kg - presque comme le proton. Un électron pèse deux mille fois moins lourd).

Un élément naturel est souvent composé d'un isotope stable (par exemple, le carbone 12) et d'une toute petite quantité d'un isotope instable (ou de plusieurs) (carbone 14).

Voila pourquoi on peut évaluer l'âge d'un objet par la mesure de son carbone 14: celui-ci perd ses neutrons régulièrement dans le temps pour devenir du carbone 12, et donc plus l'objet est ancien, moins il y a de carbone14.[1]

En ce qui nous concerne, l'uranium (92ème élément du tableau périodique) est la matière principale des centrales nucléaires et des bombes atomiques. L'uranium (nom donné par analogie à la planète Uranus) a été découvert seulement en 1789 par Martin Heinrich Klaproth et purifié par le chimiste Eugène Melchior Peligot huit ans plus tard.

La propriété radioactive de l'uranium fut découverte par Henri Becquerel en 1896. L'uranium est un métal solide gris blanc comme l'argent, très dense et très lourd. L'uranium est une matière très répandue sur terre; *il n'est absolument pas rare*. Chaque mètre cube d'eau de mer en contient 3mg, ce qui représente environ plus de 5 milliards de tonnes d'uranium dans les océans. Il y en a dans tous les cours d'eau qui érodent les montagnes comme les Alpes (le Rhône en charrie plus de 110 tonnes par an). L'uranium est très répandu dans les terres granitiques sédimentaires. Des pays comme l'Iran sont très riches en minerai d'uranium en raison de leur configuration géologique.

Etre radioactif signifie que l'uranium émet des particules (dites *alpha*, *bêta* ou *gamma*) qui sont en fait un nombre de protons et de neutrons éjectés permettant à l'élément qui les émet de devenir plus stable ou de se transformer en une autre matière. Ces rayons sont nocifs pour l'homme car ils détruisent chaque cellule sur leur trajet, et causent donc des brûlures.

En fait, dans la nature, toute matière a tendance à évoluer vers un état stable et définitif; à cette fin, la matière émet une énergie qui devrait lui être restituée si on souhaite inverser la métamorphose. Par exemple, la fusion de deux atomes (H)

L'uranium (nom donné par analogie à la planète Uranus) a été découvert seulement en 1789 par Martin Heinrich Klaproth et purifié par le chimiste Eugène Melchior Peligot huit ans plus tard. La propriété radioactive de l'uranium fut découverte par Henri Becquerel en 1896.

L'uranium est très répandu dans les terres granitiques sédimentaires. Des pays comme l'Iran sont très riches en minerai d'uranium en raison de leur configuration géologique.

d'hydrogène pour faire une paire (H_2) provoque une émission d'énergie sous forme de lumière. Pour rescinder ces deux atomes, il faudra leur refournir à nouveau cette énergie perdue, d'où la stabilité du couple formé.

Dans la nature, on trouve principalement de l'uranium U238 (92 protons et 146 neutrons) et moins d'1% d'uranium U235 (celui qui sert pour les centrales et les bombes).

Le plutonium (Pu) est un **élément chimique artificiel** (découvert vers en 1940 aux USA par T. Seaborg et son équipe). L'isotope 239 du plutonium est une matière fissile intéressante pour fabriquer des bombes ou produire de l'énergie. Comme l'uranium, il est particulièrement approprié pour la fabrication d'armes nucléaires et la production d'énergie dans les centrales nucléaires. En fait, le plutonium est obtenu en bombardant l'uranium 238 par des neutrons (c'est un déchet des centrales civiles ou militaires). Par conséquent, tout processus nucléaire (civil ou militaire), entraîne une production de plutonium 239 de la façon suivante: l'uranium 238 capture un neutron et devient uranium 239 qui est instable et qui se transforme, en 23 minutes, en du neptunium 239 lequel, au bout de deux jours, devient à son tour du plutonium 239. La différence entre deux isotopes d'une même matière réside donc dans son nombre de neutrons, c'est-à-dire **son poids**. Pour séparer donc le bon isotope utile (U235) de son frère U238, il faut donc agir sur leur différence de masse, d'où l'utilisation d'une centrifugeuse ou de la diffusion gazeuse.

La quantité d'énergie produite par une réaction nucléaire est 100 000 fois plus importante que celle libérée par une réaction chimique ou combustion: un kilogramme d'uranium 235 libère par fission autant d'énergie que 2000 tonnes de pétrole.

En effet, en utilisant une centrifugeuse, on peut séparer un élément lourd d'un élément plus léger. C'est la raison pour laquelle on parle souvent de centrifugeuses lorsque l'on traite de produits radioactifs. Une centrifugeuse sert uniquement à séparer un élément lourd (U238) d'un élément plus léger (U235), et ceci indépendamment des visées militaires ou civiles. Une centrifugeuse est un outil basique et nécessaire à tout programme nucléaire. Il existe également d'autres moyens permettant de séparer des isotopes: diffusion thermique, électrolyse, diffusion gazeuse (concentration à plus de 90%), électromagnétisme, laser (le moins cher et le plus simple, pour le cas de l'uranium est la centrifugation).

En outre, le plutonium 239 est un déchet *inévitable* de toute réaction nucléaire (civil ou militaire): une toute petite centrale de recherche en laboratoire produit aussi, sans l'ombre d'un doute, du plutonium (et ce plutonium peut servir aussi à fabriquer une bombe).

Il n'est donc absolument pas nécessaire d'avoir une grande centrale nucléaire pour produire du plutonium dit "militaire".

II) Energies nucléaires

La quantité d'énergie produite par une réaction nucléaire est 100 000 fois plus importante que celle libérée par une réaction chimique ou combustion: un kilogramme d'uranium 235 libère par fission autant d'énergie que 2 000 tonnes de pétrole.

Il y a plusieurs manières d'obtenir l'énergie nucléaire: la fission ou la fusion. La méthode la plus répandue et la plus simple est la fission et le seul élément naturel capable de se prêter à cette réaction est l'uranium 235, dit "fissile". L'uranium 238 (le plus répandu) n'est pas


Centrale nucléaire de Cattenom en France

techno-science.net

fissile mais fertile car il permet, par son bombardement par des nucléons, d'obtenir du plutonium 239 qui, lui, est fissile et permet de fabriquer des bombes atomiques.

La fission nucléaire consiste à bombarder un atome d'uranium 235 par un neutron, ce qui provoque la fragmentation de l'atome d'uranium en deux noyau fils (strontium, xénon, ou yttrium, iode) et la libération de 2,5 neutrons et de l'énergie (200 Mev). A son tour, le neutron libéré va percuter un autre atome d'uranium et provoquer une autre fragmentation, donc une autre quantité d'énergie et de neutrons, etc. (**progression exponentielle** de la réaction). C'est la réaction en chaîne qui aboutit à l'énorme quantité d'énergie d'une bombe nucléaire.

Dans une centrale nucléaire, on freine cette amplification par un ralentisseur (modérateur) qui absorbe les neutrons libérés de manière à n'en laisser qu'un seul - on maintient ainsi la même quantité d'énergie libérée, un atome percute un seul autre atome -, alors que dans une bombe, on laisse la croissance, par multiplication par deux, se faire librement et toute l'énergie se libère d'un seul coup.

Pourquoi le fait de fragmenter en deux atomes plus petits libère-t-il de l'énergie? Le réarrangement nucléaire conduit à des configurations plus stables et le différentiel de masse entre l'atome initial et les deux atomes stables créés se transforme alors en énergie selon la fameuse loi $E=MC^2$. Cela signifie que la masse perdue peut donner une énergie équivalente à la masse perdue multipliée par la vitesse de la lumière C^2 (C = 300 000 000 mètres par seconde à peu près distance terre lune en une seconde, au carré soit 90 000 000 000 000 000 fois plus). C'est ce facteur multiplicatif qui fait que l'énergie nucléaire est rentable et incroyablement puissante.

Comme nous l'avions déjà souligné,

Le plus grand parc de centrales nucléaires se trouve aux Etats-Unis (104 réacteurs pour une puissance produite de 780 TWh), la France en a 59 pour une production de 431 TWh.

la nature tend à aller vers un état stable et pour l'en déloger, il faut lui refournir l'énergie perdue. Par conséquent, si l'on veut obtenir à nouveau l'atome d'uranium initial, il faut refournir cette énergie perdue aux deux atomes fils obtenus.

La fusion nucléaire est un autre moyen d'obtenir de l'énergie nucléaire: cette fois, au lieu de se fragmenter en deux, au contraire, deux atomes se joignent pour en former un plus stable et moins lourd en libérant ($E=MC^2$) de l'énergie: c'est l'exemple de notre soleil et de toutes les étoiles. Contrairement à la fission, la fusion n'est pas forcément radioactive car elle peut se faire seulement avec deux atomes d'hydrogène (un noyau de Deutérium (hydrogene-2) et un noyau de Tritium (hydrogène -3)) qui peuvent former un noyau d'Hélium 4 avec libération d'un neutron, (énergie de 17.6Mev). Cette méthode n'est pas simple dans sa mise en pratique étant donné qu'elle demande un confinement magnétique des atomes et une grande énergie initiale (réacteurs Tokamaks ou projet international ITER).

La fusion nucléaire est un autre moyen d'obtenir de l'énergie nucléaire: cette fois, au lieu de se fragmenter en deux, au contraire, deux atomes se joignent pour en former un plus stable et moins lourd en libérant ($E=MC^2$) de l'énergie: c'est l'exemple de notre soleil et de toutes les étoiles.

Si ce confinement n'est pas efficace, elle peut donner lieu à une réaction nucléaire non contrôlée: on ne maîtrise pas encore le ralentissement de la fusion nucléaire (Bombe H) comme on sait le faire pour la fission. Pour provoquer une fusion, il faut aussi une chaleur initiale très élevée. Etant donné que nous disposons d'autant d'hydrogène que nous voulons et que cette réaction ne pollue pas, nous pouvons espérer qu'une fois sa maîtrise obtenue, ce type de source d'énergie sera davantage utilisé, ce qui mettra Tchernobyl définitivement au rebut. Le plus grand parc de centrales nucléaires se trouve aux Etats-Unis (104 réacteurs pour une puissance produite de 780 TWh), la France en a 59 pour une production de 431 TWh. Cette énergie nucléaire peut donc chauffer une marmite gigantesque d'eau et produire ainsi de la vapeur, cette dernière faisant alors tourner une hélice qui, couplée à un générateur, produira de l'électricité. Toute production d'électricité se fait par un mouvement rotatif d'un générateur provoqué soit par de l'eau (barrage), soit par de la vapeur, soit par un moteur et le rendement ne dépasse pas 30 %, le reste étant perdu en chaleur.

III) Centrales nucléaires et réacteur nucléaire

Le but principal de tout ce que l'on vient de décrire précédemment consiste à produire de l'énergie. L'uranium enrichi U235 (à 3% sous forme de pastille gainée de zirconium) va donc être placé sous forme de barre (265 barres de combustible dans un réacteur typique) dans une enceinte entourée d'eau. Une fois la réaction nucléaire amorcée, chaque atome va donc émettre deux ou trois neutrons qui vont à leur tour percuter un autre atome et ainsi de suite comme une réaction en chaîne. Bien sûr, à chaque fragmentation des atomes, on dégage une énorme quantité de chaleur. Cette dernière est récupérée dans l'eau sous pression qui entoure le réacteur (circuit primaire à 160 bar de pression et 310 °C entouré de 25 cm de métal) pour être ensuite communiquée à un autre circuit d'eau, dit secondaire, qui va produire de la vapeur sous haute pression (65 bar de pression et 230 °C). Cette vapeur va faire tourner une ou plusieurs turbines et va se détendre au fur et à mesure. Ces turbines produiront de l'électricité.

Le grand problème dans un réacteur nucléaire consiste à maîtriser la

réaction en chaîne et éviter que cela devienne une explosion nucléaire. On utilise pour cela un modérateur: c'est le nom donné à l'élément qui va absorber les neutrons en trop et éviter que la réaction ne s'emballe. Dans le réacteur à eau pressurisé qui est le plus courant (PWR ou REP), le modérateur est l'eau (hydrogène) du circuit primaire parfois mélangé à du Bore ou du Gadolinium (poisons neutroniques). Le modérateur absorbe le surplus de neutrons et évite ainsi que la réaction s'emballe. On utilise aussi des barres de graphites que l'on va plus ou moins insérer entre les barres de combustible afin qu'ils absorbent une quantité plus ou moins importante de neutrons selon la température du cœur du réacteur (pilotage). La durée de vie d'un neutron au sein d'un réacteur est de 2.5/100 000 secondes.

Le combustible s'épuise au fur et mesure et chaque année, près du tiers des barres de combustible sont remplacées. Dans un premier temps, ces barres vont reposer au fond d'une piscine pour refroidir et être ensuite être traitées dans une usine de retraitement: le plutonium 239 va alors être séparé du résidu de l'uranium 235. Les résidus radioactifs vont être ensuite stockés, dont certains seront nocifs plusieurs millions d'années. Le plutonium est mortel au delà du microgramme.

Il existe d'autres types de centrales nucléaires que celui à eau pressurisée:

1) centrale à eau bouillante (Union soviétique), Réacteur RBMK grande puissance, modérateur graphite et eau en ébullition en URSS style Tchernobyl.
2) central à uranium naturel modéré au graphite (UNGG)
3) centrale à uranium naturel et eau lourde (CANDU, Canada)
4) centrale à réacteur avancé au gaz (AGR)
5) centrale à neutron rapide RNR (phénix et superphenix)
6) centrale à haute température (U235 très enrichi et température de 950°C).

Les résidus radioactifs vont être stockés, dont certains seront nocifs plusieurs millions d'années. Le plutonium est mortel au delà du microgramme.



Vue des installations nucléaires de Bouchehr, Iran

Internet-General.info

Le 26 avril 1986, l'un des quatre réacteurs de la centrale de Tchernobyl explose et pollue gravement toute l'Europe et l'Asie. Il y a eu deux explosions: le couvercle du réacteur a été soufflé et le cœur a pris feu (température de 1 500°C). Des milliers de personnes sinon des centaines de milliers vont mourir suite à des cancers et différentes maladies bien connues suite aux bombardements américains du Japon. La planète tout entière a été polluée, même si personne n'a osé confirmer ce fait.

Ce type de réacteur peut s'emballer car il a un *coefficient de température positif* qui aggrave la réaction en chaîne au lieu de la freiner (au contraire du réacteur à eau pressurisé qui s'éteint tout seul si la température augmente: *coefficient de température négatif*). Nous ne saurons jamais combien de morts a causé cet accident, mais nous pouvons imaginer que durant des siècles, les résidus radioactifs vont sans doute encore contaminer des millions de personnes.

Des milliers de personnes sinon des centaines de milliers vont mourir suite à des cancers et différentes maladies bien connues suite aux bombardements américains du Japon. La planète tout entière a été polluée, même si personne n'a osé confirmer ce fait.

Une centrale nucléaire empêche une croissance exponentielle de la réaction: tous les neutrons sauf un sont capturés lors de chaque fission, ce qui stabilise le processus tout en produisant une quantité régulière d'énergie. Dans une bombe A au contraire, la réaction doit se faire le plus vite possible (moins d'un millième de seconde) afin de produire un maximum d'énergie.

Toute centrale nucléaire est une bombe atomique ralentie et met en jeu non seulement le voisinage immédiat, mais aussi l'humanité tout entière.

IV) Bombes atomiques et à hydrogène

Que ce soit avec l'uranium 235 ou le plutonium 239, on peut déclencher une réaction en chaîne (Bombe A) et provoquer une explosion dont le pouvoir détonnant peut être cent millions de fois plus puissant que la TNT (à masse égale). Le processus est absolument identique à une centrale nucléaire sauf que dans ce cas, la réaction en chaîne ne peut être ni contrôlée, ni ralentie.

La première Bombe atomique (Bombe A) a explosé aux Etats-Unis le 16 juillet 1945 (projet Manhattan à Almogordo). En fait, la matière première d'une bombe atomique est légèrement différente et l'explosion est provoquée par ce que l'on appelle une ***masse critique***. Pour une bombe à Uranium 235, on doit obtenir un matériau pur à 90% et pour ce faire, on utilise la méthode de la **diffusion gazeuse**. L'hexafluorure d'uranium est envoyé sous pression sur des cloisons céramiques pourvues de millions de trous minuscules, à travers lesquels les molécules les plus légères, contenant de l'uranium 235, se diffusent légèrement plus vite que les molécules plus lourdes d'uranium 238. Après avoir traversé plusieurs milliers de cloisons, on obtient un gaz riche en uranium 235. On peut donc déduire que pour fabriquer une bombe atomique à l'uranium, on ne peut utiliser des centrifugeuses mais bien des systèmes à étages de diffusion gazeuse.

Ensuite, on doit disposer d'une masse suffisante de matière pour que celle-ci provoque automatiquement une explosion: cela s'appelle une ***masse critique*** qui est de 50 kg (sans réflecteur) pour l'uranium 235 et de 10 kg pour le plutonium 239.

Comme nous l'avons déjà évoqué, chaque atome d'uranium émet plusieurs neutrons qui vont percuter d'autres atomes etc., provoquant ainsi une réaction en chaîne. Cependant, étant donné la perte



Vue des installations nucléaires de Bouchehr, Iran

Internet-General.info

Les pays détenant l'arme atomique sont la Russie (16 000) les Etats Unis (10 000), le Royaume Uni (200) la Chine (200) et la France (350), qui sont également membres permanents du conseil de sécurité de l'ONU). Ces pays ont décidé de faire signer aux autres pays un traité appelé TNP (Traité de Non Prolifération) afin de rester seuls maîtres de l'arme atomique.

de neutron dans l'air ou dans les impuretés, il faut disposer d'une quantité suffisante de matière pour que la réaction soit autoentretenue. Rappelons que les découvreurs de la réaction fissile ont été entre autres Otto Hahn et Fritz Strassmann (savants allemands), Lise Meitner (autrichienne) et son neveu Otto Robert Frisch.

Comme on ne peut évidemment pas faire une boule de la masse critique avant de vouloir une explosion atomique, il faut donc que cette ***masse critique*** soit seulement atteinte lors de l'explosion: on la scinde en deux blocs qui ne se rejoignent que pour l'explosion. On place donc deux boules dans un tube (technique de l'insertion utilisée pour les bombes à uranium 235) et lors de l'explosion, on projette avec violence (par un explosif chimique) la première boule sur la seconde. On atteint ainsi la masse critique et l'explosion nucléaire prend lieu **un millionième de seconde** plus tard (système de mise à feu dit "***Revolver***" par analogie).

Une méthode plus complexe, dite d'implosion, consiste à entourer un noyau d'uranium (ou de plutonium) par une boule d'explosif puissant, lorsque l'explosion chimique survient l'onde de choc dirigé vers le centre de la boule provoque un écrasement de l'uranium au centre et donc sa densification. De ce fait, la ***masse surcritique*** est atteinte et l'explosion survient. La méthode de l'implosion est utilisée pour le plutonium 239 car le temps mis à atteindre la masse critique est de 3 microsecondes, qui est donc cent fois plus rapide que la méthode d'insertion. En fait, le plutonium émet des neutrons même au repos et donc exploserait avant même d'avoir atteint sa masse critique dans la méthode d'insertion. Rappelons que le plutonium est un déchet naturel d'une centrale civile.

La bombe H ou à hydrogène est

Le nucléaire constitue donc une grande avancée pour l'humanité, ainsi qu'une source d'énergie universelle et inépuisable qui nous accompagnera toujours, puisque la nature elle-même n'a pas pu faire mieux (le soleil est une bombe à fusion permanente). Mais c'est également une arme de destruction massive incroyablement efficace.

La première Bombe atomique (Bombe A) a explosé aux Etats-Unis le 16 juillet 1945 (projet Manhattan à Almogordo).

basée sur la fusion nucléaire et utilise en fait de l'hydrogène. Comme nous l'avons décrit précédemment, lorsque deux atomes (Deutérium et Tritium) fusionnent pour former un atome d'hélium, une perte de masse (la somme des deux atomes d'origines est plus lourde que celle de l'atome formé) produit un dégagement de chaleur selon la fameuse loi d'Einstein $E=MC^2$ (1905, traité sur la relativité); "C" étant la vitesse de la lumière soit 300 000 000 mètres à la seconde.

On peut dégager autant d'énergie avec 0.5 kg de matière que 29 000 tonnes de TNT. Cette fusion se produit seulement à plusieurs millions de degrés (comme dans le soleil) et le rendement s'accroît avec la température. **Le soleil est une bombe H permanente.** En fait, une bombe H (première explosion aux Etats-Unis en 1952) n'est en soi absolument pas radioactive puisque son seul carburant est l'hydrogène; néanmoins, pour obtenir le million de degrés nécessaire à son déclenchement, on doit d'abord faire exploser une bombe atomique (d'où le terme de *thermonucléaire*).

On fabrique même des bombes à Fission-Fusion-Fission. Le premier étage, qui est une bombe atomique joue le rôle de détonateur pour une bombe à fusion qui, lors de son explosion, émet assez de neutrons pour enclencher une bombe A fabriquée avec de l'uranium naturel, ce qui amplifie l'explosion encore plus et pollue de matière radioactive.

Une bombe A ou H a des effets:

" de souffle qui dévaste les alentours à plusieurs dizaines de kilomètres à la ronde;

" un effet thermique, boule de feu de plusieurs kilomètres, rayonnement thermique provoquant de graves brûlures même à 4 km du point zéro;

" des effets d'irradiation: une radiation immédiate due à l'explosion et une radiation différée due à la propagation de matière radioactive efficace même par microgramme. ces effets durent plusieurs siècles car il est impossible de purifier le sol. Au Japon, l'explosion des deux bombes continue de causer de nombreux décès tous les ans;

" une impulsion électromagnétique, c'est-à-dire une explosion provoquant un déplacement d'électrons, ce qui crée un courant électrique qui va donc endommager ou détruire la plupart des appareillages électroniques (communications impossibles, ordinateurs détruits, etc.).

Nous avons donc créé une sorte de "soleil sur la terre" et provoqué plusieurs catastrophes humanitaires dont les effets se feront encore sentir à long terme. Nous ne doutons également pas qu'une bombe atomique ou thermonucléaire peut détruire l'humanité tout entière. Les pays détenant l'arme atomique sont la Russie (16 000) les Etats Unis (10 000), le Royaume Uni (200) la Chine (200) et la France (350), qui sont également membres permanents du conseil de sécurité de l'ONU). Ces pays ont décidé de faire signer aux autres pays un traité appelé TNP (Traité de Non Prolifération) afin de rester seuls maîtres de l'arme atomique.

Les pays n'ayant pas signé le TNP et disposant de l'arme atomique sont l'Inde (55), le Pakistan (65), et Israël dévoilé par le savant Mordechai Vanumu (emprisonné depuis) mais jamais confirmé.

Voila donc la situation globale de cette technique et de son utilisation.

V) Conclusion

Le nucléaire constitue donc une grande avancée pour l'humanité, ainsi qu'une source d'énergie universelle et inépuisable qui nous accompagnera toujours, puisque la nature elle-même n'a pas pu faire mieux (le soleil est une bombe à fusion permanente). Mais c'est également une arme de destruction massive incroyablement efficace.TNP ou pas, contrôle ou pas, AIEA ou pas, il demeure cependant très peu probable, pour ne pas dire impossible, qu'un pays ait recours à l'arme nucléaire, étant donné les lourdeurs des conséquences d'un tel acte et que, comme nous l'avons vu avec les explosions japonaises et celle de Tchernobyl, personne ne pourra échapper aux effets radioactifs, y compris le pays agresseur et cela pour un million d'années. Il demeure donc fort improbable qu'un dirigeant accepte une telle responsabilité: tout reste donc au niveau de la menace. Il paraît donc illogique d'empêcher les pays,d'obtenir la technologie nucléaire.

Personne ne peut dénier à l'autre le droit d'acquérir le savoir et l'accession à une énergie simple, peu coûteuse et naturelle.

Pour illustrer le côté positif du nucléaire et son importance pour notre avenir, nous pouvons également évoquer les autres conséquences de la formule d'Einstein et de la théorie de la relativité. La loi $E=MC^2$ a par exemple (et entre autres) une conséquence incroyable: plus un solide va vite, plus il pèse lourd, et si un objet peut atteindre la vitesse de la lumière, il aura alors une masse infinie, c'est-à-dire qu'un simple petit poids pèsera aussi lourd que l'univers tout entier! Comment un homme sur sa petite terre peut (s'il réussit à atteindre la vitesse de la lumière) peser plus lourd que tout l'univers? La réponse est la suivante: [$M=M°$/racine $(1-V^2/C^2)$].

Par le même principe, lorsque l'on va vite, le temps s'écoule plus lentement, par exemple un astronaute vieillit moins vite que nous sur terre. Si nous parvenons à aller aussi vite que la lumière (vitesse = C), alors, le temps s'arrête! Nous voyons donc bien que la limite "C" de la vitesse de la lumière est notre prochain défi. ■

1. Le carbone 14 a une durée de vie de 5760 années.



Cette photo a été prise lors des essais nucléaires français du 3 juillet 1970, nom de code "Licorne" à Mururoa en Polynésie française

Pierre J./Filckr



Photo: M. Ferreira

Cheval caspien appartenant à l'élevage du Golestân de Louise Firouz

Louise Firouz, une Dame qui aimait les chevaux

Mireille FERREIRA

Louise Laylin Firouz, qui s'est éteinte le 25 mai dernier à Gonbâd-e Kâvus, dans sa 75e année, après un demi-siècle passé en Iran, naquit et grandit parmi les chevaux de l'Etat de Virginie aux USA. Au cours d'un voyage en Iran dans les années 1950, alors qu'elle poursuivait ses études à Beyrouth, elle fit la connaissance de Narcy Firouz, un prince de la dynastie qâdjâre qui lui avait fait découvrir et aimer son pays. Elle l'épousa et le couple s'installa à Shiraz en 1957. Diplômée de paléontologie et passionnée d'équitation, elle décida d'ouvrir, à Téhéran, un centre équestre destiné aux enfants. Elle se mit à la recherche de montures dont la taille pourrait convenir à son jeune public.

Ayant entendu parler des petits chevaux qui peuplaient quelques villages du sud de la Caspienne, elle y organisa une expédition et découvrit un petit cheval d'une espèce inconnue, en piteux état, utilisé à tirer un lourd chariot. C'était en 1965 et, au cours des quelques années qui suivirent, elle en découvrit quelques dizaines d'autres. Elle comprit que ces petits chevaux étaient les cousins des chevaux arabes, reproduits il y a plus de 2000 ans déjà sur l'escalier de l'Apadana du palais de Darius à Persépolis: mêmes yeux protubérants, mêmes fortes mâchoires, même queue haut perchée sur la croupe. Des études génétiques mirent en évidence la proximité des deux espèces mais ne conclurent pas pour autant à

l'ancienneté de la race caspienne. En 1970, un programme élaboré lui permit de créer un élevage à partir de ces premiers spécimens.

En 1974, l'Etat iranien réquisitionna le centre d'élevage de Louise. Celle-ci avait pris la sage décision dès 1971 d'exporter une partie de son élevage, sous forme de cadeau au Prince Philip d'Angleterre, afin d'en assurer la survie. C'est ainsi que fut constitué le premier élevage européen de petits chevaux caspiens. Les chevaux restés en Iran furent vendus aux enchères à des chefs de tribus qui les utilisèrent comme bêtes de somme.

La fortune familiale s'étant évanouie dans la tempête révolutionnaire puis durant la guerre Iran-Irak, Louise dût vendre ses biens pour surmonter ces années difficiles.

En 1992, elle fut en mesure de créer un nouvel élevage et de reprendre ses exportations en petit nombre. Narcy Firouz, son époux, décéda en mai 1994. S'ensuivirent alors des difficultés financières pour Louise qui dût se résoudre à vendre à l'Etat ce qui restait de son élevage. La survie de la race caspienne en Iran était à nouveau en danger.

Cinq ans plus tard, Louise, encouragée par des Canadiens et des Américains venus visiter l'Iran, décidait, à l'âge de 65 ans, d'installer un nouvel élevage dans une zone reculée des steppes turkmènes, à Gareh Tapeh Sheikh, dans la province du Golestan. Parallèlement, elle accompagnait des groupes de cavaliers à travers les steppes de la région.

Ces cavaliers, venus de tous les coins du monde pour monter les pur-sang turkmènes élevés par ses soins et parcourir les superbes steppes qui entourent sa ferme, et qui abritent à présent sa sépulture, se souviendront longtemps qu'une dame venue des Amériques a pu, par son courage et sa sagacité, faire reconnaître au monde entier, à une période difficile de l'histoire de son pays d'adoption, la qualité des petits chevaux de la Caspienne, condamnés à une fin irrémédiable sans son intervention. Grâce à elle, des élevages de chevaux caspiens existent aujourd'hui dans le monde entier, en particulier aux USA, au Canada, en Nouvelle-Zélande et en Angleterre, davantage même que dans leur pays d'origine, l'Iran. ■

Ayant entendu parler des petits chevaux qui peuplaient quelques villages du sud de la Caspienne, elle y organisa une expédition et découvrit un petit cheval d'une espèce inconnue, en piteux état, utilisé à tirer un lourd chariot.

Photo: Caren Firouz



Louise Firouz

Abraham, l'"ami de Dieu" et père du monothéisme

Amélie NEUVE-EGLISE

Père de l'Alliance entre Dieu et le peuple hébreu dans la Bible et premier croyant monothéiste dans le Coran, Abraham ou "Ibrâhim" en Arabe est un personnage central du christianisme et de l'islam. Père spirituel des trois grands monothéismes, il est également leur père naturel au travers d'Isaac et de Jacob[1], dont la lignée s'étend de Moïse, Zacharie et Jean jusqu'à Jésus et Ismaël, "père des Arabes" et ancêtre du Prophète Mohammad. C'est de cette double filiation que provient l'expression de "religions abrahamiques", soulignant ainsi la centralité et la dimension fondatrice d'Abraham dans la mise en place d'un culte à un Dieu unique. De par son obéissance absolue au divin et sa foi à toute épreuve, Abraham est considéré jusqu'à aujourd'hui comme l'un des plus grands prophètes de l'histoire tant par les chrétiens que par les musulmans; l'épreuve du sacrifice ayant notamment trouvé des échos particuliers et marqué l'éthos de la pratique de ces deux traditions jusqu'à aujourd'hui. Cependant, certaines différences de fond - statuts respectifs d'Isaac et d'Ismaël, centralité de la notion d'Alliance pour les uns, son refus pour les autres, rapport à l'Histoire… - ne permettent en aucun cas d'identifier l'Abraham du christianisme avec l'Ibrâhim de l'islam.

Biographie d'Abraham[2] selon la Genèse

L'histoire d' "Abram" - qui ne deviendra "Abraham" ou "père d'une multitude"[3] qu'après avoir reçu la promesse divine d'une nombreuse descendance à l'âge de 99 ans - est relatée dans les chapitres 11 à 25 de la Genèse. Selon le récit biblique, Abraham est né en Mésopotamie dans la ville chaldéenne d'Ur. Si les données bibliques ne nous permettent pas de déterminer avec exactitude l'époque durant laquelle il aurait vécu, elle se situerait entre 1900 et 1500 av. J.-C.[4] Il fait partie des descendants de Noé, par l'intermédiaire de son fils Sem. Son père, Térach, décrit par la Bible comme idolâtre, quitte ensuite Ur pour s'établir avec les siens à Charan, terre qu'Abram quitta sur ordre divin à l'âge de 75 ans accompagné de son épouse Saraï (qui deviendra ensuite Sara) et de ses disciples[5] afin de fuir les cultes idolâtres babyloniens[6] et se diriger vers Canaan, à l'endroit que lui indiquerait Dieu: "*L'Eternel dit à Abram: Va-t-en de ton pays, de ta patrie, et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai*", (Genèse, 12:1). Arrivé à Sichem, Dieu lui apparait et lui promet de donner ces terres à sa postérité, apparition suite à laquelle Abram bâtit un autel en l'honneur de l'Eternel. Après maints voyages et épreuves - enlèvement de sa femme par Pharaon, capture de Lot à Sodome -, Dieu renouvelle à Abram sa promesse de lui donner une descendance nombreuse qui règnerait sur les terres de Canaan, malgré l'infertilité et l'âge avancé de son épouse.

Pour assurer l'accomplissement de la promesse, Saraï donna à Abram sa servante égyptienne Agar en épouse. Ne pouvant supporter le fait qu'elle soit

enceinte, Sara contraint cette dernière à se sauver et à se réfugier dans le désert, où un ange lui apparait et lui promet une descendance innombrable tout en l'enjoignant à retourner auprès de sa maîtresse. Agar donna naissance à Ismaël alors qu'Abram avait 86 ans.

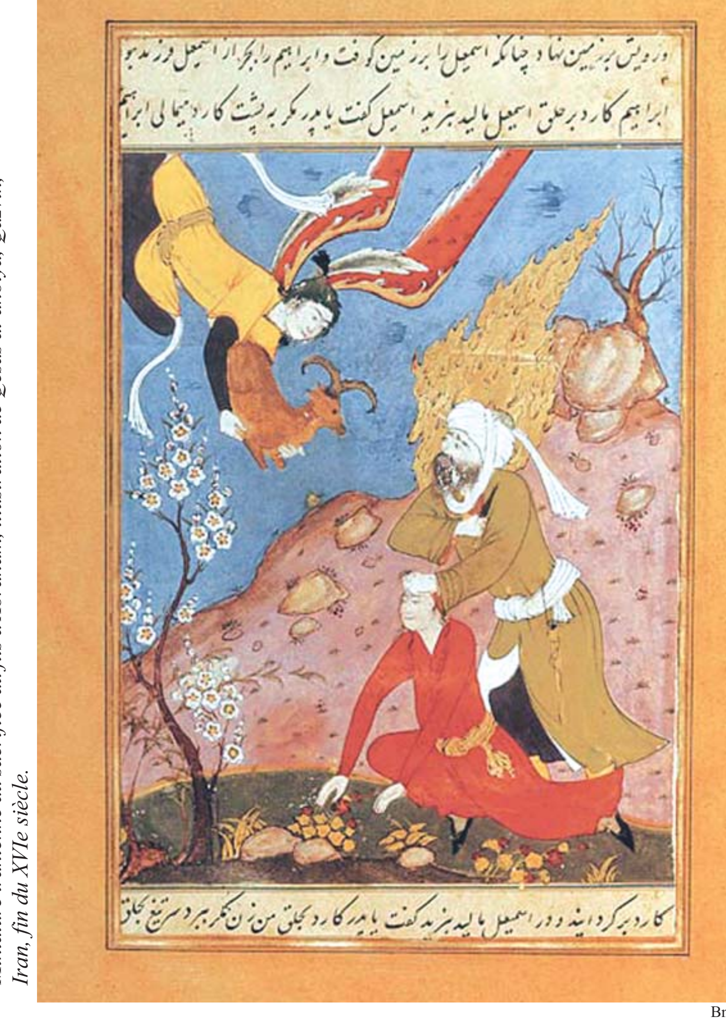
L'alliance de Dieu avec Abram[7] fut conclue 13 ans après la naissance d'Ismaël, lorsqu'il avait 99 ans: "*Voici mon alliance, que je fais avec toi. Tu deviendras le père d'une multitude de nations. On ne t'appellera plus Abram; mais ton nom sera Abraham, car je te rends père d'une multitude* ("Hamon" en hébreu, d'où viendrait le suffixe "ham" de "Abraham") *de nations*", (Genèse 17:4-5). Cette alliance fut scellée au travers de sa circoncision et de celle de tous les hommes de sa maison le huitième jour. L'Eternel lui promit également une grande descendance au travers de Saraï - devenue "Sara" à la suite de l'Alliance -, qui fut réalisée par la naissance miraculeuse d'Isaac.[8] Cependant, quelques décennies[9] après la venue de ce fils tant attendu, Dieu ordonne à Abraham de le sacrifier sur l'une des montagnes du pays de Morija.

Au moment où se dernier s'apprête à offrir Isaac[10] en holocauste, un ange intervient et lui offre un bélier afin qu'il soit sacrifié à la place de son fils: "*N'avance pas ta main sur l'enfant*", (Genèse, 22:12) pour ensuite lui renouveler la promesse d'une grande descendance.[11] A la suite du décès de Sara et après avoir marié Isaac à Rebecca, Abraham se remaria avec Ketura[12] qui lui donna six fils. Il serait décédé à l'âge de 175 ans[13] et fut enterré auprès de son épouse Sara dans le Tombeau des Patriarches à Hébron, où fut par la suite construit un mausolée lui étant consacré, qui demeure jusqu'à aujourd'hui un haut lieu de pèlerinage juif et musulman.

Abraham et le christianisme

Abraham est reconnu comme un grand patriarche et honoré par l'ensemble des différentes branches du christianisme. Il est évoqué à de nombreuses reprises dans le Nouveau Testament, où il y est essentiellement décrit comme un homme de foi: "*C'est par la foi qu'Abraham, lors de sa vocation, obéit et partit pour un lieu qu'il devait recevoir en héritage, et qu'il partit sans savoir où il allait*", (Hébreux 11:8) ou encore "*C'est par la foi qu'Abraham offrit Isaac, lorsqu'il fut mis à l'épreuve, et qu'il offrit son fils unique, lui qui avait reçu les promesses*", (Hébreux, 11:17). Les liens de filiation liant Abraham et le Christ y sont maintes fois soulignés, notamment dans l'épître de Paul aux Galates, où il est affirmé que l'ensemble de la postérité d'Abraham trouve son accomplissement dans la naissance du Christ, qui implique également une ouverture de la promesse de la résurrection à l'ensemble des hommes, et non plus seulement au peuple juif.[14] Cette idée est confirmée par le Christ lui-même, qui évoque la "joie" d'Abraham apprenant sa future venue: "*Abraham, votre père, a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour: il l'a vu, et il s'est réjoui. Les Juifs lui dirent: Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham! Jésus leur dit: En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, j'étais*", (Jean, 8:56-58). Selon d'autres récits du Nouveau Testament, Jésus faisait également référence à Abraham comme un modèle de droiture et de justice: "*Ils [les Juifs] lui répondirent: Notre père, c'est Abraham. Jésus leur dit: Si vous étiez enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham. Mais maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité que j'ai entendue de Dieu. Cela, Abraham ne l'a point fait.*", (Jean,

Il serait décédé à l'âge de 175 ans et fut enterré auprès de son épouse Sara dans le Tombeau des Patriarches à Hébron, où fut par la suite construit un mausolée lui étant consacré, qui demeure jusqu'à aujourd'hui un haut lieu de pèlerinage juif et musulman.



Miniature iranienne du sacrifice du fils d'Abraham, illustration de Qesas al-anbiyâ, Qazvin, Iran, fin du XVIe siècle.

Bnf

8:39-40) ou encore pour confirmer la vérité de la résurrection des morts.[15]

L'islam considère Abraham-Ibrâhim comme un grand prophète et un ancêtre de Mohammad au travers de son fils Ismaël, considéré comme étant le père des "Arabes" - Isaac étant le père des Hébreux.

En outre, l'épisode du sacrifice a parfois été considéré comme étant une préfiguration de la crucifixion du Christ, Abraham incarnant le Créateur et Isaac le futur Christ crucifié. De nombreux parallèles sont venus étayer cette interprétation: la naissance miraculeuse d'Isaac et de Jésus - l'un d'une mère âgée et stérile, l'autre de la Vierge Marie -, et le fait qu'ils furent tout deux, à l'âge mûr, couchés vivants sur le bois qui devait engendrer leur mort - Isaac portant en haut du mont Morija le bois qui devait servir à préparer son sacrifice annoncerait ainsi le calvaire du Christ portant sa croix sur le Golgotha[16]. Cependant, la différence essentielle réside dans l'absence d'intervention divine lors de la crucifixion du Christ se soldant par l'accomplissement du sacrifice ultime, ainsi que dans une inversion de la logique de l'holocauste: l'homme offrant son fils au divin dans le premier cas, alors que dans le second, c'est le divin qui offre son fils unique pour racheter les péchés de l'humanité.

L'ordre divin à Abraham a lui-même fait l'objet de nombreuses gloses, l'intervention de l'ange ayant parfois été interprétée comme une volonté de manifester le refus clair des sacrifices humains, qui demeuraient courants à l'époque chez certains peuples sémitiques et s'inséraient dans une logique de croyances polythéistes et anthropomorphistes visant à calmer la colère et la jalousie des dieux. L'épisode du sacrifice visait donc à communiquer à l'homme la nouvelle vision d'un Dieu unique d'Amour et de Justice, refusant tout sacrifice humain et toute forme de violence non justifiée commises en son nom.[17]

Abraham selon l'islam: "ami de Dieu" et "musulman" par excellence

L'islam considère Abraham-Ibrâhim comme un grand prophète et un ancêtre de Mohammad au travers de son fils Ismaël, considéré comme étant le père des "Arabes" - Isaac étant le père des Hébreux.[18] Il est considéré comme étant le père d'une longue lignée de prophètes chargés d'inviter l'homme à croire en un Dieu unique et à le guider sur le chemin de la foi. Ibrâhim est mentionné à de nombreuses reprises dans le Coran, notamment dans la sourate 14 qui porte

son nom, ainsi que dans les sourates "Les Prophètes", "Les Abeilles", "Les Femmes," ou encore "Les Rangés" - ou est évoqué le sacrifice d'Ismaël - et "Les Poètes".[19]

Il est communément surnommé "*Khalil-ol-llah*" ou "ami [privilégié] de Dieu"[20], et est considéré comme étant le véritable père du monothéisme: "*Abraham n'était ni Juif ni Chrétien. Il était entièrement soumis à Allah (kâna Hanifan Musliman[21]). Et il n'était point du nombre des Associateurs*", (3:67). Le mot "*hanif*" fait ici référence à une personne dont l'être entier est imprégné de foi et soumis à la volonté divine, et qui parvient au monothéisme par sa propre foi et recherche intérieure, sans l'aide d'enseignements prophétiques préliminaires. De par son acceptation de l'ordre divin du sacrifice, Abraham symbolise également l'archétype du plus haut degré de la foi et de la soumission. C'est dans ce sens qu'il est qualifié dans le Coran de "musulman" (*muslim*) par excellence, à ne pas entendre dans le sens d'un adepte d'une religion particulière, mais dans son sens littéral signifiant "soumis [à la Volonté divine absolue]". C'est à cet état d'abandon de son être face au divin que fait référence le prophète Mohammad qui appelle à l' "*islâm*"[22], c'est-à-dire à une "soumission" au-delà de toute religion ou dogme particulier forgé par l'homme.

A ce titre, le Coran appelle constamment le croyant à se soumettre à la religion d'Abraham[23], tout en invitant le Prophète Mohammad à se situer dans sa continuation: "*Puis Nous t'avons révélé: "Suis la religion d'Abraham qui était voué exclusivement à Allah et n'était point du nombre des associateurs*", (16:123). L'islam se pose ainsi comme une volonté de "retour" aux sources du monothéisme, face à l'ensemble des déviations et erreurs d'interprétation ayant eu lieu entre les prophètes Abraham et Mohammad, venus pour rétablir les vérités premières et clore ainsi le cycle de la prophétie. Le Coran dans son ensemble invite dès lors le croyant à ne pas se laisser enfermer dans les dogmes et les faux sectarismes, pour revenir à une adoration "pure" incarnée par Abraham, pour qui il n'existait encore ni judaïsme, christianisme ou islam.

Le sacrifice rappelle également que tout croyant est appelé à être éprouvé dans sa foi, comme cela est évoqué à de nombreuses reprises dans le Coran. Cet épisode central demeure célébré lors de la fête du sacrifice ("Aïd al-Adha" également appelée "Aïd al-Kabir" ou "la grande fête") au travers du sacrifice d'un mouton ou tout autre animal domestique[24], et marque la fin de la période durant laquelle s'accomplit le *hajj*.

Abraham incarne également le croyant en quête de vérité et dont toute l'existence est orientée vers la connaissance du Créateur; connaissance à laquelle il parvient au travers d'une réflexion intérieure nourrie par l'ensemble des sciences de son époque, dont l'astronomie et l'astrologie. Ce cheminement intellectuel est évoqué dans le Coran où, s'interrogeant sur son Créateur, Abraham regarde les étoiles et s'exclame: "Voici mon Créateur!", pour déduire, après leur disparition, que l'Eternel ne peut être au nombre des choses périssables. Il arrive à la même conclusion après l'observation de la lune puis du soleil: "*Lorsqu'il vit le soleil qui se levait, il dit: "Voici mon Seigneur! C'est le plus grand!" Mais il dit, lorsqu'il eut disparu: "? mon peuple! Je désavoue ce que vous associez à Dieu. Je tourne mon visage, en vrai croyant, vers celui qui a créé les cieux et la terre.*

De par son acceptation de l'ordre divin du sacrifice, Abraham symbolise l'archétype du plus haut degré de la foi et de la soumission. C'est dans ce sens qu'il est qualifié dans le Coran de "musulman" (muslim) par excellence, à ne pas entendre dans le sens d'un adepte d'une religion particulière, mais dans son sens littéral signifiant "soumis [à la Volonté divine absolue]".

Si le sacrifice évoque la dimension insaisissable de l'ordre divin susceptible d'échapper à l'entendement et aux critères moraux humains, il évoque également la nécessité d'aimer les êtres au travers de Dieu, seul amour véritablement libérateur constituant le but de toute quête mystique.

Je ne suis pas au nombre de ceux qui lui donnent des associés.", (6:78-79).

Cette progression extérieure de la lumière de la plus faible à la plus forte correspond à tout un cheminement intérieur vers la vérité et la lumière absolue, en suivant une démarche progressive et rationnelle. La symbolique de l'astre comme guide est d'ailleurs un motif très présent dans la Bible, notamment au travers de l'étoile des Rois Mages. Abraham s'affirme ainsi comme le fondateur d'une religiosité basée sur un subtil accord de la foi et de la raison. Il invite également les gens de son époque à réfléchir au sens de leurs cultes: "*Quand il dit à son père et à son peuple: "Qu'adorez-vous?" Ils dirent: "Nous adorons des idoles et nous leurs restons attachés". Il dit: "Vous entendent-elles lorsque vous [les] appelez ou vous profitent-elles? Ou vous nuisent-elles?" Ils dirent: "Non! mais nous avons trouvé nos ancêtres agissant ainsi*", (26:70-74). Il s'efforce également de saper les bases du polythéisme, en prouvant rationnellement le caractère vain de l'adoration des divinités matérielles: "*Il se glissa auprès de leurs divinités et il dit: "Quoi donc? Vous ne mangez pas? Qu'avez-vous à ne pas parler?*" (37:91); "*Il [Abraham] les mit en pièces, hormis [la statue] la plus grande. [...] Ils dirent: "Est-ce toi qui as fait cela a nos divinités, Abraham?*" Il dit: "*C'est la plus grande d'entre elles que voici, qui l'a fait. Demandez-leur donc, si elles peuvent parler*". *[...] Puis ils firent volte-face et*



Laurent de La Hire, Abraham sacrifiant Isaac (1650), Musée des Beaux-Arts d'Orléans.

Univ-angers

dirent: "Tu sais bien que celles-ci ne parlent pas". Il dit: "Adorez-vous donc, en dehors d'Allah, ce qui ne saurait en rien vous être utile ni vous nuire non plus? [...] Ne raisonnez-vous pas?", (21:58-67). Pour soutenir ensuite que le seul secours est Dieu, celui qui créé, fait mourir et redonne vie, il souligne que les idoles matérielles ne seront d'aucune utilité le jour de la Résurrection, en ce qu'elles sont des choses inanimées et issues d'une matière elle-même créée par Dieu et lui étant assujettie.[25] Abraham incarne une spiritualité basée non pas sur une obéissance aveugle à priori, mais nourrie par une réflexion sur les origines et le bien-fondé de toute croyance, comme l'attestent ses exhortations multiples à réfléchir sur l'irrationalité des cultes ancestraux et à embrasser une foi en accord avec l'intellect et le bon sens.

La tradition musulmane prend néanmoins ses distances avec nombre d'éléments de la vie d'Abraham évoqués dans la Genèse, et notamment ses origines, certains historiens arguant que le "Abram" de la Bible originaire de Mésopotamie serait distinct de l'Abraham d'Hébron. Elle ne reconnaît également en aucun cas l'Alliance conclue entre Dieu et Abraham. Par contre, selon le Coran, il reçoit un livre venu du ciel dont il n'est question ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament. En outre, selon l'islam, c'est Ismaël qui doit fait l'objet du sacrifice et non Isaac.[26] Selon cette même tradition, la venue d'Abraham à l'emplacement actuel de la Mecque aurait été motivée non seulement par son souhait de voir son fils Ismaël, mais également afin de répondre à l'ordre divin d'y construire le premier temple monothéiste où ne serait désormais adoré qu'un Dieu unique, qui deviendra plus tard la Kaaba actuelle. Abraham aurait laissé l'empreinte de son pied dans une pierre, qui demeure exposée à la Mecque à l'extérieur de la Kaaba. Le rituel de Safa et Marwa[27], durant lequel les pèlerins reviennent à l'endroit désertique où l'ange est apparu à Agar qui courait désespérée d'une colline à l'autre pour sauver Ismaël sur le point de mourir de soif en faisant jaillir la source appelée "zamzam", fait également partie intégrante du *hajj*[28]. Cette course a parfois été interprétée comme une symbolique de l'âme assoiffée à la recherche de la source de la Vie et dont la quête reste perpétuellement inachevée.

Influences sur la mystique musulmane

Le cheminement progressif d'Abraham vers la connaissance de son Dieu au travers des astres a souvent été interprété comme un symbole du parcours du mystique dans sa quête du divin; les étoiles représentant la connaissance, la lune étant le guide spirituel ou "pôle" (*qotb*) nécessaire à toute démarche mystique, et le soleil symbolisant les révélations de Dieu à l'homme par l'intermédiaire des différents prophètes. En parcourant ces étapes, le pèlerin pourra ainsi retourner à sa perfection originelle en découvrant la "lumière des lumières".

Abraham incarne également les liens d'amitiés unissant le Créateur et ses créatures, ainsi que le dialogue permanent susceptible de s'établir entre le divin et l'humain pour peu que ce dernier rompe ses attaches égoïstes au monde et décide d'ouvrir son cœur au Dieu-ami qui, selon le Coran, "*est plus près de lui que sa veine jugulaire*"[29]. C'est ce Dieu proche du cœur et non plus distant et vengeur qu'incarne la Prophétie d'Abraham, ouvrant des possibilités de communication et de dialogues sans fin entre le monde terrestre et spirituel. Enfin, si le sacrifice évoque la dimension insaisissable de l'ordre divin susceptible

Abraham incarne une spiritualité basée non pas sur une obéissance aveugle à priori, mais nourrie par une réflexion sur les origines et le bien-fondé de toute croyance, comme l'attestent ses exhortations multiples à réfléchir sur l'irrationalité des cultes ancestraux et à embrasser une foi en accord avec l'intellect et le bon sens.



"Maqâm-e Ibrâhîm" à La Mecque, ou le lieu d'exposition de la pierre montrant la trace de pied d'Abraham situé près de la Kaaba.

hajj.ir

d'échapper à l'entendement et aux critères moraux humains, il évoque également la nécessité d'aimer les êtres au travers de Dieu, seul amour véritablement libérateur constituant le but de toute quête mystique.

De grandes figures mystiques telles qu'Ibn 'Arabi ont également tenu Abraham en haute considération dans leurs œuvres: dans *Al-Futûhât al-Makiyya* (Les Illuminations de la Mecque), véritable initiation à une chevalerie spirituelle, ce dernier présente la rencontre avec Abraham comme le point d'orgue permettant le renouvellement de l'Alliance de Dieu avec chaque homme et constituant l'une des étapes essentielles du retour de ce dernier vers sa "nature primordiale" (*fitra*) et son Créateur.[30]

Mawlânâ fait également référence de façon constante à Abraham tout au long de son œuvre, notamment pour insister sur la dimension ineffable et absolue du divin dont l'essence profonde échappe à toute appréhension humaine. La référence à l' "ami de Dieu" est ainsi présente dès le début de son recueil dédié à son maître Shams-e Tabrîzî: "*Dans* "Je n'aime pas celui qui se couche"[31], *tu es sans nul doute au-delà des formes; Dans les yeux qui contemplent l'invisible se trouvent à chaque instant des portraits de Toi.*"[32]. L'image du sacrifice y est aussi évoquée comme l'acte suprême d'amour du mystique s'offrant à Dieu de tout son être: "*Comme Ismaël, je m'offre à la blessure de Son couteau. C'est Abraham que je veux, bien qu'il ait l'intention de me tuer. Si ma passion est notable, Dieu sait que je suis excusable, Car je suis captif de cet amour qui possède cent tambours et cent étendards*".[33] Abraham est également présent dans de nombreuses prières et invocations sunnites et chiites, où il est constamment fait mention de l' "ami de Dieu" par excellence.

Sens du sacrifice d'Abraham pour la pensée occidentale contemporaine

Le personnage d'Abraham et la thématique du sacrifice a nourri la pensée de plusieurs grands philosophes contemporains, dont Hegel qui l'a qualifié de "père de la foi" ou encore de Sören Kierkegaard qui, dans son ouvrage *Crainte et Tremblement*, aborde, au travers d'une fine analyse de l'essence de ce sacrifice, les relations complexes existant entre la foi et la raison; le précepte "tu ne tueras pas" pouvant ainsi entrer en conflit avec l'ordre divin. Kierkegaard

Mawlânâ fait référence de façon constante à Abraham tout au long de son œuvre, notamment pour insister sur la dimension ineffable et absolue du divin dont l'essence profonde échappe à toute appréhension humaine.

fait ici appel à une différence de niveau, la foi correspondant à une dimension éminemment intime de l'existence susceptible d'échapper à certaines règles et principes moraux. La foi pourrait à ce titre engendrer une a-moralité, au sens où elle appellerait à un dépassement de certains critères éthiques définis par la raison, qui perdent alors toute valeur normative face à l'ordre divin du Dieu absolu entraînant une "*suspension théologique de l'éthique*". Pour Jean-Paul Sartre, ce sacrifice illustre plutôt la liberté absolue de l'homme de considérer et d'interpréter comme divin ou non des signes qu'il peut recevoir dans un contexte donné. Le sacrifice d'Isaac a également constitué un thème de prédilection pour de nombreux peintes, de Rembrandt au Caravage, et de Laurent de La Hire à Jean Goujon, pour s'imposer comme une thématique centrale de l'iconographie chrétienne.

Figure centrale du monothéisme, Abraham figure au cœur de tous les rapprochements et rencontres. A ce titre, certains ont même été jusqu'à l'identifier à Brahmâ, Dieu créateur de l'hindouisme. Si ces spéculations, qui ne sont en réalité fondées essentiellement que sur une similitude de nom, n'ont rencontré que peu d'échos, elles n'en soulignent pas moins la dimension fédératrice du personnage. Abraham répond en effet à la vocation originelle de tout pèlerin, celle de répondre à l'injonction divine de se "mettre en route" figurant au début de la narration de la vie d'Abraham dans la Genèse. Il incarne également la nécessité de déracinement inhérente à la vocation du prophète en tant que préalable à la quête du divin et à la transmission d'un message si profond qu'elle ne peut se faire que par l'abandon préalable de sa propre personne: "*Va-t-en de ton pays, de ta patrie, et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation, je te bénirai, je magnifierai ton nom*", (Genèse, 12:1-2). Cependant, ce fond commun ne doit pas faire oublier que l'Abraham du christianisme, père de l'Alliance et de l'inauguration d'une intervention de Dieu dans l'histoire des hommes, demeure très différent de l'Ibrâhim de l'islam, qui véhicule l'image d'un Dieu d'une transcendance absolue refusant de s'incarner dans l'histoire et communiquant au travers de la révélation de livres (les "feuilles" (*suhuf*) révélées à Ibrâhim) ou de l'ange Gabriel. Néanmoins, Abraham incarne l'origine du monothéisme en tant que croyance absolue en un Dieu unique bien avant sa formalisation au travers des trois grands monothéismes, et constitue de fait une véritable clé d'accès à la compréhension de l'essence même de la prophétie et de la révélation, ainsi que du dialogue permanent de l'humain avec le divin. ■

---

1. "*Souviens-toi d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, tes serviteurs, auxquels tu as dit, en jurant par toi-même: Je multiplierai votre postérité comme les étoiles du ciel, je donnerai à vos descendants tout ce pays dont j'ai parlé, et ils le posséderont à jamais.*", (Exode, 32:13).
2. Certains chercheurs et historiens ont également argués, en prenant appui sur certains documents historiques et découvertes archéologiques plus ou moins récentes, qu'Abraham n'aurait pas été un personnage historique et ne serait qu'une figure légendaire. Le but de cet article n'est pas de trancher quant à la question de l'historicité effective du personnage, mais de présenter sa perception et son importance dans deux grandes religions monothéistes, le christianisme et l'islam.
3. C'est la signification littérale d' "Abraham" en hébreu.
4. De nombreuses versions existent à ce sujet. Les chrétiens le situent souvent entre 2000 et 1825 av. J.-C., alors que selon la tradition juive, il aurait vécu de 1812 à 1637 av. J.-C. Ces dates furent notamment reprises et validées au XIIe siècle par Maïmonide.
5. Il était notamment accompagné de Loth, autre grand patriarche biblique et neveu d'Abraham.
6. "*Josué dit à tout le peuple: Ainsi parle l'Eternel, le Dieu d'Israël: Vos pères, Térach, père d'Abraham et père de Nachor, habitaient anciennement de l'autre côté du fleuve, et ils servaient d'autres dieux*",(Josué, 24:2).
7. Comme nous l'avons évoqué, c'est à la suite de l'Alliance qu'il fut nommé Abraham signifiant en hébreu "père d'une multitude", qui vint remplacer "Abram". Sa femme "Saraï" devint également "Sara".
8. L'annonce de Yahvé aurait fait rire Sara, n'espérant plus avoir d'enfant. C'est de là que viendrait l'origine du prénom "Isaac" signifiant "rire" et faisant allusion à l'étonnement qu'elle aurait ressenti lors de l'annonce de sa future maternité, malgré son âge avancé et sa

stérilité. Peu après, voyant Ismaël rire de son fils, Sara ordonna une nouvelle fois à Abraham de chasser Agar et son fils. Face à l'hésitation d'Abraham, Dieu l'invita à accéder à la demande de sa femme en lui promettant qu'Ismaël serait à l'origine d'une grande nation.

9. Différentes versions existent concernant l'âge exact d'Isaac à cette époque, certains soutiennent qu'il avait 25 ans, d'autres 37. Il était en tout cas un homme mûr.

10. L'Ancien Testament évoque clairement qu'Isaac fut l'objet de la demande de sacrifice (Genèse, 22:2). Cependant, selon le Coran et la tradition musulmane, c'est Ismaël qui fut emmené sur le mont pour y être offert en holocauste.

11. "*Je le jure par moi-même, parole de l'Eternel! Parce que tu as fais cela, et que tu n'as pas refusé ton fils unique, je te bénirai et je multiplierai ta postérité, comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le bord de la mer*", (Genèse, 22:16-17).

12. Selon un midrash, Ketura, ou "la couronnée", ne serait autre qu'Agar.

13. L'âge exact de sa mort diffère selon les versions, certaines traditions juives ayant avancé le chiffre de 180 ans, ou plus.

14. "*Or les promesses ont été faites à Abraham et à sa postérité. Il n'est pas dit: et aux postérités, comme s'il s'agissait de plusieurs, mais en tant qu'il s'agit d'une seule: et à ta postérité, c'est-à-dire, au Christ*", (Epître de Paul aux Galates, 3:16)

15. "*Pour ce qui est de la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu, dans le livre de Moïse, ce que Dieu lui dit, à propos du buisson: Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob? Dieu n'est pas Dieu des morts, mais des vivants. Vous êtes grandement dans l'erreur*", (Marc, 12:26-27).

16. Ces deux monts ont parfois été identifiés comme un seul et même endroit, le Golgotha en étant la partie nord. Ce sujet fait cependant l'objet d'importantes discussions, et l'identité du lieu demeure loin de faire l'objet d'un consensus. En outre, malgré la présence d'Ismaël, Isaac est décrit par le Nouveau Testament comme le "fils unique" (Hébreux 11:17) d'Abraham, comme Jésus fut le seul fils de Dieu.

17. A ce titre, Abraham est également un intercesseur entre Dieu et l'homme, comme ce fut le cas lors de sa médiation pour tenter de sauver Sodome et Gomorrhe du courroux divin, ainsi que l'homme d'un dialogue permanent avec Dieu, qui révèle une nouvelle intimité existant entre le Créateur et certaines de ses créatures.

18. La descendance "arabe" d'Ismaël est également mentionnée dans la Bible dans le Livre des Jubilés (20:13).

19. Son nom est mentionné dans près de 25 sourates et après Moïse, il est le prophète auquel il est le plus souvent fait référence.

20. Ce qualificatif figure dans le Coran même: "*Et Allah avait pris Abraham pour ami privilégié*." ("*wa ittakhazha Allahu Ibrâhima khalilan*"), (4:125). Il y est également qualifié de "*guide parfait*" (16:120) guidé par Dieu dans le droit chemin.

21. Ici, le terme de "*muslim*" ou "musulman" qualifiant Abraham est à entendre dans son sens linguistique premier signifiant "soumis à Dieu", et nom comme adepte de l'islam en tant que religion s'étant constituée à la suite de la Révélation coranique.

22. Le mot "*islâm*" signifie littéralement "soumission" en arabe. C'est également dans ce sens qu'il faut comprendre le verset suivant: "*[Dieu] vous a élus et Il ne vous a imposé aucune gêne dans la religion, celle de votre père Abraham, lequel vous a déjà nommés "les soumis" ("Muslimin")*", (22:78).

23. "*Qui est meilleur en religion que celui qui soumet à Allah son être, tout en se conformant à la Loi révélée et suivant la religion d'Abraham, homme de droiture?* ", (4:125).

24. Un bouc, une vache, un buffle ou un chameau peuvent également être sacrifiés. La viande de l'animal est par la suite partagée entre les membres de la famille et avec les pauvres, en signe de charité.

25. "*On leur dira: "Où sont ceux que vous adoriez, en dehors d'Allah? Vous secourent-ils? Ou se secourent-ils eux-mêmes?*", (26:92-93).

26. Cette assertion a été justifiée par les musulmans par le fait qu'à l'époque, Isaac ne serait pas encore né, étant donné que la Genèse rapporte qu'il fut demandé à Abraham de sacrifier son "fils unique". Cependant, le nom de l'enfant devant faire l'objet du sacrifice n'est pas expressément mentionné dans le Coran.

27. Durant ce rituel, les pèlerins effectuent sept allées et venues entre les collines de Safa et Marwa en souvenir de la course désespérée d'Agar tentant de sauver son jeune fils sur le point de mourir de soif.

28. Pèlerinage obligatoire que se doit d'accomplir tout croyant une fois dans sa vie s'il en a les moyens.

29. "*Nous sommes plus près de lui que sa veine jugulaire*", (50:16).

30. En effet, dans la mystique musulmane, la connaissance de soi est considérée comme étant la clé d'accès à la connaissance de Dieu.

31. Phrase prononcée par Abraham dans un verset coranique faisant référence à sa quête spirituelle d'un Dieu unique et tout puissant. Cet épisode est évoqué dans la sourate "Les Bestiaux", versets 75-79.

32. Mawlânâ Djalâl Od-Dîn Rûmî, *Dîvân-e Shams-e Tabrîzî*, Traduction du persan par Eva de Vitray-Meyerovitch et Mohammad Mokri, Seuil, Points Sagesses, Ode 2, p. 22.

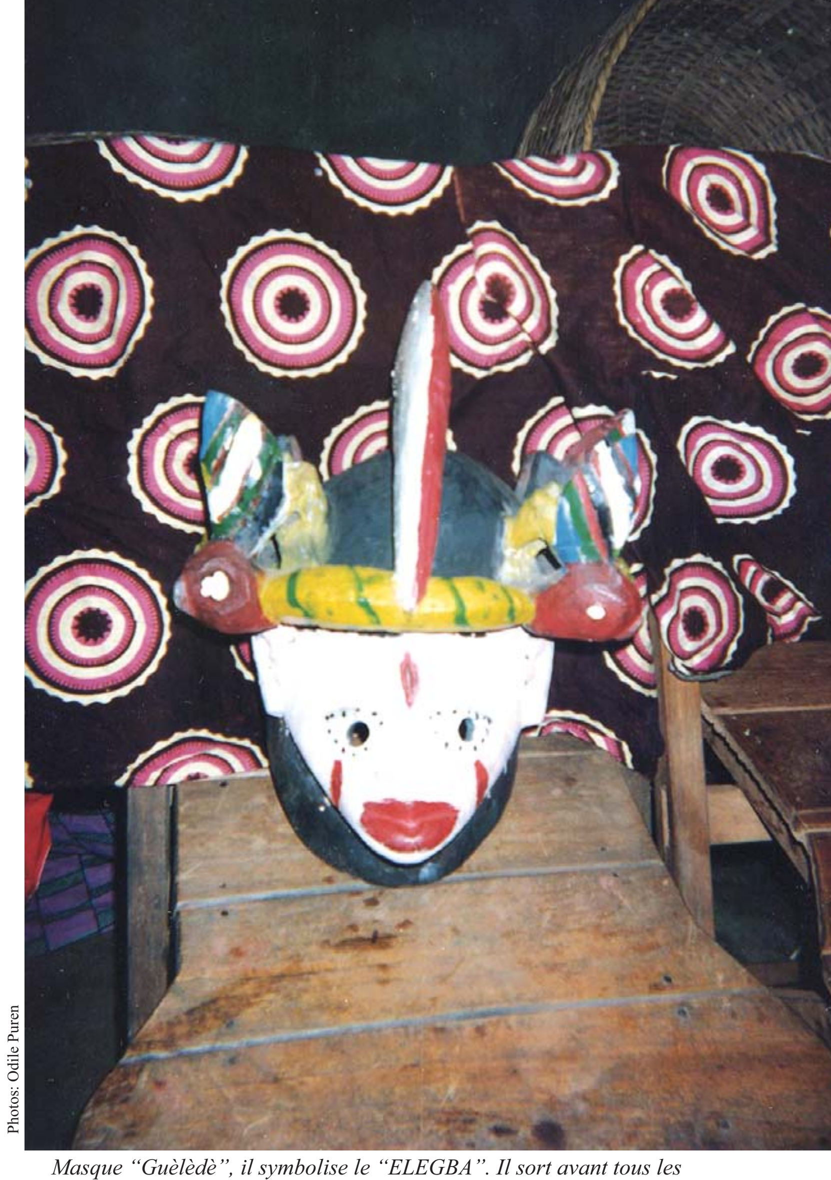
33. Ibid., Ode 565, p.267.

Le masque dans la société béninoise

Odile PUREN

Odile Puren est une passionnée des recherches sur les cultures africaines, notamment celles de son pays d'origine, le Bénin. Après des études supérieures de théâtre à Paris III, elle soutient brillamment à la Sorbonne une thèse de théâtre. Elle fait sa première publication partielle sur le site internet de la bibliothèque de France.

Ce compte rendu a été rédigé à la suite d'une conférence-débat organisée par Odile Puren, consacrée au thème des masques sacrés du Bénin, qui s'est déroulée à Téhéran le 29 mai dernier.



Photos: Odile Puren

Masque "Guèlèdè", il symbolise le "ELEGBA". Il sort avant tous les masques de jour "Guèlèdè".

Le Bénin est l'un des Etats d'Afrique de l'Ouest. Il est limité au Nord par le Niger et le Burkina Faso, au Sud par le Golfe du Bénin, à l'Est par le Nigéria et à l'Ouest par le Togo.

La principale source de richesse du Bénin est l'agriculture. La République du Bénin (anciennement le Dahomey) est différente du royaume du Bénin, fondé au XIIe siècle après J.-C. par les Edos, dans le sud-ouest du Nigéria (à 170 km à L'est d'Ifè). Il a connu son apogée au XVIIIe siècle.

Il existe, au Bénin, deux sortes de sociétés de masques: la société à moitié secrète et la société secrète. La première est représentée par le guèlèdè et la deuxième par le oro, le koutito et le zangbéto. Les masques de ces sociétés sont fabriqués dans le pays, par des initiés, sur la demande du chef de la société concernée. Ils sont utilisés dans différentes circonstances telles que les cérémonies annuelles des fétiches de ces sociétés, celles de l'initiation des nouveaux adhérents, les fêtes agricoles, l'exorcisme des mauvais esprits, la guérison et le divertissement. Dans ce dernier cas, le porteur du masque se conduit comme un bouffon pour faire rire le public, mais cela ne signifie pas pour autant qu'il rompt avec le monde des esprits.

Il est nécessaire d'abandonner tout esprit cartésien si l'on veut appréhender le monde du masque au Bénin dans sa dimension totale.

Les sociétés de masques du Bénin sont essentiellement animistes, mais leurs adeptes sont aussi bien des athées que des individus venant de toutes les religions.

La société guèlèdè est dirigée par un groupe de femmes dont le titre le plus élevé est Iyalashè (iya = mère et lashè = permission). Iyalashè est la femme



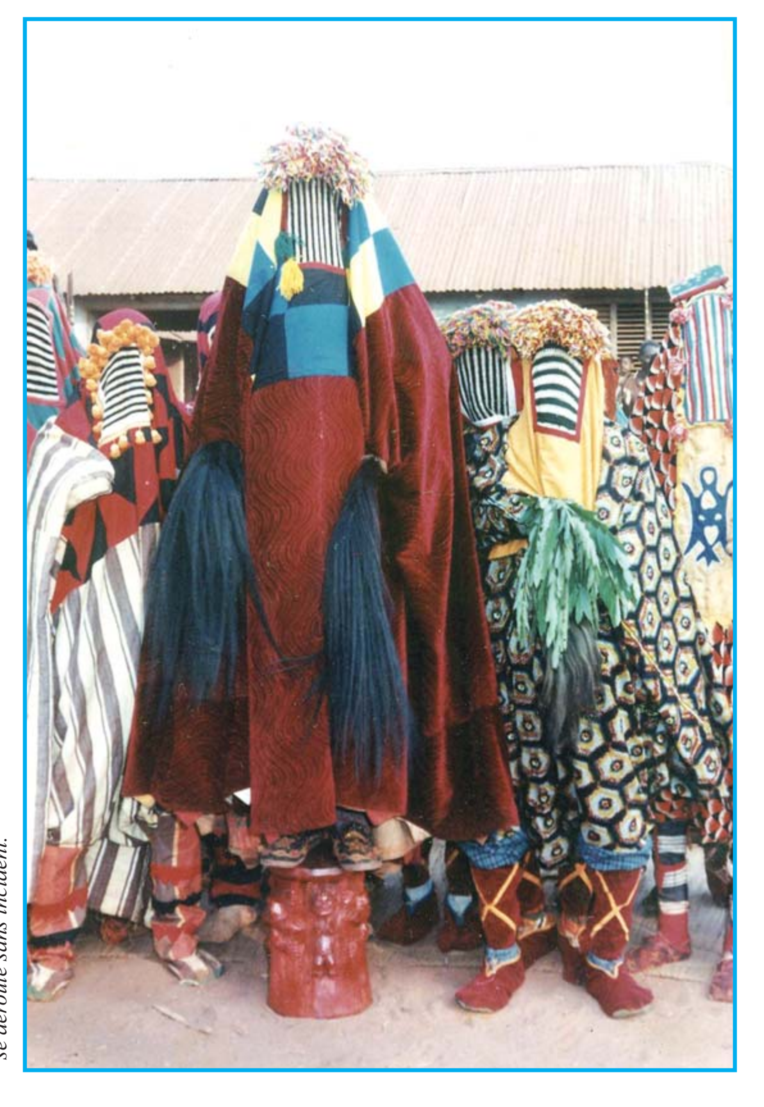
Il existe, au Bénin, deux sortes de sociétés de masques: la société à moitié secrète et la société secrète. La première est représentée par le guèlèdè et la deuxième par le oro, le koutito et le zangbéto.

qui détient la position-clé de la sorcellerie. Elle est le chef suprême qui ordonne la danse guèlèdè. C'est elle seule qui a le pouvoir de commander ou de décommander les actions des forces occultes. Elle supervise tous les cultes fétichistes, ses adeptes, et dirige la vie sociale de tout le village.

De nos jours, Iyalashè est aidée dans ses fonctions par Babalashè (baba = père et lashè = permission).

Les Nago et les Yoruba (ce sont des ethnies du Bénin et du Nigéria) pensent que la femme a deux forces: une positive et une négative. Cette dernière est aussi appelée ajè. Si les femmes dirigent la société guèlèdè, les masques, eux, sont portés par les hommes pour implorer la bonté de ces dernières. Selon certains membres de la société guèlèdè, le guèlèdè serait le tribut à payer aux pouvoirs mystiques des femmes dont il faut se protéger et qu'il faut apaiser, voire même changer, transformer en puissance bénéfique pour la société: "Nous dansons pour apaiser nos mères, pour leur plaire…" déclarent-ils. On adhère donc à la société guèlèdè pour se protéger:

- de la sorcellerie,
- de la maladie,
- de la mort,
- pour assurer son propre épanouissement.



Masque "Koutito"-chef. Le "Koutito"-chef, debout sur un mortier, invoque les esprits pour que la fête se déroule sans incident.

Oro est la société de masque la plus secrète et la plus redoutable de la République du Bénin. Cette société est réputée pour son agressivité vis-à-vis des sorcières (appelées aussi "nos mères" ou encore ajè). On y adhère pour les mêmes raisons, évoquées plus haut.

La tradition dit que oro possède la nuit et le jour.

Il dispose d'un messager qui informe le village, à proximité duquel il (le oro) "vit" de sa volonté de sortir. Ce messager est toujours suivi d'un fils adoptif de oro. Ce dernier en possède plusieurs. Les non-initiés ne voient que ses fils adoptifs, son messager et son interprète.

Le mot oro désigne à la fois le masque masculin, le masque féminin et les masque pour les enfants. Mais en général, lorsque l'on parle de oro, on pense au masque mâle.

Le koutito est l'un des masques sacrés du Bénin. Le mot koutito signifie "revenant" en fon. C'est l'âme d'un mort qui revient de l'au-delà rendre visite aux siens. Il désigne également le costume et



Masques "Guèlèdè" de pobè.

le masque (en tissu), faits d'une pièce, puis le porteur. La société de koutito, tout comme celles de oro et de guèlèdè, est originaire du Nigéria. Il est formellement interdit à quelqu'un qui n'est pas initié de toucher le masque parce que le tissu d'un défunt ne doit pas toucher un vivant. Le koutito est de temps en temps sollicité par l'administration pour rehausser l'éclat d'une fête.

Le zangbéto est aussi l'une des sociétés secrètes du Bénin. Zangbéto signifie en fon, le gardien de la nuit (zan = nuit, gbéto = gardien). Il était plus précisément l'agent de police du roi, chargé d'assurer la sécurité publique de la ville de Porto-Novo - capitale du Bénin, située au sud-est du pays - pendant la nuit.

Le zangbéto est le seul masque originaire du Bénin.

Aujourd'hui, il sort généralement le samedi, mais il a d'autres occasions de sorties:

- La nuit, pour garder le village ou le quartier de ville dont il est issu, en cas de vols fréquents. Les auteurs sont souvent arrêtés par le zangbéto et remis à la police.
- Lors du décès de l'un de ses adeptes.
- A l'occasion des fêtes de fin d'année.
- Parfois à Pâques pour distraire la population du village ou du quartier.

On rencontre les sociétés de zangbéto dans le Sud et le Centre du Bénin.

Le masque au Bénin transforme l'individu qui le porte et lui permet de concrétiser le surnaturel dans la vie des hommes. Le porteur laisse la place devant le double qu'il anime, grâce à sa sensibilité, son intuition et ses émotions. C'est en cela qu'il peut être assimilé à un acteur de théâtre. De plus, les costumes, les masques, les chants et la danse participent à cette théâtralité.

Tous les masques se trouvant dans les musées sont désacralisés.

Aujourd'hui, des partis politiques se servent du guèlèdè pour faire de la propagande pour leur dirigeant lors des élections présidentielles.

Au Bénin, on ne peut parler de masque sans penser à l'animisme, car l'art et la religion sont étroitement liés. Chaque société de masques a des règles très strictes que nul ne peut enfreindre sous peine de mourir. Les sociétés de masques ont chacune un langage, un code, des signes et une loi dont les initiés gardent le secret. ■

L'histoire politique de la France des huit derniers siècles

Afsaneh POURMAZAHERI
Farzaneh POURMAZAHERI

L'objectif de cet article est de rendre compte des dates importantes du passé politique de la France, dates dont l'impact demeure palpable. Il s'agit également de noter le rôle joué par d'illustres personnages politico-culturels, par des hommes et des partis politiques, par les institutions et les constitutions successives de la France, et de survoler brièvement les différents événements qui marquèrent jadis et qui souvent continuent de marquer l'Hexagone. Pour ce faire, il nous a semblé raisonnable de débuter par le 14e siècle, puisque comme le dit le politologue français Maurice DUVERGER, le 14e siècle marque l'apparition d'un Etat et d'un gouvernement forts garantissant la sécurité et le salut du pays.

Géographie de la France

En ce qui concerne la géographie de la France, on peut dire qu'elle bénéficie d'une situation plutôt enviable. Elle est limitée au sud par les Pyrénées. Au nord, entre Dunkerque et Brest, s'étale la Manche et à l'ouest, entre Brest et Biarritz, l'Océan Atlantique. Au sud-est, entre Perpignan et Monaco, se trouve la côte méditerranéenne et enfin, à l'est de la France, entre Nice et Wissembourg, on peut voir la barrière des Alpes et la ligne du Rhin. Quant à son histoire, elle demande à être développée plus amplement.

Les années 1328, Philippe le Bel et la période suivante

En 1328, la France bénéficiait pour la première fois de son histoire d'un Etat solide et d'un gouvernement fort garantissant la sécurité du pays. C'est à cette époque que les premiers documents fiscaux furent officialisés et que le premier recensement eut lieu. Le roi possédait alors un pouvoir quasi-absolu et près des trois quart des terres. Dans les premières décennies du XIVe siècle, le pays traversa une période de crises, dont la plus importante fut la guerre de Cent Ans, commencée sous le règne de Philippe VI de Valois.

L'arrivée au pouvoir, sans réaction forte de l'opposition de la branche des Valois, est à la fois une preuve de stabilité du pouvoir royal, et la marque de l'existence et de la persistance d'un sentiment national. Au petit fils de Philippe le Bel, Edouard III roi d'Angleterre, les barons du royaume préfèrent son neveu, Philippe de Valois. La rivalité entre ces deux royaumes va s'exprimer au cours d'un long conflit qui s'étire sur 100 ans. La première phase, qui dura de 1337-1360, fut désastreuse pour la France, et les lourdes défaites, la captivité du roi et le coût de la guerre provoquèrent en 1356 une crise gouvernementale aigüe dans le royaume, crise aggravée par l'épidémie de peste noire qui ravageait tout le pays. En 1340, Jeanne d'Arc parvint à repousser l'armée anglaise. Commença alors le règne de Charles VII.

La peste touchait alors toute l'Europe. En France, elle apparut vers la fin de l'an 1347 dans la région marseillaise et fit des victimes trois années durant. Elle frappait une population sous-alimentée. Suite à ce fléau, la population française diminua de plus de moitié, passant de 17 millions à 8 millions.

Conjointement, d'autres crises, économiques, sociales et religieuses menaçaient la France. La crise religieuse décida Philippe le Bel à déplacer le siège de la papauté de Rome vers Avignon. Au début, ce déplacement se fit sans protestations, mais celles-ci se manifestèrent en peu de temps, et il fut décidé que le Pape demeurerait à Rome. Cependant, le siège de la papauté resta Avignon.

L'Etat étant affaibli, il ne pouvait réagir face à l'anarchie qui s'étendait à tout le pays. La situation économico-politique de la France était alors désastreuse et la tâche du nouveau roi, Louis XI, difficile. Ce dernier, arrivant au pouvoir, tenta de consolider les structures étatiques. C'est ce roi qui fonda réellement l'Etat français. Il mit en place des services postaux et une véritable armée constituée de chevaliers et de franc-archers. Aussi a-t-il beaucoup contribué au développement de la monarchie française.

Les événements marquants du XVIe siècle

Les années 1328 à 1483 furent des années de crise aussi bien que des années de gloire et de progrès. A partir de 1483 et jusqu'en 1559, l'Etat se renforce. Après Louis XI, viennent au pouvoir Charles VIII, François Ier et Henri II, qui tous vont dans le sens du renforcement et de la stabilisation du pouvoir royal en engageant de multiples guerres avec leurs voisins. C'est à cette époque que le français devient langue officielle du royaume. A l'époque, le roi possédait un pouvoir absolu et profitait d'une légitimité totale. Il était également le souverain temporel et détenait le pouvoir religieux.

Les administrations françaises de l'époque étaient constituées d'un conseil privé, ainsi que d'un chancelier qui jouait le rôle de vice président. L'armée était placée sous le commandement d'un connétable. Au XIVe siècle, le roi découpa le pays en 12 gouvernements doté chacun d'un gouverneur. Il existait également un parlement chargé de la défense des droits du peuple. Ce parlement remplissait également une fonction judiciaire et vérifiait l'enregistrement des actes royaux. Il était de plus chargé de diffuser les actes royaux au niveau national. Le parlement avait le pouvoir d'adresser des remontrances aux souverains. Quant au clergé, François Ier lui interdit de formuler des jugements car il estimait que juger relevait des fonctions imparties aux juges. Le Roi accorda seulement au clergé le droit d'interférer dans les affaires relatives aux décès, aux naissances et aux mariages. Ce clergé joua un rôle important dans la Renaissance.


Philippe le Bel

Wikipedia

C'est Louis XI qui fonda réellement l'Etat français. Il mit en place des services postaux et une véritable armée constituée de chevaliers et de franc-archers. Aussi a-t-il beaucoup contribué au développement de la monarchie française.

A partir de 1515, la France vit s'ouvrir devant elle une nouvelle ère. L'Italie prit de l'importance dans le quotidien des Français. L'invention de l'imprimerie en 1470 avait permis la diffusion massive et rapide des idées. Une révolution culturelle importante s'était produite. En 1530, François Ier fonda le Collège de France et décida de surveiller de très près le clergé et l'Eglise. En 1539, Du Bellay



Cour intérieure du Collège de France, donnant sur la rue Saint-Jacques

Roy Boshi

écrit son livre *Défense et illustration de la langue française*, premier ouvrage à défendre la langue française et son statut de langue nationale.

En 1539, Du Bellay écrit son livre Défense et illustration de la langue française*, premier ouvrage à défendre la langue française et son statut de langue nationale.*

Henri IV et les années 1559-1610

Les années 1559-1610 furent pour la France des années de crise politique et sociale. Henri II, qui avait succédé à François Ier, mourut et la couronne revint à son fils, François II, qui avait alors seize ans. Son frère, Charles IX, lui, avait dix ans. Leur mère, Catherine de Médicis devint régente. Mais ce fut finalement Henri III qui monta sur le trône.

En 1562, une guerre de religion est déclenchée entre les protestants et l'Eglise catholique. Elle dura plus de 40 ans et eut pour résultat l'affaiblissement du pouvoir royal. Henri IV fut couronné en 1598. Il passait pour libéral. Protestant, il abjura sa foi et devint catholique. Il signa l'Edit de Nantes qui accordait la liberté de culte aux protestants et mit ainsi fin aux guerres de religion. Il limita également les droits du parlement, supprima les états généraux et le pouvoir des gouverneurs. Ainsi, le pouvoir royal fut encore renforcé.

Les nouveaux changements entre 1661 et 1715

L'année 1661 marque le début effectif du règne de Louis XIV.

Ce dernier se fit construire le beau château de Versailles et personnalisa le pouvoir. Il était un homme religieux et estimait être le lieutenant de Dieu sur terre. C'est pour cette raison qu'il fut nommé le Roi-Soleil et le fils aîné de l'Eglise. C'est pour cette raison également qu'il se dressa contre la papauté. Son règne fut marqué par la lutte pour le pouvoir. Il lança des campagnes militaires contre l'Espagne, la Hollande et d'autres pays, et signa en 1685, l'Edit de Fontainebleau qui révoquait l'Edit de Nantes.

Selon ce nouvel édit, les protestants devaient se convertir au catholicisme ou quitter le pays.

Son règne fut également une belle époque pour les arts, car il encouragea les artistes et fonda diverses académies. Il s'intéressait à l'architecture, notamment à l'architecture persane, et l'ordonnance du château de Versailles s'inspira de celle des "Tchâhâr Bâgh " (les quatres jardins), mais aussi de celle de la Place Naghshé Jahân d'Ispahan.

Louis XIV et le début du siècle des Lumières

Le siècle de Louis XIV fut également marqué par un autre évènement d'importance qui conduisit au Siècle des Lumières. Cette époque fut celle de nombreuses découvertes scientifiques et philosophiques, le siècle d'un progrès illustré entre autres par Colbert, Newton et Leibniz. Ces philosophes et hommes de science pensaient avoir mis fin à l'obscurantisme en remplaçant les ténèbres par la lumière et le feu du savoir. C'est dans cette optique que le premier observatoire de Paris fut bâti.

Les philosophes de ce temps-là prenaient généralement position contre l'Eglise et la papauté, mais croyaient en Dieu et à la séparation de la philosophie et la religion. Ils étaient également adeptes de la monarchie, de la liberté individuelle et de la liberté de penser. En 1751, les futurs membres de l'Encyclopédie se rassemblèrent dans le Café des deux Magots. Le résultat de cette réunion fut plus tard une riche Encyclopédie en trente-trois volumes, qui demeure une très précieuse source de renseignements sur cette époque.

De 1717 à 1789 et la Révolution Française

Après 1717, le pouvoir du parlement augmenta. En conséquence, le pouvoir royal s'affaiblit. On peut dès lors parler d'un véritable parlement avec des membres élus par le moyen d'un système électoral défini. Les personnes relativement aisées, capables de payer leurs impôts pouvaient ainsi participer aux élections. Ce ne fut qu'en 1848 que le système électoral fut ouvert à tous les hommes, et enfin en 1944, à toute la population, sans discrimination.

De la Révolution de 1789 aux années 1814

Après la Révolution française, s'inspirant du système gouvernemental anglais, la France se dota d'une monarchie constitutionnelle. En 1791, la première Constitution fut votée. Avant la

En 1751, les futurs membres de l'Encyclopédie se rassemblèrent dans le Café des deux Magots. Le résultat de cette réunion fut plus tard une riche Encyclopédie en trente-trois volumes, qui demeure une très précieuse source de renseignements sur cette époque.



Façade de jardin du palais de Versailles, 1675, artiste inconnu

Wikipedia



La fête de la Fédération, le 14 juillet 1790

Charles Thévenin

Révolution et sous le règne de Louis XVI, c'était le roi qui définissait la loi exécutive et tout le monde se devait d'obéir à ses directives. Le monarque détenait également le pouvoir législatif. Avant la Révolution, le clergé et les aristocrates formaient la caste privilégiée des dirigeants. Après la Révolution, ce rôle fut dévolu à la bourgeoisie. En 1792, la seconde Constitution vit le jour. En 1793, le système gouvernemental passa de la monarchie à la république. La première République était née. Le roi céda la place à un conseil composé de six membres. A cette époque, la situation de la France était pour le moins exceptionnelle. Le Comité de Salut public vit le jour sous les auspices des Jacobins. Le Comité de Sûreté générale fut créé, ainsi que le tribunal révolutionnaire dont la fonction sera d'exécuter les traîtres. Le premier personnage notable à être ainsi exécuté fut Louis XVI. Il faut mentionner que la première République s'opposait au roi et à l'Eglise. Une armée de trois cent mille révolutionnaires réprima le mécontentement des cent cinquante mille membres du clergé. Les années 1794-99 furent particulièrement difficiles pour le clergé.

Avant la Révolution, le clergé et les aristocrates formaient la caste privilégiée des dirigeants. Après la Révolution, ce rôle fut dévolu à la bourgeoisie.

En ce qui concerne la gestion du pays, elle ne put être durablement assurée par les républicains, qui déçurent l'ensemble de la population. Les regards se tournèrent vers l'armée, dont le commandement était aux mains de Napoléon Bonaparte. En 1799, ce dernier réalisa un coup d'Etat, qui s'appuya sur une troisième Constitution. Le but de ce nouveau dirigeant était de "soigner" l'Etat et d'apporter la paix à la population française. Il créa la Banque Nationale de France et tenta de résoudre les problèmes persistants entre l'Eglise et la République. Un concordat fut signé entre le Pape Pie VIII et Napoléon et la France redevint catholique. Cet événement provoqua l'insatisfaction des gens. Pour calmer le pays, Napoléon rédigea l'Article Organique annonçant la naissance d'une religion francisée et autonome.

Finalement, en 1802, il se couronna Empereur et tenta d'authentifier son autorité en se lançant dans des guerres de conquêtes. En 1812, il atteignit le faîte de sa gloire mais prépara à la même époque sa chute en s'attaquant à la Russie. Il termina sa vie sur l'île de Sainte-Hélène.

A l'Empire succéda la Restauration et le régime redevint monarchique avec à sa tête le roi Louis XVIII et une quatrième Constitution. Dans cette nouvelle monarchie, le pouvoir législatif était détenu par le roi avec, en guise d'organes de consultation, la Chambre des pairs et la Chambre des députés. Le système de cens électoral fut remis en place et réduisit le nombre des électeurs aux citoyens capables de payer les taxes.

1814 - 1919

La monarchie de Louis XVIII fut une dure monarchie. Ce roi décida d'exécuter les bonapartistes et lança un vaste mouvement de répression. Le pays fut alors divisé en deux partis: les monarchistes et les ultras royalistes d'une part, et de l'autre côté, les libéraux, les indépendants, les républicains et les bonapartistes. Il y avait également des centristes partisans d'une Constitution libre.

En 1825, Charles X, le frère de Louis XVIII, devint roi. Il était, comme son frère, très dur. Il limita le pouvoir de la presse, renforça l'Eglise et lança une seconde vague de répression. En réponse, la Révolution des Trois Glorieuses des 27, 28 et 29 du mois de juillet de l'an 1830 marqua à son tour l'histoire de France. Charles X quitta le pouvoir et les libéraux prirent les rênes de l'Etat. Thiers, qui était alors le chef spirituel de la Révolution, demanda au roi Philippe, duc d'Orléans, libéral et sympathisant des partis de gauche, de prendre le pouvoir. Ce dernier accepta. Sous son règne, le pouvoir de l'Eglise diminua et les impôts baissèrent.

Les années 1830-1848 furent celles de la période dite de la monarchie constitutionnelle et libérale. En l'an 1830, une Révolution très importante dévoila la transformation profonde de la société française. Ce fut la Révolution industrielle qui donna naissance à la classe sociale ouvrière. En 1848, les républicains démirent le roi de ses fonctions. Ceci conduisit à la mise en place de la Seconde République, annoncée par Lamartine, leader des républicains. Les bonapartistes furent vainqueurs aux élections de 1848 et Napoléon III prit le pouvoir. Deux ans plus tard, il annonça un plébiscite, puis un second un an plus tard, qui conduisit au changement du gouvernement. L'année 1852 marqua donc le début du Second Empire qui durera jusqu'en 1870. Le système politique du pays devint semi-autoritariste pour redevenir plus libéral

En 1848, les républicains démirent le roi de ses fonctions. Ceci conduisit à la mise en place de la Seconde République, annoncée par Lamartine, leader des républicains.



Portrait de Louis XIV par Hyacinthe Rigaud (1701)

H. Rigaud

En 1897, Léon Gambetta annonçait:"Le cléricalisme, voilà notre ennemi".

En 1905, la Confédération Générale du Travail et le premier parti socialiste (la section française de l'internationale ouvrière SFIO) virent le jour, Jules Guesde fonda le parti communiste et Jean Jouves le parti socialiste indépendant.

en 1859. A la même époque, le camp républicain accueille une nouvelle génération formée de personnalités telles que Léon Gambetta et Jules Ferry, tous deux adversaires de Napoléon III.

En 1870, la Prusse envahit la France. Guillaume 1er se couronna empereur d'Allemagne à Versailles. Léon Gambetta annonça la Troisième République, suivie par la Commune de Paris. La France avait alors deux gouvernements, l'un à Versailles, le second à Paris. Durant cette période, les monarchistes, les libéraux et Thiers massacrèrent trente mille personnes à Paris. En 1875, une réforme vint marquer la Troisième République. Le Président de la République devint le chef de l'exécutif avant un mandat présidentiel septennal. Le pouvoir législatif fut remis aux mains de l'Assemblée nationale et du Sénat.

La Troisième République officialisa la laïcité en France. En 1897, Léon Gambetta annonçait:" Le cléricalisme, voilà notre ennemi". Il s'opposa durement à l'Eglise et instaura la laïcité à l'école. Mais cette politique plongea très vite cette république dans la crise et Gambetta et Ferry furent condamnés pour abus de pouvoir social. Les radicaux, les bonapartistes et les républicains s'opposèrent à eux en les accusant d'opportunisme. Enfin, le général Boulanger rassembla leurs opposants et lança le mouvement boulangiste. Ce mouvement est à l'origine de l'antinationalisme et de l'antiparlementarisme.

En 1894, Alfred Dreyfus, un officier français, fut condamné pour espionnage au profit des Allemands. Il en résulta la célèbre Affaire Dreyfus, qui marqua durablement le pays. Cette affaire divisa la France en deux partis. Les nationalistes, qui étaient antisémites et contre Dreyfus, "les antidreyfusards", et les intellectuels, qui prirent position en faveur de Dreyfus, "les dreyfusards". En 1901, les radicaux présentèrent leur parti comme le premier véritable parti politique de France et gagnèrent ainsi les élections de l'année suivante. Ce parti se développa jusqu'à la Première Guerre Mondiale. En 1905, la France suspendit ses relations diplomatiques avec le Vatican et mit fin au concordat instauré par Napoléon I.

A la fin du 19e siècle et au début du 20e siècle, la France s'engagea dans une réforme sociale. En 1905, la Confédération Générale du Travail et le premier parti socialiste (la section française de l'internationale ouvrière SFIO) virent le jour, Jules Guesde fonda le parti communiste et Jean Jouves le parti socialiste indépendant. La Première Guerre mondiale commença en 1914 et prit fin en 1918. La France déplorait un million de morts et l'Europe, 14 millions. C'est après cette guerre que naquit le courant nationaliste.

De la Seconde Guerre Mondiale à aujourd'hui

En 1940 une autre guerre mondiale eut lieu et la Troisième République prit fin. Les Allemands occupèrent Paris et la France capitula. Le maréchal Pétain, signataire de l'armistice, fonda à Vichy le nouveau gouvernement français. A la fin de la Seconde Guerre Mondiale, le général De Gaulle, qui dirigeait la Résistance française depuis Londres, rentra en France et fonda le gouvernement provisoire qui fut remplacé par la Quatrième République en 1946. En raison des troubles algérois, cette Quatrième République chuta et fut remplacée par la Cinquième République.

Ayant été nommé Président du Conseil le 1er juin 1958, le Général de Gaulle chargea une équipe supervisée par Michel Debré de préparer un projet de Constitution. Leur projet devint la Constitution du 4 octobre 1958, ou la

Constitution de la Cinquième République. Les Français approuvèrent par référendum cette nouvelle Constitution selon laquelle les pouvoirs du Président furent étendus et ceux du Parlement réduits. Le Président du Conseil disparut pour laisser place au Premier Ministre. En septembre 1958, Mitterrand appela à voter non au référendum sur la Constitution. Pour répondre aux désirs de modernisation du pays exprimés lors des manifestations de 1968, Charles de Gaulle prépara une réforme du Sénat accompagnée d'une loi sur la régionalisation. Il avait également décidé d'influencer cette élection en annonçant qu'il démissionnerait en cas de victoire du non. Lorsque les résultats donnant une victoire du non furent officiellement annoncés, il remit donc sa démission et quitta définitivement la vie politique française. Georges Pompidou fut élu en 1969 et mourut en 1974. Après lui, Valéry Giscard d'Estaing fut élu Président de la République. Jacques Chirac, ayant soutenu sa candidature fut nommé Premier ministre. Mais leur collaboration n'était pas fructueuse et Jacques Chirac démissionna en août 1976 pour se présenter aux élections présidentielles de 1981 contre Valéry Giscard d'Estaing. Mais c'est finalement François Mitterrand qui accéda au poste suprême.

Le 10 mai 1981, François Mitterrand gagna le second tour des élections présidentielles. C'était la première fois qu'un homme de gauche accédait au pouvoir sous la Cinquième République. François Mitterrand devançait nettement Jacques Chirac au second tour des Présidentielles.

Les contraintes extérieures obligèrent ce nouveau gouvernement à adopter un plan de rigueur. L'inflation se ralentit mais la lutte contre le chômage échoua.

Aussi les différentes consultations électorales furent-elles favorables à la droite qui remporta les législatives de 16 mars 1986. La première cohabitation commençait. Elle conduisit aux présidentielles d'avril-mai 1988 où François Mitterrand fut réélu (54,01%) contre Jacques Chirac. Ce fut un succès personnel car, après la dissolution de l'Assemblée, les législatives ne donnèrent qu'une majorité relative au PS.



Portrait de de Gaulle pendant la Seconde Guerre Mondiale

OWI

Après François Mitterrand, Jacques Chirac fut élu Président en 1995 et nomma Alain Juppé Premier Ministre, contrairement à ses promesses électorales. Juppé, par sa politique d'austérité et son plan de réforme de la sécurité, provoqua de nombreuses manifestations et grèves dans le service public. Jacques Chirac fut élu Président de la République pour la seconde fois en mai 2002. Le Président sortant avait été réélu pour 5 ans avec 82,2% des voix contre un candidat du parti d'extrême droite, Jean Marie Le Pen, président du Front national.

Quant aux élections présidentielles de 2007, elles portèrent au pouvoir l'actuel Président français Nicolas Sarkozy. ■

Le 10 mai 1981, François Mitterrand gagna le second tour des élections présidentielles. C'était la première fois qu'un homme de gauche accédait au pouvoir sous la Cinquième République.

Évocation de la Présence

Marzieh MEHRÂBI

1ère partie

Ce récit est celui d'un pèlerinage estudiantin à la Mecque et à Médine, en 2007, organisé par l'Office du Hadjj iranien. Les étudiants iraniens désireux de faire le Hadjj peuvent s'inscrire lors de leurs études. Une fois par an, un tirage au sort a lieu et, dans le cadre de groupes organisés, les candidats chanceux effectuent ce pèlerinage de deux semaines à la Mecque et à Médine. Avant le voyage, des réunions explicatives sur les démarches à suivre et sur les étapes du pèlerinage sont organisées par les responsables des groupes. Ces réunions sont l'occasion pour les pèlerins venus de toutes les régions d'Iran de faire connaissance et de se préparer ensemble pour ce voyage spirituel

Il est 9h. Après cette attente interminable, tu montes enfin dans l'avion. Tu sens immédiatement la différence totale de l'ambiance de ce voyage avec les autres: l'un lit le Coran, l'autre récite des zikrs. Les lumières de Chiraz clignotent, jaunes, vues de l'avion qui vient de décoller. Tu lis parfois le Coran, tu répètes sans cesse des zikrs. Tu es emplie de passion. Deux heures et vingt minutes plus tard, le brouhaha remplit l'avion: tu vogues dans le ciel de Médine. Les lumières vertes de la Mosquée du Prophète apparaissent. Les larmes t'aveuglent. L'avion atterrit. Au bas de l'escalier, un Arabe, doté d'une barbe splendide, mais sans moustache, crie bienvenue. Tu comprendras très vite à quel point ce peuple est accueillant. La salle de l'aéroport de Médine est petite. Les membres de la caravane font la queue dans la douane. La vérification des passeports dure près de deux heures, dans le silence. Les pensées sont toutes entières tournées vers la mosquée du Prophète. Tu retardes ta montre d'une heure et demie. A la sortie de l'aéroport, vous êtes dirigés vers l'hôtel Djohar al-Asemah. Les étudiantes insistent pour rejoindre tout de suite la mosquée, mais c'est impossible. Il est minuit et tu dois attendre jusqu'à trois heures pour pouvoir y aller. Tu prends ta clé et vous entrez dans la chambre, toi et tes amies. Votre amitié est vieille de deux semaines, depuis la dernière séance d'explication que vous avez eue avant le voyage. La chambre possède quatre lits. Elle est très confortable, mais tu n'arrives pas à dormir.

Il est enfin 3h30. Tous sont prêts. Après un court trajet, nous entrons dans la mosquée du Prophète par la porte numéro 15. Tu penses rêver: tu mets tes pas là où le prophète avait mis les siens. Tu cherches l'entrée des femmes. Tu es maintenant devant la porte. Les cris de la gardienne, vêtue de noir, au visage masqué dont tu ne distingues que les yeux, perturbent ta quiétude et ta présence spirituelle. Tu entres enfin dans la mosquée. Tu observes ton entourage avec curiosité: les tapis sont rouges et les colonnes, blanches, supportent des centaines de Corans. Certains prient, certains lisent le Coran, d'autres dorment. Il est 4h, et voilà le premier azân[1] qui appelle à la prière de nuit. Petit à petit, la mosquée se remplit. A 4h50h résonne le deuxième azân qui appelle à la prière du matin. Il faut encore attendre dix minutes avant que



Le cimetière de Baqi

panoramio.com

la prière commence. Enfin le troisième azân, et c'est le moment de la prière. La mosquée est tellement peuplée qu'à peine on peut respirer. La prière dure longtemps. On lit au moins une demi-page du Coran après chaque récitation de la sourate Fatiha[2]. Après la prière du matin, tu sors dans la grande cour de la mosquée. Tu es encore perdue. Les responsables du groupe nous font visiter les différentes parties de la mosquée: le dôme vert, signe distinctif de cette mosquée parmi les millions de mosquée du monde musulman, le dôme blanc sous lequel l'imam djamaa se place pour diriger la prière, et la rue de Bani Hachim, où se trouve la porte de l'ange Gabriel, celle par laquelle l'archange venait chez le Prophète. La rue, vieille, est actuellement en rénovation, ainsi que le cimetière de Baqi dont les heures de visite sont limitées. De 4h30 à 6h00h. On y trouve le tombeau de l'imam Hassan, de l'imam Sajjad, de l'imam Bagher, de l'imam Sadegh, ainsi que ceux des filles et des épouses du Prophète. Tu n'en vois que la poussière. Les cris du gardien qui enjoint tout le monde de s'éloigner des grilles fait éclater ton recueillement. Ici, pas besoin d'élégie, le cimetière est soi-même une élégie. Les femmes n'ont pas le droit d'y entrer.

Les étudiantes veulent toutes rejoindre la Rowzah[3]. Le Prophète a dit: "L'espace compris entre ma chaire et ma demeure est l'un des jardins du paradis". Tu peux y entrer par la porte numéro 25. La chaire était située dans ce qui est aujourd'hui la partie ancienne de la mosquée. Ici, la couleur des colonnes est différente. Il y a un monde fou. Dès l'entrée de la Rowzah, tu distingues la célèbre couleur verte des tapis. C'est dans la Rowzah qu'était située la maison de la fille du Prophète, Fatima. Dans cette partie, les murs disparaissent jusqu'au plafond sous les Corans. La chaire et l'autel du Prophète ne sont visibles aux femmes qu'à travers un rideau, ceci lors des heures de visite

Se trouvent à Baqi le tombeau de l'imam Hassan, de l'imam Sajjad, de l'imam Bagher, de l'imam Sadegh, ainsi que ceux des filles et des épouses du Prophète.



Al-Masjid Al-Nabawi ou mosquée du Prophète, à Médine

panoramio.com

de la Rowzah, limitées pour ces dernières.

L'hôtel étant proche de la Mosquée, tu y passes la plupart de ton temps et l'hôtel ne te retient qu'aux heures de repos. Tu vois des pèlerins venus de partout, les Turcs sont majoritaires. Tu les distingues par leurs vêtements et leur accent. Tu peux communiquer avec eux en anglais, et en français avec les Algériens.

Tu peux reconnaître les différentes parties de la mosquée dès le deuxième jour. Tu t'es familiarisé avec l'ambiance. Les membres du groupe se réunissent tous les soirs à 21h pour que les responsables vous mettent au courant des programmes.

Le deuxième jour, vous allez visiter les mosquées autour du lieu saint. Quatre mosquées ont été construites au fil du temps à moins de 300m de celle du prophète. La plus célèbre d'entre elles est la mosquée de Quamama qui veut dire "nuage" en arabe. C'est là que le Prophète priait pour qu'il pleuve. Il y aussi la mosquée de l'Imam Ali. Les portes de ces deux mosquées sont fermées. Tu vois partout des colporteurs entourés d'acheteurs potentiels. Le grand nombre de pèlerins iraniens a poussé ces vendeurs à apprendre des rudiments de persan. Ils savent dire "Ce n'est pas cher!", "La qualité est bonne!", etc. Ils distinguent les différentes monnaies iraniennes et acceptent d'être payés en toman, alors que la monnaie saoudienne est le rial qui vaut 250 tomans.

Quatre mosquées ont été construites au fil du temps à moins de 300m de celle du prophète. La plus célèbre d'entre elles est la mosquée de Quamama qui veut dire "nuage" en arabe.

C'est le troisième jour de ton voyage. Tu n'as pas encore ressenti le passage du temps. Tu vois les pèlerins des autres groupes qui quittent Médine. Ils pleurent et tu n'en comprends pas la raison. Ils te conseillent de profiter de ton séjour car le temps passe trop vite à Médine.

C'est déjà le quatrième jour. Les lieux à visiter à Médine sont loin du centre-

ville, il faut donc y aller en bus. On se rend d'abord sur le mont Ohod où, lors des premiers années de l'islam, eut lieu la célèbre bataille d'Ohod du nom de la montagne, bataille que les musulmans perdirent. On peut aujourd'hui se recueillir dans ce qui reste du cimetière où furent enterrés les combattants musulmans, dont le plus connu fut Hamza, l'oncle du Prophète. On voit en ces lieux de nombreuses pancartes qui demandent aux pelerins de ne pas s'approcher des tombes.

Après cela, vous vous rendez à la mosquée de Quiblatain: dans les premiers temps de l'islam, quand le salat (la prière quotidienne) fut ordonnée par Allah, les musulmans devaient se tourner vers la mosquée Al-Aqsa de Bayt-ul-Muqaddas (Jérusalem). C'est donc vers Jérusalem que se tournaient les musulmans jusqu'au dix-septième ou dix-neuvième mois (l'écriture arabe de l'époque permet les deux versions) de l'hégire. Ceci alors que les nombreux Hébreux de Médine se tournaient également vers Jérusalem pour prier. Ces Juifs n'apprécièrent pas le fait que les musulmans prient vers la ville qu'ils considéraient comme leur et essayèrent de discréditer le Prophète et l'islam.

Le Saint Prophète apprit cette nouvelle. Il avait l'habitude de sortir la nuit et de regarder le ciel en attendant la révélation d'Allah. Pendant l'une de ses nuits, le verset suivant fut révélé: "Certes nous te voyons tourner le visage en tous sens vers le ciel. Nous te faisons donc orienter vers une direction qui te plaît. Tourne donc ton visage vers la Mosquée sacrée. Où que vous soyez, tournez-y vos visages. Certes, ceux à qui le Livre a été donné savent bien que c'est la vérité venue de leur Seigneur. Et Allah n'est pas inattentif à ce qu'ils font." Sourate Al-Baqarah, verset 144. Le lendemain, à midi, lors de la prière dirigée par le Prophète lui-même, l'ordre divin fut révélé par l'archange Gabriel : alors que la prière n'en était qu'à

On peut aujourd'hui se recueillir dans ce qui reste du cimetière où furent enterrés les combattants musulmans, dont le plus connu fut Hamza, l'oncle du Prophète.



Masjid-e-dhu Qiblatain à Médine.

panoramio.com

Après la rencontre du prophète avec les habitants de Médine désireux de se convertir, la ville de Médine devint un refuge pour les musulmans de la Mecque qui y immigrèrent en grand nombre.

Les chiites d'ici sont pauvres mais très accueillants. Ils gagnent leur vie en travaillant dans les palmeraies.

la deuxième rakaat, les musulmans devaient se tourner de la Mosquée Al-Aqsa vers la Ka'ba, sans arrêter la prière. Le Prophète s'exécute, suivi de peu par l'imam Ali, les autres, déroutés par le changement de direction dans l'intervalle même de la prière, ne sont pas très nombreux à suivre l'exemple du prophète tout de suite. Cet évènement eut lieu dans une mosquée appelée la "Masjid-e-dhu Qiblatain" qui signifie "La mosquée aux deux Qiblahs", qui existe toujours à Médine.

Nous avons ensuite visité la mosquée de Fathe, tout en haut du mont Sal'e, celle de l'Imam Ali et celle de Salman le Persan, qui n'est plus aujourd'hui qu'une ruine. Cela dit, d'autres mosquées sont en cours de construction dans la région.

Puis, nous allons visiter la célèbre mosquée de Quoba: après la rencontre du prophète avec les habitants de Médine désireux de se convertir, la ville de Médine devint un refuge pour les musulmans de la Mecque qui y immigrèrent en grand nombre ; quelques années plus tard, les vexations à l'encontre des musulmans étant devenues insupportables, le Prophète les rejoignit également, accompagné par son fidèle ami Aboubakr.

Quelques jours auparavant, les Quraychites avaient établi un plan pour assassiner Mohammad, ils s'étaient mis d'accord pour agir ensemble; un membre de chaque tribu devait l'attendre devant sa demeure et l'attaquer à l'intérieur de celle-ci, mais le plan ne se déroula pas comme ils l'avaient prévu et l'attentat échoua car l'imam Ali avait accepté de remplacer le prophète, lequel avait quitté nuitamment la ville. Quand les comploteurs comprirent qu'ils avaient été dupes, ils se lancèrent à la poursuite de Mohammad. Ce dernier et son ami s'étaient en chemin réfugiés dans la grotte de Tawr, devant l'entrée de laquelle une colombe avait immédiatement pondu, suivie d'une araignée qui avait tissé sa toile. Dieu veillait sur eux, les Quraychites s'étant rendus à l'endroit même du refuge, mais ils ne virent rien.

Ce voyage périlleux dura quelques jours, puis le prophète arriva à Quoba où il séjourna quelques jours, le temps de fonder la première mosquée de l'islam.

La cour de cette mosquée est très verte, il y a beaucoup de palmier.

Médine n'est pas un lieu géographique, mais historique, elle contient l'histoire de l'Islam, du prophète. Tu comprends cela? Tu respires l'air de cette ville où vécut le Prophète et tu révises tes connaissances sur ta foi.

La dernière mosquée, c'est celle des chiites. Après cinq jours de séjour à Médine, aujourd'hui, c'est pour la première fois que tu entends le même azân, la même prière que les tiens. Les chiites d'ici sont pauvres mais très accueillants. Ils gagnent leur vie en travaillant dans les palmeraies. On est invité pour le déjeuner.

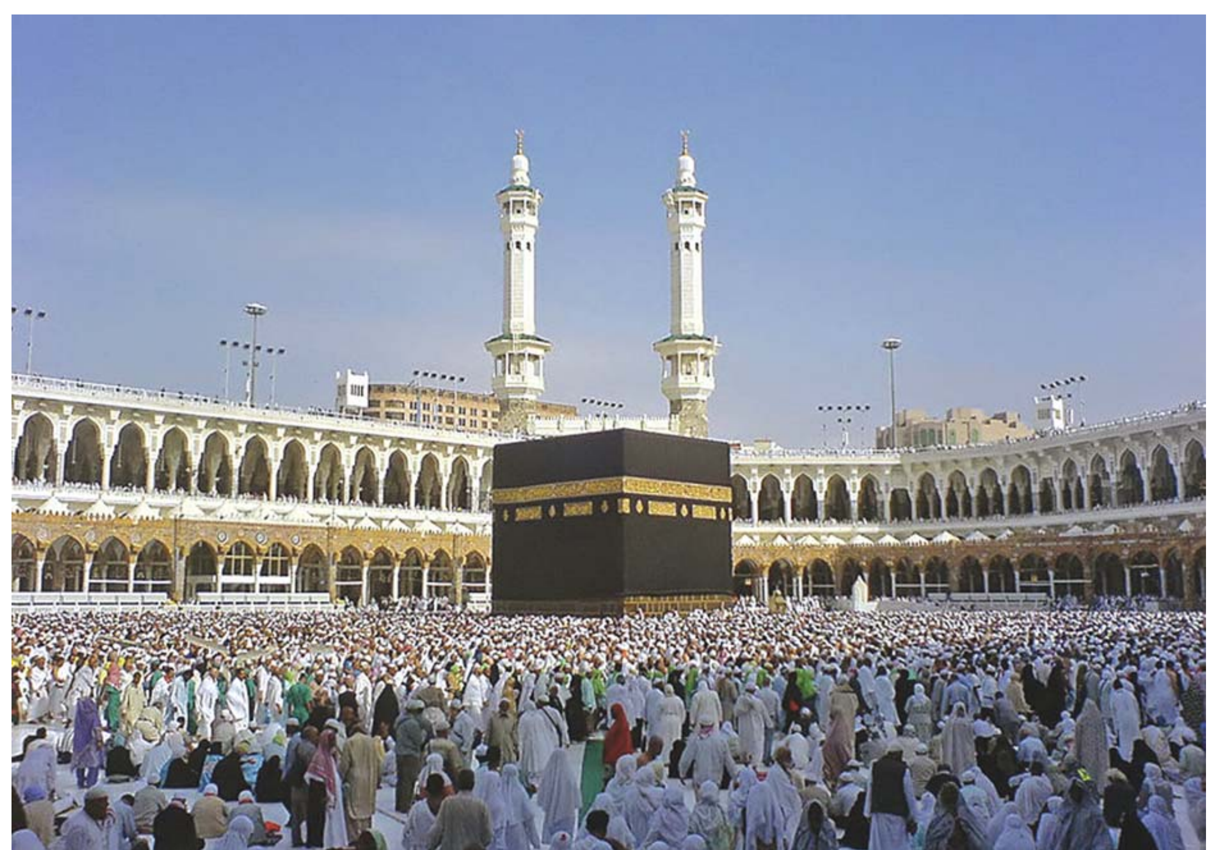
Nous sommes obligés de repasser plusieurs fois par la mosquée du Prophète. A cause de la chaleur, les visites ont lieu les après-midi. Le reflet du soleil sur le marbre blanc de la mosquée gêne les yeux.

A quatre cents mètres au nord de la Mosquée, il y a une autre mosquée encore, celle de Mubahila, qui signifie "Supplier Dieu de déshonorer le menteur lorsqu'une discussion argumentée ne donne pas de résultat".

Les chrétiens de Najran ont envoyé une délégation au Prophète à Médine pour discuter de théologie et de foi. Ils maintenaient que Jésus était fils de Dieu. Le Saint Prophète a tenté de leur prouver que Jésus était un humain tout comme eux, choisi par Dieu, mais ils s'obstinèrent. Suite à cela, ce verset fut révélé:

"Pour Allah, Jésus est comme Adam qu'Il créa de poussière, puis Il lui dit "Sois": et il fut. La vérité vient de ton Seigneur. Ne sois donc pas du nombre des sceptiques." Sourate Al-i'Imran, versets 59 et 60. Le Saint Prophète utilisa ce verset pour soutenir que si les chrétiens déclaraient que Jésus était fils de Dieu, c'est parce qu'il est né sans père, alors qu'il en est de même pour Adam. ■

A suivre...



Ka'ba, Mecque

Muhammad Mahdi Karim

1. L'azân est l'appel à la prière des musulmans.
2. Nom de la première sourate du Coran, récitée toute entière lors des prières.
3. Ce mot signifie littéralement “paradis” mais comprend à Médine l'espace qui sépare la demeure du Prophète de la Mosquée.

Sohrâb Sepehri et le "nouveau regard" sur la vie et la mort

Mahnaz REZAÏ

Sohrâb Sepehri (1928-1980), est l'un des poètes contemporains iraniens qui a abordé les thèmes de la vie et de la mort tout au long de son œuvre. Son point de vue optimiste mêlé d'épicurisme permet au poète de représenter la vie comme "une coutume agréable"[1] dont il faut jouir. Il ne cesse de répéter que la vie, que certains tiennent pour un système compliqué et difficile à saisir et à définir, est une réalité très simple: "La vie, c'est de laver une assiette"[2].

La particularité de l'optique de Sepehri vis-à-vis de l'univers et qui le distingue nettement de ses poètes contemporains est, selon l'expression de Sirous Shamisâ, "la philosophie de jeter un nouveau regard sur le monde"[3], incluant notamment la conception de la vie et de la mort. Cette philosophie, toujours écrite à l'impératif, vise à communiquer avec le lecteur: "il faut voir autrement"; "il faut toujours marcher avec un nouveau souffle". En se démarquant sans cesse de toute argumentation sur la métaphysique, Sepehri ne cherche point la signification profonde des choses. Il est conscient de l'impossibilité de saisir le mystère de la vie, mais il n'insiste pas d'une manière "pessimiste" tel Pascal, par exemple, sur l'impuissance de la raison et la faiblesse de l'homme dans sa quête de la vérité. Il a cru de bonne foi que "notre affaire n'est pas de connaître le mystère de la rose", mais "de contempler son charme"[4]. Ainsi nous invite-il à voir les éléments simples de la vie, à jouir d'"un pain chaud", d'"une pomme". Au cœur de l'ère industrielle, "l'ère du frottement des métaux", lui, le peintre, n'hésite pas à voir par exemple, "un jardin de la fenêtre fermée d'un avion". Et au travers d'une fusée dans l'espace, il cherche à "toucher la solitude de la lune. Rêver de sentir la fleur d'une autre planète"[5]. Dans la vie que Sepehri nous invite à mener, il faut également jouir de l'instant, ne penser qu'au présent et se renouveler l'esprit à chaque moment, car "la vie, c'est de se baigner dans le petit bassin du présent"; "la vie, c'est de se tremper sans cesse"[6].

Pour lui, la vie est quelque chose de très précieux qu'il faut "voler". Face aux atrocités de la vie, loin d'être découragé, le poète, influencé par le bouddhisme et par le principe de dualité[7], évoque que naturellement, les forces du bien et du mal se partagent l'univers. A l'image de son maître, Bouddha, qui déclare "la vie de l'homme est dans la douleur"[8], il écrit :

"*Ma mère disait un matin: comme cette saison est triste!*
Je lui ai dit:
La vie, c'est une pomme qu'il faut mordre avec la peau"[9].

L'amour, chez Sepehri est "un voyage vers l'heureuse clarté de la quiétude des objets "[10]. En fait, ce qui rend la vie insupportable et absurde est le manque d'amour et de foi.

"La vie n'est pas vide.
Il y a de la gentillesse, il y a de la pomme, il y de la foi.
Oui,
Il faut vivre jusqu'à ce qu'il y ait de coquelicot[11]".[12]

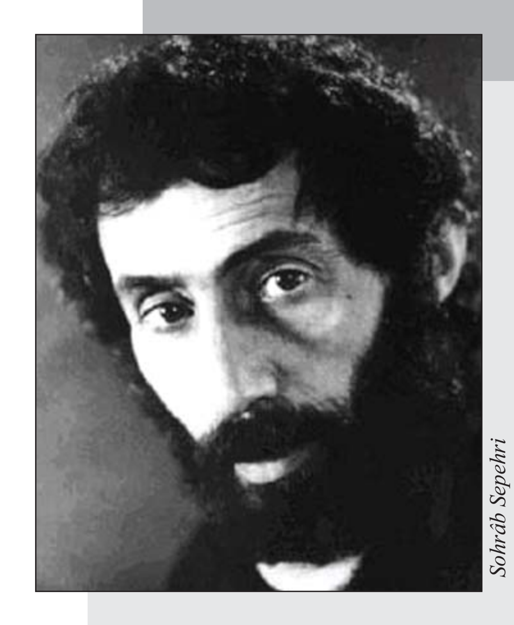
Il faut donc, selon Sepehri "se donner à l'amour, sinon le murmure de la vie sera gâché entre deux lettres"[13].

Le poète ira même jusqu'à profiter des calamités de la vie en faveur de son enrichissement spirituel.

"Et parfois, une plaie à mon pied,
M'a fait connaître les terrains raboteux.
Parfois dans mon lit de maladie,
Le volume de la fleur s'est développé".[14]

Tout en dépeignant la vie quotidienne, Sepehri insiste sur le fait qu'il ne faut pas se noyer dans le quotidien, qui ne conduit qu'à oublier le vrai sens de la vie: "La vie n'est pas quelque chose mis au bord de la niche des habitudes et que l'on oublie"[15].

Outre la question de la vie, Sepehri s'interroge également sur la plus grande question de l'existence, c'est-à-dire la mort. La crainte de la mort chez l'homme trouve son origine dans la question du destin de l'homme après la mort, l'immortalité de l'âme et l'idée de la finitude. "Ne craignons pas la mort, la mort n'est pas la fin pour le pigeon"[16], nous demande Sepehri qui évoque, toujours et d'après le principe du "nouveau regard", un visage agréable de la mort. Il souligne que tout être humain, bien qu'il craigne la mort, réfute au fond de lui-même et inconsciemment la vie éternelle: "Si la mort n'existait pas, nos mains seraient à la recherche de quelque chose"[17].


Sohrâb Sepehri

Comme la vie, la mort pour Sepehri est omniprésente et menace l'homme à chaque instant.

"La mort entre dans la bouche avec la grappe
La mort chante dans la rougeur de la gorge
La mort est la cause de la beauté de l'aile du papillon
La mort cueille parfois du basilic
La mort boit parfois une vodka
Elle est parfois assise dans l'ombre et nous regarde".[18]

Mais il ne faut pas, toujours selon la philosophie du "nouveau regard", la considérer comme une chose laide et effroyable, mais plutôt "souffler sur le visage d'or de la mort pour le nettoyer"[19]. Il rejoint ainsi l'opinion de Nietzsche selon laquelle "tout le monde considère la mort comme un événement très important, mais personne ne l'a pas encore fêté"[20].

Sepehri semble vouloir justifier la

En se démarquant sans cesse de toute argumentation sur la métaphysique, Sepehri ne cherche point la signification profonde des choses. Il est conscient de l'impossibilité de saisir le mystère de la vie, mais il n'insiste pas d'une manière "pessimiste" tel Pascal, par exemple, sur l'impuissance de la raison et la faiblesse de l'homme dans sa quête de la vérité.

Il souligne que tout être humain, bien qu'il craigne la mort, réfute au fond de lui-même et inconsciemment la vie éternelle: "Si la mort n'existait pas, nos mains seraient à la recherche de quelque chose".

Il ne faut pas, toujours selon la philosophie du "nouveau regard", la considérer comme une chose laide et effroyable, mais plutôt "souffler sur le visage d'or de la mort pour le nettoyer".

mort. Selon la philosophie sepehrienne, tout comme les mystiques de l'école khorâsânienne, la vie et la mort ne constituent qu'un tout, "nous savons tous que les poumons du plaisir sont pleins de l'oxygène de la mort"[21], ou encore "la vie a des ailes aussi étendues que la mort"[22]. Pour Sepehri le peintre, la nature est rythmée par la succession des naissances et des morts. L'être humain n'échappe pas à la règle: il naît, grandit, mûrit, vieillit et enfin meurt. Il ne serait en être autrement. Il va de soi qu'en considérant la mort comme une loi de la nature et quelque chose de certain et d'inévitable, il l'accepte lucidement.

"*Ni toi, ni moi, ne demeurons dans ce monde.*
Ouvre tes yeux humides!
La mort vient.
Ouvre la porte!"[23]

Dans la pensée sepehrienne, notre mort offre, bien évidemment, une autre vie: "au cœur de la nuit du village, la mort parle du matin"[24].

"*Quelqu'un est mort hier soir,*
Et le pain de blé sent bon encore.
Et les eaux s'écoulent, les chevaux la boivent".[25]

Sepehri le peintre peint les attraits de la vie, lui offre une couleur spirituelle et nous invite à l'aimer, à en être satisfait et à en jouir. Et cela n'est pas possible, à moins que nous ne fassions attention aux symboles simples de la vie. Citons à ce propos S. Shamisâ: "La vie pour Sepehri est ce que nous faisons. Nous sommes vivants et nous vivons jusqu'à ce que nos cœurs battent. Et la vie, c'est simplement le fait d'"être", quelle que soit sa dimension"[26].

L'amour pour la vie dans la poésie mystique de Sepehri n'est pas sans lien avec l'école bouddhiste: si l'homme se considère comme uni avec tous les êtres, il aimera tout. L'individu devient l'ensemble. Cet amour ne gêne jamais. Il apaise.

En somme, Sepehri souligne, comme nous l'avons évoqué, qu'il ne faut pas laisser la poussière du passé ou des habitudes, la lourdeur des sciences, réduire la beauté de la vie. La vie est l'ensemble des faits simples et naturels. Pour Sepehri, la vie et la mort sont deux questions simples et résolues, de sorte qu'il peut "expliquer la signification de l'eau pour l'arbuste prématuré de la mort"[27]. ■

Bibliographie

1. Emâd, Hodjat, *Sohrâb Sepehri et Bouddha*, Téhéran, Farhanguestân Yâdvâreh, 1er éd, 1377 (1998).
2. Nietzsche, Frédéric, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduit par Dâryoush Ashouri, Téhéran, Aghâh, 1384 (2005).
3. Revue de Téhéran, numéro 4, Esfand 1384 (2005).
4. Sepehri, Sohrâb, *Hasht Ketâb*, Téhéran, Tâhouri, 22e éd, 1378 (1999).
5. Shamisâ, Sirous, *Negâhi be Sohrâb*, Téhéran, Morvârid, 7e éd., 1376 (1997).
6. Yâhaghi, Mohammad-Dja'far, *Dictionnaire mythologique*, Téhéran, Soroush, 2e éd., 1375 (1996).

---

1. Sepehri, Sohrâb, *Hasht Ketâb*, Téhéran, Tâhouri, 1378 (1999), p.289.

زندگی رسم خوشایندی است.

2. Ibid, p.29.

زندگی شستن یک بشقاب است.

3. Shamisâ, Sirous, *Negâhi be Sohrâb*, Téhéran, Morvârid, 1376 (1997), p.96.
4. Op. cit. p.298.

کار ما نیست شناسایی راز گل سرخ. کار ما این است که در افسون گل سرخ شناور باشیم.

5. Ibid, p.290.

زندگی دیدن یک باغچه از شیشه مسدود هواپیماست. خیز رفتن موشک به هوا، لمس تنهایی ماه،فکر بوییدن گل در کره ای دیگر

6. Ibid.

زندگی ترشدن پی در پی، زندگی آبتنی در حوضچه اکنون است.

7. Dualité: chez les anciens Aryens, le bien et le mal avait chacun leur propre principe. (…) Ahriman, principe du mal, est éternellement en train de lutter contre Ahourâ Mazdâ, le principe du bien. L'espace en est quelque part entre ciel et terre. (…) Les ténèbres se trouvent à côté de la lumière. De la même façon, la vie se trouve à côté de la mort. (Yâhaghi, p.197)
8. Emâd, Hodjat, *Sohrâb Sepehri et Bouddha*, Téhéran, Farhanguestân Yâdvâreh , 1377 (1998), p.13.
9. Op. cit., p.342.

مادرم صبحی به من گفت: موسم دلگیری است. من به او گفتم: زندگانی سیبی است گاز باید زد با پوست

10. Revue de Téhéran, numéro 4, p.52.

عشق، سفر به روشنی اهتزاز خلوت اشیاست.

11. Dans la littérature persane, le coquelicot est le symbole du cœur amoureux.
12. Ibid., p.350.

زندگی خالی نیست. مهربانی هست، سیب هست، ایمان هست. آری، تا شقایق هست زندگی باید کرد.

13. Ibid.

دچار باید بود. وگرنه زمزمه حیرت میان دو حرف حرام خواهد شد.

14. Ibid, p.294

گاه زخمی که به پا داشته ام، زیر و بم های زمین را به آموخته است. گاه در بستر بیماری من، حجم گل چند برابر شده است.

15. Ibid. p.290.

زندگی چیزی نیست که لب طاقچه عادت از یاد من و تو برود.

16. Ibid, p.294.

نهراسیم از مرگ، مرگ پایان کبوتر نیست.

17. Ibid.

اگر مرگ نبود دست ما در پی چیزی می گشت.

18. Ibid, pp.296-297 .

مرگ با خوشه انگور می آید به دهان. مرگ در حنجره سرخ گلو می خواند. مرگ مسئول قشنگی پر شاپرک است. مر گ گاهی ریحان می چیند. مرگ گاهی ودکا می نوشد.
گاه در سایه نشسته است و به ما مینگرد.

19. Ibid, p.314.

فوت باید کرد که پاک پاک شود صورت طلایی مرگ

20. Nietzsche, Frédéric, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduit par Dâryoush Ashouri, Téhéran, Aghâh, 1384 (2005), p.100.
21. Op. cit. p.297.

و همه می‌دانیم ریه های لذت، پر اکسیژن مرگ است.

23. Ibid. p.234.

نه تو پایی و نه من. دیده تر بگشا. مرگ می آید، در بگشا.

24. Ibid, p.296.

در دل شب دهکده، مرگ از صبح سخن می گوید.

25. Op. cit, p.386.

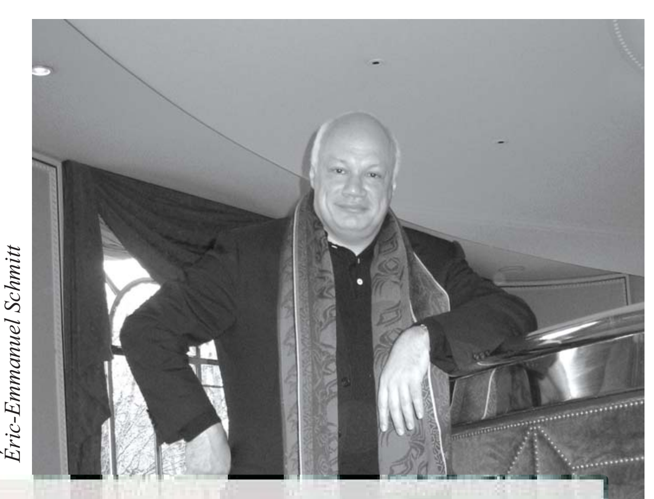
یک نفر دیشب مرد.و هنوز نان گندم خوب است. و هنوز آب می ریزد پایین. اسبها می نوشند.

26. Shamisâ, p.91.
27. Ibid, p.289.

برای بته نورس مرگ، آب را معنی می کنم.

Entretien avec **Éric-Emmanuel Schmitt**

Saeed KAMALI DEHGHAN



Éric-Emmanuel Schmitt

Photos: S. Kamali Dehghan

Né en 1960 à Lyon, Eric-Emmanuel Schmitt a écrit de nombreux romans et récits tels que La Secte des égoïstes (1994), L'Evangile selon Pilate (2000), Lorsque j'étais une œuvre d'art (2002) et de courts récits comme Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran (2001) et Oscar et la dame rose (2002) ayant fortement contribué à son succès mondial. Il est également l'auteur de nombreuses pièces de théâtre telles que Variations énigmatiques (1996), Milarepa (1997), Hôtel des deux mondes (1999), ou encore Petits crimes conjugaux (2003) qui ont été mises en scènes et ont rencontré un important succès dans de nombreux pays. Il prépare actuellement sa dernière pièce intitulée La tectonique des sentiments.

* Entretien réalisé en Janvier 2008

Quelle a été votre impression quand vous avez appris que vos livres avaient été traduits en Persan?

Cela m'impressionne parce que pour moi, le Persan est une langue de culture, vous représentez l'un des plus vieux pays de culture, l'un des pays où la culture est là depuis le plus longtemps… d'ailleurs très sincèrement, je connais mieux votre ancienne culture que la culture récente, comme beaucoup d'occidentaux, et lorsqu'on apprend que l'on est traduit dans ces langues de haute et de vieille culture, on a toujours l'impression que l'on vient d'être décoré, que l'on a reçu un petit titre de noblesse, c'est gratifiant. En même temps, ce que j'apprends de tous les Iraniens que je rencontre, c'est que l'on joue mon théâtre, que les jeunes vont voir mon théâtre, et cela me touche particulièrement parce que je pense que mon théâtre est un théâtre qui pose des questions, et qui pose plus de questions qu'il n'apporte de réponses. C'est un théâtre qui s'interroge sur la condition humaine, sur la relation amoureuse, sur la sexualité, mais aussi sur la spiritualité et sur Dieu, sur le doute, sur l'absence de foi… Tout est en question dans mon théâtre, et savoir que ces questions ont un écho profond auprès du public iranien me bouleverse parce que cela confirme mon postulat humaniste, c'est-à-dire que je crois vraiment que ce que nous avons en commun, tous, quelque soit notre histoire, notre langue ou notre époque, ce sont les questions. Pour moi la condition humaine, c'est la condition d'un animal qui se pose des questions. Je crains plus les animaux qui donnent des réponses, parce que les réponses nous différencient les uns des

autres, nous avons besoin de réponses pour vivre, des réponses provisoires, méthodologiques, des réponses pratiques, des répondes morales, mais il ne faut pas que le fait d'avoir des réponses nous fasse oublier que la réponse est différente en chacun alors que la question est la même en tous. Et savoir que l'on peut nous jouer en Iran, au Japon, ou en Islande, et qu'il y a un écho me confirme cet humanisme qui est en moi, à savoir que pour moi l'homme est un animal habité par des questions.

Quelle image avez-vous de l'Iran?

J'ai une image qui n'est pas celle que développent les médias français et le monde de la politique en France, qui est je pense assez sévère, non seulement par rapport au pouvoir actuel, mais également par rapport à tout le pays. Je n'ai pas cette image sévère parce que je rencontre des Iraniens, parce que je connais des juifs iraniens qui me disent qu'il est tout à fait possible d'être un juif iranien, que ce n'est pas un pays antisémite, parce que je connais des femmes iraniennes qui me disent que ce n'est pas du tout une tragédie d'être une femme iranienne. Je découvre donc des intellectuels, des artistes, des gens qui vivent en Iran ou des Iraniens qui se sont installés à Paris, dont certains journalistes, et ils ont modifié l'image que j'avais de l'Iran qui, en France, médiatiquement, est véritablement au service d'une politique, voire d'une paranoïa.

Vous avez étudié la philosophie; en quoi cette discipline a-t-elle eu une influence dans vos activités littéraires?

Je crois que la littérature est la bonne manière de faire de la philosophie. Je pense que l'écriture spécifiquement philosophique, c'est-à-dire l'essai, le traité ou le cours magistral à l'université est utile, mais ce n'est pas la meilleure forme que peut prendre la philosophie. Pourquoi? Parce que c'est dans la vie de tous les jours que nous nous posons des questions philosophiques, du matin au soir: ai-je raison d'agir comme ceci ou comme cela, ai-je raison d'aimer comme ceci ou comme cela, de croire à cela ou pas, ai-je raison d'affirmer cette valeur plutôt que celle-ci, est-ce que ma vie doit être conduite par la foi en Dieu ou pas, que dois-je apporter à mes enfants… Toute la journée, nous nous posons des questions philosophiques en ignorant souvent que c'est de la philosophie. Je crois donc que l'on doit toujours resituer les questions philosophiques dans la vie, et c'est pour cela que pour moi, le roman ou la pièce du théâtre sont les bonnes formes, parce que je représente la vie avec des personnages en chair, en émotion, en passion, qui vivent des situations concrètes à l'intérieur desquelles ils vont se poser, dans l'urgence vitale, des questions philosophiques. Pour moi, la littérature est donc le vrai écrin de la philosophie, c'est-à-dire que l'on doit mettre la philosophie dans l'écrin de la littérature car la littérature essaie de reproduire la vie et c'est là que la philosophie est à sa place. Je trouve qu'écrire un essai philosophique ou un article de philosophie est simplement résumer sa pensée, la mettre au clair, faire en sorte qu'il n'y ait pas d'ambiguïté. C'est comme un archivage, mais que ce qui compte n'est pas l'archivage, c'est comment cela se pose concrètement dans la vie. Je pensais faire de la philosophie de façon traditionnelle, j'ai été formé pour cela et j'ai été professeur de philosophie à l'université tout en commençant en même temps à écrire, et comme le succès a été pour moi absolument immédiat, j'ai tout de suite rencontré les contemporains, le public, ma carrière a rapidement pris

Savoir que l'on peut nous jouer en Iran, au Japon, ou en Islande, et qu'il y a un écho me confirme cet humanisme qui est en moi, à savoir que pour moi l'homme est un animal habité par des questions.

Je crois que la littérature est la bonne manière de faire de la philosophie. Je pense que l'écriture spécifiquement philosophique, c'est-à-dire l'essai, le traité ou le cours magistral à l'université est utile, mais ce n'est pas la meilleure forme que peut prendre la philosophie.



Théâtre Marigny, photo de Saeed K. Dehghan

Toute ma formation est une formation complètement athée, et j'ai grandi dans une France qui pensait que Dieu était mort et que les religions étaient à l'agonie.

Au minimum, Dieu est présent comme une question en tout homme, que l'on réponde "oui", "non", ou "je ne sais pas".

une dimension internationale, et j'ai pu me consacrer entièrement à l'écriture romanesque et théâtrale. Mais pour moi, ce n'était pas abandonner la philosophie, car toutes mes fictions se nourrissent de philosophie comme l'arbre se nourrit de la terre.

Nous savons que ce qui s'est passé dans le désert du Hoggar a changé votre vie et à marqué le début de votre activité d'écrivain. Pourriez-vous nous raconter davantage ce moment clé de votre vie?

Je suis né en 1960 dans une famille complètement athée, et même anticléricale. J'ai reçu une éducation complètement athée, et qui se prolongea au cours de ma formation philosophie dans les années 1980 à Paris, à l'Ecole Normale Supérieure de la Rue de Lille, où mon professeur était Jaques Derrida, philosophe athée lui aussi… En bref, toute ma formation est une formation complètement athée, et j'ai grandi dans une France qui pensait que Dieu était mort et que les religions étaient à l'agonie. Je suis ensuite devenu philosophe, c'est-à-dire que je me suis rendu compte que Dieu n'était pas mort, Dieu était présent en tout homme sous la forme de sa question. Au minimum, Dieu est présent comme une question en tout homme, que l'on réponde "oui", "non", ou "je ne sais pas". Je me suis donc rendu compte que Dieu n'était pas mort, et que les philosophes que j'admirais comme Kant, comme Descartes, Leibnitz, Hegel pouvaient par ailleurs croire en Dieu. Grâce à mes études de philosophie, j'ai donc quitté l'athéisme pour l'agnosticisme, c'est-à-dire que lorsque l'on me pose la question "Est-ce que Dieu existe?", je réponds comme tout philosophe "Je ne sais pas". D'ailleurs aujourd'hui encore, si vous me demandez "Est-ce que vous croyez en Dieu, est-ce que Dieu existe?", je réponds toujours "Je ne sais pas", mais aujourd'hui, j'ajoute "Je crois que oui", pourquoi? A cause d'une expérience très

forte dans le Sahara, dans le désert du Hoggar quand j'avais 29 ans, en 1989. C'était d'abord une expérience extrême puisque je faisais une marche dans le désert de dix jours, je me suis perdu pendant une trentaine d'heures, sans vivres, sans rien à boire, et insuffisamment habillé pour la nuit car il fait très froid même dans le désert du Hoggar en février. Je me suis donc perdu, avec la perspective très claire que si je ne retrouvais pas mon chemin, j'allais mourir étant donné que le premier village était à trois cents kilomètres, et d'ailleurs, je ne savais même pas dans quelle direction il était. J'ai donc passé la nuit seul dans le désert, mais au lieu d'avoir peur, je me suis mis à recevoir une force extrême et à ressentir une confiance sublime; ce que j'éprouvais était tellement fort que j'avais l'impression que cela ne pouvait pas être moi qui en était à l'origine, j'avais vraiment l'impression de recevoir une force transcendante, et j'ai vraiment connu ce que l'on appelle une nuit mystique, ce que le philosophe Pascal appelait "la nuit de feu" car on a l'impression que l'on brûle. Cette expérience de Dieu n'était le Dieu d'aucune religion, c'était Dieu, et comme je n'étais pas religieux, je n'ai pas dit "Tiens, c'est le Dieu des chrétiens, des musulmans, ou celui d'Israël", non, c'était juste Dieu. On m'a finalement retrouvé, et cette nuit a d'abord été un secret, c'était une petite source de foi, un petit filet d'eau, qui est devenu un fleuve; cette foi a grandi peu à peu et un jour, j'ai été obligé de l'avouer. En même temps que cette foi grandissait, ma plume devenait forte, car pendant cette nuit, il y avait eu pour moi l'unification de toute ma personnalité, c'est-à-dire que mon corps, mon cœur et mon esprit fonctionnaient ensemble. Avant, j'avais l'esprit d'un côté, le corps de l'autre et le cœur nulle part, et après cette expérience, tout d'un coup, tout allait ensemble. C'est pour cela que l'écrivain que je suis est en quelque sorte né durant cette nuit. Je ne suis pas en train de dire que j'écris parce que je crois en Dieu, j'écris parce que cette expérience m'a unifié, parce que la façon dont j'écris ne vise pas à convaincre les autres de croire en Dieu; simplement, si on lit bien, on voit qu'il y a une confiance profonde dans la condition humaine, dans certaines valeurs, mais en même temps tout est toujours remis en question. Je suis donc né une première fois en1960 en chair, et je suis né vraiment en chair, en cœur et en esprit une deuxième fois dans le désert du Hoggar.

La spiritualité fait cruellement défaut dans l'Occident actuel, est-ce notamment pour cela que vos ouvrages y ont été si bien accueillis, notamment en France?

Je crois que le fait que j'ai une parole complètement libre et attentive aux questions spirituelles a contribué à mon succès. Les philosophes ne parlaient plus de Dieu ni de foi, et je crois que mon regard sur les religions intéresse les gens, pas seulement en France mais dans d'autres pays d'Europe. Par exemple, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran* présente un sage, Monsieur Ibrahim, un vrai sage, un homme que l'on aime, que qu'on admire, on a envie d'être comme lui, qu'il soit notre père… Et le fait que cet homme soit musulman et de le faire sentir au lecteur qui aime ce personnage, je pense que c'était il y a quelques années très original parce que cela correspondait à créer de l'intérêt pour ceux que l'on ne connait pas. Quand je voyage, on me dit souvent que grâce à mon sens des personnages, je créé de l'intérêt pour des personnages auxquels les lecteurs ne s'intéresseraient pas forcément s'il n'y avait pas cette histoire-là. Ils s'intéressent

La façon dont j'écris ne vise pas à convaincre les autres de croire en Dieu; simplement, si on lit bien, on voit qu'il y a une confiance profonde dans la condition humaine, dans certaines valeurs, mais en même temps tout est toujours remis en question.

Je crois que le fait que j'ai une parole complètement libre et attentive aux questions spirituelles a contribué à mon succès.

Je ne m'intéresse pas aux religions pour des raisons religieuses, mais pour des raisons humaines; c'est l'homme qui m'intéresse, parce que les religions font vivre les hommes, leur permettent de trouver un cadre dans lequel ils peuvent aimer, naître et mourir.

Il y a un moment où il y a une espèce de savoir partagé qui n'est même plus interrogé, et c'est vrai que je me suis mis à écrire dans un monde où on ne se posait même plus la question de Dieu parce qu'on avait la réponse: il n'existe pas.

à l'islam, à un prêtre catholique, à un petit garçon juif, à un enfant qui va mourir et qui se pose des questions sur Dieu… Je crois qu'en fait mon regard est humaniste, je ne m'intéresse pas aux religions pour des raisons religieuses, mais pour des raisons humaines; c'est l'homme qui m'intéresse, parce que les religions font vivre les hommes, leur permettent de trouver un cadre dans lequel ils peuvent aimer, naître et mourir. Les gens voient que c'est un véritable amour de l'humanité qui me fait regarder les religions, les coutumes… et du coup, ils me suivent et découvrent. Je crois que ce regard, à la fois non-idéologique est non-religieux sur les phénomènes religieux, spirituels et de croyance est ce qui a fait le succès.

De nos jours, il devient même presque ridicule de demander à un philosophe ou à un auteur s'il croit en Dieu… Il est donc intéressant que quelqu'un pose de nouveau ces questions dans le contexte actuel.

C'est moins ridicule qu'il y a quelques années, où on ne posait même pas la question. On ne la posait plus car on croyait avoir la réponse. Le problème de toute civilisation est qu'à un moment, les gens croient avoir la réponse alors qu'ils ne sont même pas posé la question. Il y a un moment où il y a une espèce de savoir partagé qui n'est même plus interrogé, et c'est vrai que je me suis mis à écrire dans un monde où on ne se posait même plus la question de Dieu parce qu'on avait la réponse: il n'existe pas. Certaines personnes disaient même que le christianisme n'était pas intéressant avant même de s'être vraiment posé la question. Je crois que je fais ressurgir des questions là où on s'était habitué à une réponse.

La majorité de vos œuvres se terminent par un "happy end"… Ceci est-il lié à votre approche des religions et de la spiritualité, où y a-t-il une autre raison?

"Happy end", c'est un peu difficile à dire, par exemple pour *Oscar et la dame rose*, le petit garçon meurt, Monsieur Ibrahim aussi…

C'est plutôt une sorte d'espoir…

Oui, voilà, mes œuvres ne finissent pas bien, mais elles finissent dans l'émotion, une émotion que l'on peut partager et sous laquelle il y a l'espoir. Ce n'est pas le "Happy End" au sens hollywoodien du terme. Je n'aime pas laisser le lecteur ou le spectateur dans le trouble, j'aime le plonger dans le trouble, mais je ne lâche pas sa main pour qu'il ne se noie pas, et à la fin je lui dis que l'on peut remonter au bord. Pour moi, il y a une éthique et une morale de l'écrivain: il peut créer tous les troubles à condition qu'il n'y laisse pas le lecteur. Il faut que cela soit un trouble fécond, que cela ait du sens et de l'intérêt. Mes fins sont parfois cruelles ou ambigües, mais elles ne sont jamais nihilistes ni négatives. Elles ne concluent jamais que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, au contraire, il y a un optimisme profond qui s'affirme. Ce ne sont donc pas des "happy end" au sens traditionnel.

Beaucoup de vos histoires traitent de la coexistence entre les religions. Pensez-vous qu'une telle coexistence est possible dans le monde actuel?

Clairement. Le bouddhisme est marginal, mais ce qui compte est que les trois monothéismes coexistent un peu partout. Par exemple en France, vous avez aussi bien des gens musulmans, chrétiens, ou juifs, on a quitté les sociétés qui étaient monolithiques et mono-croyantes; nous sommes désormais dans

des sociétés qui sont polycroyantes, où il y a forcément plusieurs croyances qui coexistent. C'est pour cela que j'aime le thème de la coexistence des religions les unes à côté des autres.

Il faut absolument connaître la religion qui n'est pas la nôtre, et qui ne sera peut être jamais la nôtre, mais qui est celle de mon prochain, et non celle de mon "lointain". J'essaie de réduire les distances entre les individus, entre les cultures et entre les religions, pour montrer que l'autre n'est pas mon "lointain" mais mon "prochain".

Avez-vous déjà lu le Coran?

Oui. Le Coran se médite plutôt qu'il ne se lit. On ne le prend pas pour le lire du début à la fin, ce n'est pas une histoire. On prend un passage, on réfléchit, on vit avec, on se pose des questions… Que cela soit le Coran, la Bible ou les poèmes de Milarépa, ce ne sont pas des œuvres que l'on lit en commençant à la page une jusqu'à la dernière page. On en lit un passage, cela nous accompagne. Ces œuvres sont des compagnons de route, non des livres ordinaires.

Existe-t-il des similarités entre vous et Abel Znorko dans *Variations Enigmatiques*?

[*Après avoir marqué un temps d'hésitation*] Je suis entre les deux personnages de *Variations Enigmatiques*, c'est-à-dire entre Abel Znorko qui aime de loin, parce que c'est plus facile d'aimer de loin et de maitriser la relation, et je suis aussi du côté du journaliste, celui qui aime de près. J'ai cette tension en moi et je ne sais pas où je suis le meilleur. Je raconte donc les propres contradictions, je dirais donc qu'Abel Znorko est un excès de moi-même, de même que le journaliste est peut être l'idéal de moi-même. Où suis-je exactement entre mon excès et mon idéal, je l'ignore…

Pensez-vous, comme Znorko, que la littérature est plus profonde que la vie?

Je crois en l'inverse, je crois que la vie dépasse toujours la littérature, la vie est plus riche et plus profonde que la littérature, c'est d'ailleurs à cette condition que la littérature vivra et survivra, car elle aura toujours un maître plus fort qu'elle, c'est la vie elle-même.

La vérité où l'imaginaire: lequel de ces deux aspects de la vie est-il le plus important pour vous?

Ce qui ce passe dans le cerveau d'un homme finit par créer de la vérité, par changer le réel, à tort ou à raison. Nous avons parfois un doute, par exemple sur la personne que l'on aime, et cela peut tuer non seulement l'amour que l'on a pour cette personne, mais également tuer cette personne même. En même temps, une volonté très forte que l'on peut avoir dans l'esprit peut créer de la réalité et faire en sorte que certaines choses arrivent. Je ne crois pas que l'on puisse dissocier les deux; pour moi l'imaginaire créé de la réalité.

Vous essayez donc de vivre la vérité dans votre imaginaire…

[*Hésitant*] Je vis partiellement dans la réalité et partiellement dans l'imaginaire total, mais je sais quand je suis dans l'imaginaire, c'est-à-dire que je ne suis pas fou! [*rires*] Très sincèrement, il y a en moi des personnages et des histoires imaginaires qui ont autant d'importance que les histoires vraies de ma vie. Certains des personnages que j'ai créés vivent avec moi, on se parle, ils existent dans mon quotidien. Souvent, je fais des réflexions dans la vie qui seraient des réflexions par exemple de Monsieur Ibrahim ou d'Abel Znorko. En fait, j'enrichis la réalité avec

Il faut absolument connaître la religion qui n'est pas la nôtre, et qui ne sera peut être jamais la nôtre, mais qui est celle de mon prochain, et non celle de mon "lointain".

Il y a en moi des personnages et des histoires imaginaires qui ont autant d'importance que les histoires vraies de ma vie. Certains des personnages que j'ai créés vivent avec moi, on se parle, ils existent dans mon quotidien.


Éric-Emmanuel Schmitt

Quand je suis seul physiquement, je ne suis pas seul psychiquement. Il y a des tas de personnages qui existent en moi, et donc dans la solitude je ne suis pas seul mais je suis plutôt en dialogue, il y a une multitude de voix qui parlent en moi…

mon imaginaire, perpétuellement.

Si vous deviez, comme Abel Znorko, choisir entre vivre dans une île ou comme un homme "normal" au sein du monde, quelle option choisiriez-vous?

Je choisirais quand même l'île, parce que je n'y serais pas seul car quand je suis seul physiquement, je ne suis pas seul psychiquement. Il y a des tas de personnages qui existent en moi, et donc dans la solitude je ne suis pas seul mais je suis plutôt en dialogue, il y a une multitude de voix qui parlent en moi… Je pense donc que je ne quitterai pas les autres si j'étais seul physiquement dans une île, au contraire. Quand j'écris des histoires, j'ai l'impression que les personnages me parlent, je les écoute, je note leurs mots… J'ai l'impression que c'est comme le musicien Beethoven; un jour il est devenu sourd mais il a continué à écrire de la musique parce que les sons étaient là, les notes étaient là, la musique était là même si physiquement ses oreilles ne l'entendait plus. Pour moi, les autres sont déjà tellement là que même si j'étais sur une île, comme Beethoven sourd, je continuerais à être avec les autres comme Beethoven continuait à écrire de la musique. Mais vous me posez des conditions extrêmes… j'espère tout de même que je vivrai toujours avec les gens!

En Occident, on a tendance à dire que l'aventure est d'avoir toujours de nouvelles amours différentes, mais je crois que la chose la plus exaltante, la plus difficile, est un couple qui dure et qui traverse des années et qui fait en sorte que la passion ne s'éteigne pas ou qu'elle ne devienne pas de la violence.

Avez-vous peur de mourir?

J'ai longtemps eu très peur de mourir, j'ai longtemps été très angoissé par la mort, cela me réveillait la nuit... Grâce au travail philosophique et spirituel que j'ai fait sur moi, je peux vraiment dire que je n'en ai plus peur, mais je ne suis pas pressé… Pour moi la mort sera… Je ne sais pas ce qu'est la mort, mais je pense que ce sera une bonne surprise.

A la fin de la pièce *Hôtel des deux mondes*, lorsque Julien prend l'ascenseur, pensez-vous qu'il va aller en bas ou en haut?

Je ne sais pas, ce qui compte, c'est l'état dans lequel il prend cet ascenseur. Il est enfin capable de prendre cet ascenseur, alors qu'au début de la pièce, il en était incapable. En y montant, il est prêt à accepter tout ce qui arrivera, haut ou bas. Sentimentalement, je souhaite bien sûr qu'il descende… Vous parliez tout à l'heure des "happy end", or, il n'y a pas de "happy end" dans *Hôtel des deux mondes*, ou plutôt c'est un "happy end" dans le sens où il est capable de monter dans l'ascenseur qui le conduit soit à renaître, soit à mourir. Il a le courage de vivre sa situation d'homme; c'est cela le "happy end", mais s'il descend, c'est un "happy end" hollywoodien, et cela ne m'intéresse pas...

Concernant la pièce *Petits crimes conjugaux*, pensez-vous que le couple a besoin de crimes conjugaux pour vivre sa vie?

Dans cette pièce, je voulais dire que la plus grande aventure amoureuse est

l'aventure du couple qui dure, celui qui traverse les années, et il n'y a rien de plus difficile. Aujourd'hui, en Occident, on a tendance à dire que l'aventure est d'avoir toujours de nouvelles amours différentes, mais je crois que la chose la plus exaltante, la plus difficile, est un couple qui dure et qui traverse des années et qui fait en sorte que la passion ne s'éteigne pas ou qu'elle ne devienne pas de la violence. Je présente donc les moments où le couple se guérit de cette violence pour remettre la passion dans l'amour et non pas dans la destruction de l'autre. C'est pour moi le voyage le plus chaotique, accidenté et dangereux, que le voyage du couple.

Etes-vous marié?
J'ai été marié et je suis veuf.

Avez-vous commis des crimes conjugaux durant votre vie?
J'ai fait beaucoup d'erreurs.

Etes-vous satisfait de la façon dont vos pièces ont été jouées et mises en scène?
Cela dépend, parfois je vois un spectacle et je trouve que c'est encore mieux que ce que j'avais écrit, parfois je trouve que c'est juste comme j'ai écrit, parfois c'est beaucoup moins bien… Tout arrive, et c'est cela une vie de dramaturge: accepter que les pièces appartiennent aux autres, à ceux qui les jouent et qui les montent.

Quelles pièces mises en scène avez-vous trouvé supérieures à ce que vous aviez écrit?
En Russie, à Saint Pétersbourg, *Frédérick ou le boulevard du crime*, l'une de mes pièces, a été mise en scène de façon extraordinaire. Je ne pensais pas que j'avais écrit une si bonne pièce car c'est une pièce très compliquée, il y a vingt-cinq personnages. Elle avait été créée ici par Jean-Paul Belmondo… Mais je ne vois pas un centième des pièces que l'on monte de moi, je voyage mais j'écris aussi. Je n'ai rien vu en Iran car je n'y suis encore jamais allé… Ne serait-ce que ce mois-ci, onze de mes pièces étaient jouées pour la première fois à différents endroits du monde, mais je ne voyage pas pour l'instant car je suis occupé à écrire *La tectonique des sentiments*, ma nouvelle pièce.

Quels sont les auteurs contemporains français que vous appréciez le plus?
Dans le roman, il y a des gens que j'aime bien et dont je suis très curieux, notamment le romancier Philippe Claudel, il y a également une romancière qui est aussi une grande amie, Amélie Nothomb. Elle a une personnalité forte et singulière. Ces deux romanciers m'intéressent beaucoup.

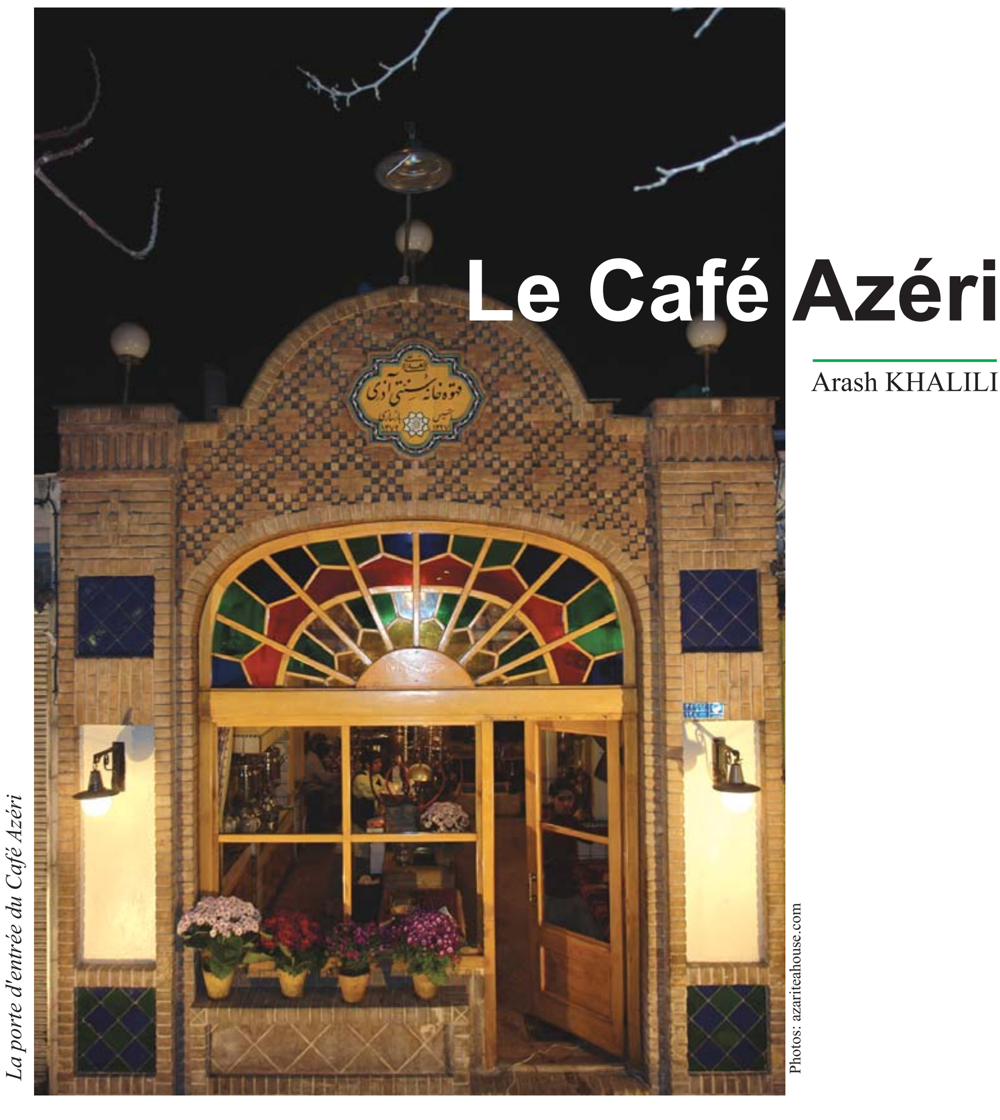
Quels sont les auteurs qui vont ont le plus marqués?
Molière, Diderot, Pascal, le romancier allemand Stefan Zweig, voilà les plus importants.

Quelle est votre plus grande peur?
Perdre les gens que j'aime… Enfin, ce n'est pas que j'en ai peur, cela va arriver, soit ils vont mourir, soit c'est moi qui vais mourir, mais la séparation, la disparition de l'autre, je n'ai peur que de cela. Quand le téléphone sonne j'ai peur que l'on m'annonce que quelqu'un est malade ou en train de mourir. Le reste, on peut tout réparer, on peut se disputer avec quelqu'un et réparer ensuite, si on m'annonce que je suis malade, soit je suis soigné, soit je meurs, ce n'est pas grave; mais la disparition de l'autre, c'est une chose qui me fait peur.

De quoi rêvez-vous? Quel genre de cauchemars faites-vous?
Je rêve d'interviews… [*rires*] C'est vrai, parfois il m'arrive de cauchemarder que je suis en interview et que cela se passe très mal… Ce n'est pas pour rien que j'ai écris *Variations Enigmatiques*. Pourtant, cela se passe toujours bien, mais j'en fais encore des cauchemars, et parfois, lorsque je suis invité à une grande émission de télévision, j'ai du mal à dormir la veille… Mais de façon générale, je fais des rêves très agréables.

Faites-vous beaucoup d'interviews?
Comme je suis joué et traduit dans cinquante pays, il le faut.

La Revue de Téhéran vous remercie de lui avoir accorder cet entretien. ■



La porte d'entrée du Café Azéri

Photos: azariteahouse.com

Le Café Azéri

Arash KHALILI

Le café moderne - lieu public où les clients peuvent consommer des boissons - est en réalité le résultat de la métamorphose des anciens magasins qui vendaient du café. Ces magasins se sont transformés peu à peu en "Maison de café" (en persan: Ghahveh-Khaneh قهوه‌خانه) car ils commençaient à servir du café aux clients.

C'est en premier dans la péninsule arabique que le café est devenu un produit populaire. C'est pourquoi les premières maisons de café apparurent d'abord en Arabie. La consommation du café s'est ensuite propagée en Egypte, en Syrie, en Iran et en Asie mineure.

En Iran, la tradition des maisons de café remonte à l'époque de la dynastie safavide. Les premiers cafés seraient probablement apparus à Ghazvîn sous le règne de l'empereur Shah Tahmasb Ier (1514-1576), puis à Ispahan sous Shah Abbas Ier (1571-1629). Les maisons de café ont connu une expansion toute particulière à l'époque de Shah Abbas pour devenir des lieux de rencontre prestigieux, de sorte que les princes et les gens de la cour recevaient parfois les ambassadeurs et les envoyés des pays étrangers dans les cafés d'Ispahan.

Au cours du XIXe siècle, la culture des théiers dans les provinces septentrionales de l'Iran (surtout dans le Guilân) transforma rapidement le goût des gens. Dans les maisons de café traditionnelles, le thé remplaça le café ; mais la maison de café garda son nom quoique les clients s'y rendissent désormais pour boire du thé.

Sous le règne du roi qâdjâr, Nâssereddîn Shah (1831-1896), le café devint très populaire. Dans la plupart des villes iraniennes, chaque quartier comptait au moins un café. Pendant cette même période, marquée par de nouvelles évolutions politiques et socioculturelles, le café se dota pour la première fois d'une fonction sociale importante: il devint un lieu d'échange intellectuel et politique. C'est pour cette raison que sous le règne nassérien, plusieurs cafés de la capitale furent fermés, ayant été jugés dangereux pour l'ordre public.



La cour du Café Azéri

L'ouverture des maisons de café montrait une évolution remarquable des loisirs et des rassemblements publics des Iraniens. La réunion au café, après les heures de travail, devint le passe-temps favori des gens des différentes couches sociales. Les clients y passaient parfois de très longues heures et discutaient souvent des affaires d'intérêt social, économique ou politique. La fonction sociale des maisons de café se développait: elles jouaient un rôle social de plus en plus important notamment en ce qui concerne les cérémonies religieuses du mois de ramadan (mois du jeûne) et du mois de moharram (commémoration du martyre de l'Imam Hussein). A l'époque de la Révolution constitutionnelle de 1906, les maisons de café sont devenues des centres de rassemblement des révolutionnaires et permirent la diffusion de leurs idées. Aujourd'hui, ces cafés ont perdu le prestige d'antan et ne sont plus que de simples lieux de repos où les clients peuvent boire du thé et éventuellement se restaurer.

Le Café Azéri de Téhéran

Le Café Azéri est l'une des dernières maisons de café traditionnelles de Téhéran. Il se situe près de la Place Râh-Ahan, dans le sud de la capitale, au n°36 de l'avenue Vali-Asr, juste devant la mairie du 4ème arrondissement de Téhéran. Contrairement aux anciens grands cafés de la ville, pour la plupart fermés, le Café Azéri a survécu aux changements sociaux de la ville moderne, et a même plus ou moins conservé son prestige d'antan et une partie de ses fonctions sociales. Le Café Azéri poursuit la tradition des anciennes maisons de café et il est fréquenté par des personnalités célèbres.

Le Café Azéri fut acheté en 1948 par Abdol-Hamid Azaripour Esfahani, mais sa fondation remonte à la fin du XIXe siècle. Cependant, les noms des anciens propriétaires du café restent inconnus.

Les maisons de café ont connu une expansion toute particulière à l'époque de Shah Abbas pour devenir des lieux de rencontre prestigieux, de sorte que les princes et les gens de la cour recevaient parfois les ambassadeurs et les envoyés des pays étrangers dans les cafés d'Ispahan.

Aujourd'hui, ces cafés ont perdu le prestige d'antan et ne sont plus que de simples lieux de repos où les clients peuvent boire du thé et éventuellement se restaurer.

Les cafés traditionnels ont souvent été des lieux plus ou moins finement décorés et sont ainsi devenus le berceau d'une école de peinture populaire qui porte le nom de "maison de café".

En 1991, le Centre des recherches culturelles lança le projet de rénovation du Café Azéri qui fut appliqué de septembre à novembre 1993 après près de deux ans d'études culturelles, architecturales et anthropologiques.

Aujourd'hui, le Café Azéri est géré par l'Organisation nationale du Patrimoine Culturel, de l'Artisanat et du Tourisme. Les programmes culturels, les expositions et les concerts de musique qui sont organisés au Café Azéri doivent obtenir l'autorisation préalable du ministère de la Culture.

La porte d'entrée du Café Azéri est décorée de briques jaunes et de céramiques bleues portant une épigraphe qui raconte l'histoire du café. Au-dessus de la porte, une petite fenêtre en demi-cercle ornée de vitres colorées rappelle l'architecture des anciennes maisons traditionnelles de Téhéran. Les murs de la salle principale du café sont décorés par des tableaux de style " Ghahveh-Khâneh ", école de peinture populaire essentiellement née dans les maisons de cafés traditionnelles de Téhéran et d'autres grandes villes iraniennes. Ces tableaux sont signés par les grands maîtres de cette école dont Maître Esmaïlzâdeh, Davoud Zandjâni, Ahmad Khalili, Hadj Ahmad Akhari et Hossein Behdjou. Ces tableaux représentent des événements historiques et des personnages épiques ou mythologiques, ou des thèmes et personnages religieux. La tradition de la peinture murale iranienne remonte à l'Antiquité médique et achéménide, mais elle connut son essor aux XVIe et XVIIe siècles, sous la dynastie safavide, où les fresques décorant les murs des palais et des résidences royales se transformèrent en ingrédients de base pour un art populaire de décoration des lieux publics tels que les maisons de café, les bains, etc.

Dès leur apparition en Iran, les maisons de café furent fréquentées par des intellectuels, des artistes, des écrivains et des poètes. C'est la raison pour laquelle



Les plats traditionnels du Café Azéri



La salle principale du café est décorée de tableaux de style " Ghahveh-Khâneh "

les cafés traditionnels ont souvent été des lieux plus ou moins finement décorés et sont ainsi devenus le berceau d'une école de peinture populaire qui porte le nom de "maison de café".

Les cafés devinrent également le lieu d'un spectacle très populaire: le Naghâli (récitation des récits religieux ou des légendes mythiques du *Livre des rois* du poète épique iranien Ferdowsi). En effet, les tableaux muraux des maisons de café représentaient souvent les scènes mythiques ou religieuses des récits du Naghâl (narrateur).

La cour du Café Azéri contient une collection de précieuses poteries fabriquées dans les villes et les villages des provinces centrales de l'Iran: Hamadân, Qom, Yazd, … Et sur la terrasse du café qui donne sur la cour, il y a une petit collection d'objets ayant appartenu à des derviches de l'époque safavide, les derviches étant des inconditionnels des maisons de café. Dans un autre coin de la terrasse, les clients peuvent admirer une collection des accessoires utilisés dans les Zour-Khâneh (gymnase traditionnel) pour l'entraînement.

Au milieu de la cour, il y a un arc appelé traditionnellement Toghi (petit arc). Autrefois, seules des personnes respectées de tous les habitants du quartier avaient le droit de s'asseoir sous cet arc. Parfois, ces notables se mettaient sous cet arc et collectaient pour des nécessiteux. Aujourd'hui encore, beaucoup de gens respectent profondément ce lieu particulier des cours des anciens cafés de leur ville.

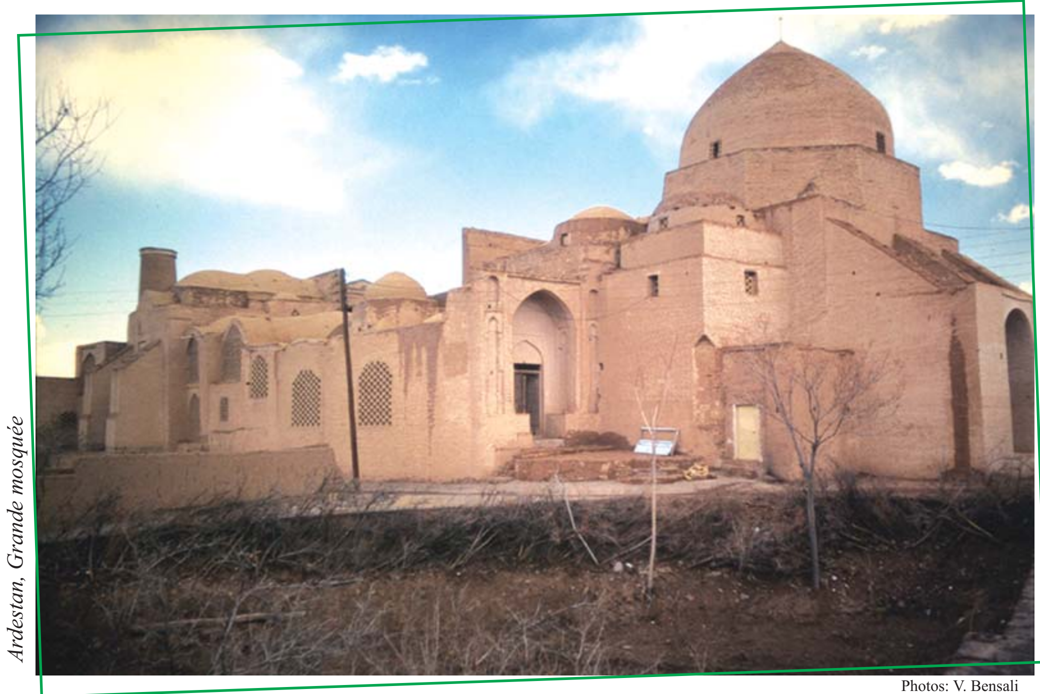
Le Café Azéri réunit ainsi les différents éléments de l'art, des pratiques et des croyances sociales et religieuses de la société iranienne depuis l'époque de la dynastie safavide aux XVIe et XVIIe siècles. La reconstruction de cet espace particulier s'explique certainement dans le cadre d'un projet du patrimoine, sinon la maison de café traditionnelle n'a plus le sens qu'il avait autrefois dans la vie sociale des villes iraniennes, puisqu'elle a relayaé la plus grande partie de ses fonctions sociales aux coffee shop modernes.

Sources :
1 - MOÏN, Mohammad : *Dictionnaire Moïn*, éd. Amir Kabir, Téhéran, 1992.
2- SEIF, Hadi : *L'école de peinture de Ghahveh-Khaneh*, éd. de l'Organisation Nationale du Patrimoine culturel, Téhéran, 1990.
3- GHARA-BAGHI, Mohammad-Hossein : *Les Maison de café traditionnelles en Iran*, mémoire de licence, dirigé par Dr. Vossoughi, 1979-1980.
4- SADAT-ASHKOURI, Kazem : *La récitation du Livre des rois, in : Adabestan Farhang-o-honar*, n° 12, novembre 1990.
5- SADEGHI, Habib : *La Peinture Ghahveh-Khaneh et le récit de l'Achoura*, in : Adabestan Farhang-o-honar, n° 12, novembre 1990.
6- Les célèbres maisons de café iraniennes, in : journal *Hamshahri*, 4 octobre 2006.

Le luth fou
Des ténèbres à la lumière

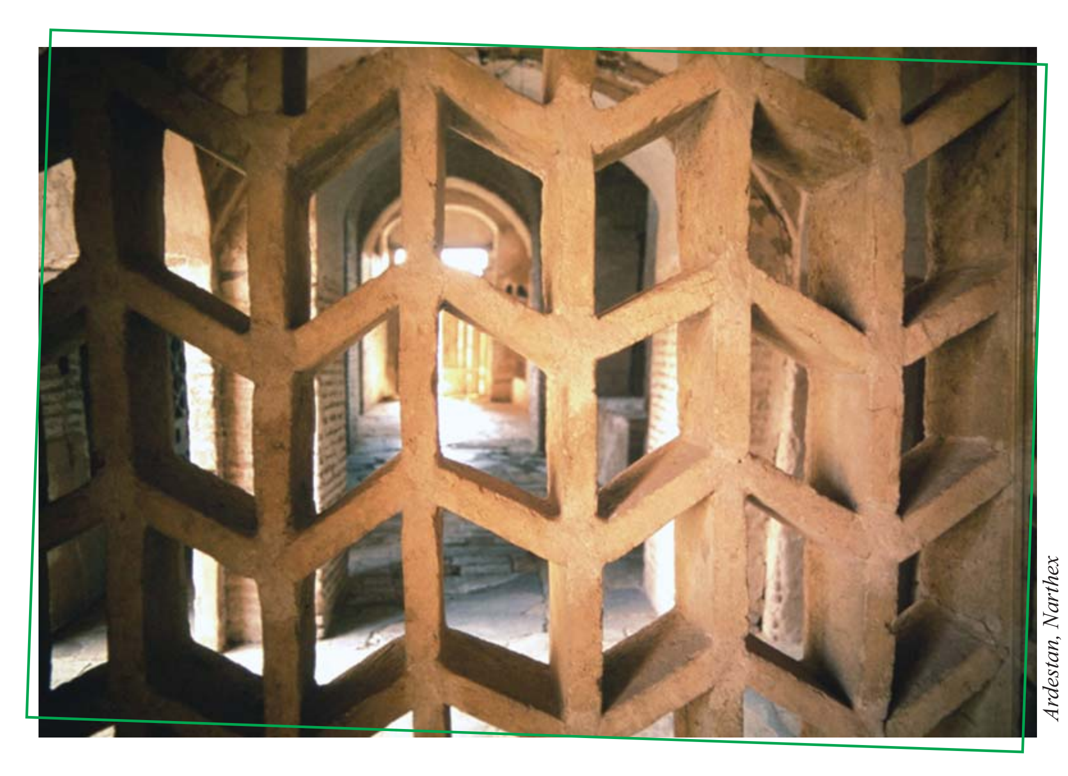
Vincent BENSALI

De nouveau, cette route… Kâshân et le nord d'un bord, Yazd et le sud de l'autre, le désert tenant lieu d'océan, et la montagne de rivage… Ce sera le sud… Et c'est un petit pick-up blanc qui s'arrête. Son chauffeur, très souriant, va jusqu'à Zâhedân… Pour la prochaine étape, il n'y a que l'embarras du choix… L'homme, un baloutchi, vient de Téhéran, il redescend à vide jusqu'à la frontière pakistanaise, là, il se constituera un nouveau chargement, et reviendra le livrer au grand bazar de Téhéran… Pour le moment, il joue avec sa moustache, aux pointes nettement plus anglaises que persanes. Il porte une sorte de chevalière en or, ce qui contraste là aussi avec les habitudes persanes… Cette fois, ce n'est pas le déferlement des questions habituelles; si l'homme fait souvent cette route, et y ramasse les étrangers, il a dû pouvoir satisfaire sa curiosité à propos de ce qui pousse de jeunes occidentaux à traverser l'Iran pour aller vers l'Inde… Il est aussi plus délicat d'interroger une jeune fille sur son statut marital, ses projets, qu'un jeune garçon… Il ne faudrait pas engendrer de méprise… Aussi, cela donne à Lalla Gaïa le loisir d'interroger son bienfaiteur sur sa région… L'homme est originaire de Zabol.



Ardestan, Grande mosquée

Photos: V. Bensali

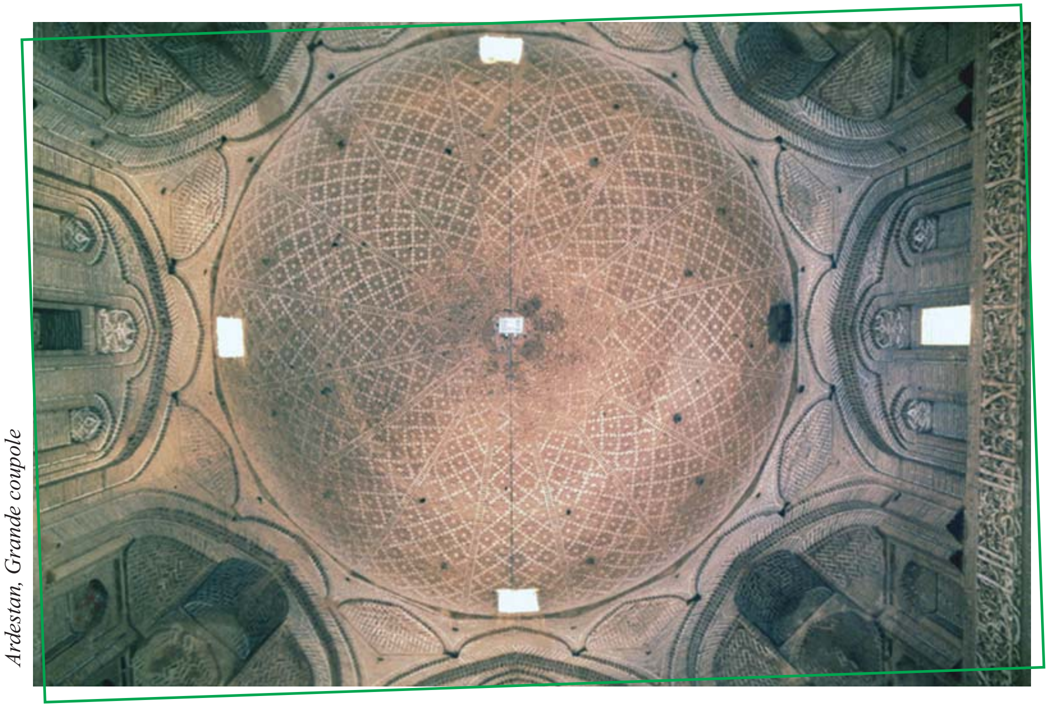


Ardestan, Narthex

Connaissant l'intérêt des occidentaux pour l'insolite, les choses extraordinaires, il lui parle d'une montagne étrange qui se trouve près de sa ville, dont on dit qu'elle est tombée du ciel, qu'elle est faite d'une roche qui ne se retrouve nulle part à la surface de la terre, et de laquelle émanent des vibrations sans pareil. De fait, les gens ont construit à sa surface un sanctuaire, un lieu d'intercession, là-même où aurait été enseveli un Imâmzâdeh, et établi un cimetière… Il paraît que l'on y trouve la guérison… Voilà de quoi exciter l'intérêt de notre voyageuse! Le nom de ce lieu est Kouh-e Khâjeh. Le voilà mis au sommet de la liste des lieux prioritaires… Mais le baloutchi conseille à Lalla Gaïa de ne pas voyager seule autour de Zabol, et de trouver quelqu'un pour l'accompagner… C'est noté… Quoi qu'il en soit, elle verra sur place ce que lui dicteront ses impressions…

Le véhicule entre dans Ardestân. Au centre de la petite ville, un îlot de coupoles, un vaste complexe aux formes arrondies attire l'œil. C'est la grande mosquée. Lalla Gaïa remercie le chauffeur et lui demande de la laisser descendre. Il lui dit que c'est dommage, qu'elle pouvait aller jusqu'à Zahedân. Mais elle n'est pas pressée, et si Dieu veut, elle rencontrera d'autres chauffeurs aussi aimables…

Ne prêtant aucune attention aux petites rues de la ville, Lalla Gaïa marche droit vers la grande mosquée. Lorsqu'elle y pénètre, il lui semble qu'elle change de monde, d'époque même… Le calme enveloppant, la pénombre de ce que l'on pourrait appeler le narthex, la fraîcheur de l'air, l'absence d'âmes qui vivent, au demeurant: tout concourt à suggérer le passage vers une autre réalité, ou vers un autre visage de la réalité… Des moucharabiehs de briques croisées laissent passer la lumière et assurent un transfert de l'air d'une partie à l'autre de l'édifice, le faisant demeurer agréable, quelle que soit la chaleur régnant au dehors. On peut passer d'une pièce à l'autre, toutes surmontées de hauts dômes, le premier cercle ayant toujours une vue sur la cour centrale, et ainsi rayonner autour d'elle, vibrante de lumière. Ces pièces s'enchaînent, et si l'on en suit le déroulement, on s'éloigne parfois beaucoup du cœur, tant le complexe est vaste, et multiple. Dans les espaces les plus reculés, il peut faire très sombre. Des escaliers permettent de prendre de la hauteur, et l'on débouche parfois sur l'intérieur de l'édifice, à la base d'un dôme. Certaines coupoles sont absentes. On peut aussi aller sur les toits,


Ardestan, Grande coupole

vagabonder dans un étrange paysage mi-ocre, mi-aérien, d'où l'on domine toute la ville, et même la région…

Lalla Gaïa erre ainsi dans le ventre de ce grand corps ventilé et parcouru de luminosités changeantes, les reflets provenant du soleil inondant la cour voyagent sur les murs, au gré des heures… Elle s'enfonce tantôt dans une pénombre de plus en plus intense, dans laquelle l'ouïe à tendance à s'aiguiser, au fur et à mesure que l'œil s'agrandit pour ne presque rien voir cependant, et tantôt elle revient vers la lumière, attirée par une suite de reflets et remontant vers leur source. C'est un véritable labyrinthe, et après un certain temps, on doute d'en voir la fin…

Dans l'une des pièces les plus sombres, Lalla Gaïa a un sursaut; il lui semble qu'une forme est recroquevillée dans la pénombre, au pied d'une colonne! Elle n'ose s'approcher, ni regarder franchement… Elle continue de faire le tour de la pièce, le nez en l'air, observant la façon dont le peu de lumière lèche le sommet de la coupole intérieure… La forme ne bouge pas. Lalla Gaïa se sent inquiète et quitte la pièce, prenant un escalier pour aller voir de là-haut. D'une ouverture dominant la pièce, au niveau de la base du dôme, elle scrute le sol et a tout d'abord l'impression d'avoir rêvé, car elle ne voit rien, ni personne… Mais à force de forcer son regard, elle retrouve la forme entraperçue, toujours immobile, et constate qu'il s'agit d'un tchador! Il y a là une femme, quoique rien ne puisse le confirmer, le vêtement ne laissant voir aucune partie de son corps… Elle ne bouge pas. Est-elle seulement en vie? Il est plus raisonnable de penser qu'elle est allée là afin de se reposer, et qu'elle dort à poings fermés… Son tchador est poussiéreux et fait presque corps avec le sol, comme avec la sombre base de la large colonne. Lalla Gaïa se dit qu'elle n'a aucune raison de faire quoi que ce soit, mais cette présence la rend vraiment mal à l'aise. Cette personne immobile et poussiéreuse, gisant dans la partie la plus reculée de l'édifice, est comme une incarnation du malheur, de la souffrance, ainsi que de l'oubli et de l'abandon… L'envie de faire quelque chose se heurte à la possibilité de commettre un impair. Réveillerait-elle quelqu'un qui a peut-être eu du mal à s'endormir? Importunerait-elle une personne ayant besoin de solitude? Sa perplexité se double d'une forme de peur qu'elle ne s'explique pas. Dans ce genre de situation, elle se force à considérer qu'elle n'est ici qu'une étrangère de passage et que personne ne l'attend pour résoudre une quelconque situation… Aussi, elle préfère continuer son exploration… Et

retourner vers des lieux moins ténébreux.

Revenue aux abords de la cour, elle se pose derrière un des moucharabiehs donnant directement sur elle, s'y adosse, lorsque son regard tombe sur un objet brillant, posé au creux de l'une des ouvertures du moucharabieh. Il s'agit d'une bague en argent, de petite taille, surmontée d'une agate d'un rouge profond. Le décor ornant la monture est très simple, mais magnifiquement réalisé, la pierre intercalée entre l'œil et le soleil, s'anime d'une couleur somptueuse qui lui ravit le cœur, il lui semble que son être entier s'y plonge, s'y inscrit, s'en revêt, au point que son pourpre de sang en vient à remplir tout l'espace autour d'elle, avec ce centre clair qui semble avoir emprisonné le soleil dans un univers clos, épais, démesurément dense… La contemplation de cette pierre vaut un pèlerinage se dit-elle… Aussi, elle se souvient que cet objet n'est pas le sien et regarde autour d'elle, instinctivement… Là, sans prévenir, apparaît une très jeune femme, entièrement vêtue de blanc, au visage radieux, mais avec une certaine gravité dans le regard. Elle lui dit: "Salam. Cette bague est pour toi."

Lalla Gaïa: "Comment pourrais-je l'accepter?"

La dame: "Elle est à toi."

Lalla Gaïa: "Merci. Je ne sais que dire… Je suis confuse…"

La dame: "Les objets ne sont que des reflets, façonnés par d'autres reflets… Ce reflet-là croise ta route aujourd'hui, que son chant éclaire ton âme… Cette pierre provient de la première montagne ayant accepté de s'incliner devant son Créateur."

Lalla Gaïa ose à peine regarder cette dame, elle retourne la petite bague entre ses doigts, puis l'enfile sur l'annulaire de sa main droite. Elle y convient parfaitement. Elle en ressent une profonde émotion et ne sachant pourquoi, les larmes lui montent aux yeux. Elle les essuie du revers de sa manche et, regardant de nouveau devant elle, constate que la dame n'est plus là. Elle se lève et se met à la chercher dans la mosquée, repassant par le narthex, ce qui achève son parcours. Elle va voir dehors, mais les ruelles sont désertes. Elle retourne à l'intérieur, le cœur battant, retraversant les pièces les unes après les autres. Repassant par la pièce à la femme endormie, et voyant qu'elle n'y est plus non plus! Pourtant, la bague est là, à son doigt, brillante et sombre, lui rappelant qu'elle n'a pas rêvé… Ce n'est pas la peine d'insister… Ce qui devait avoir lieu à Ardestan vient de s'accomplir, elle n'a donc plus rien à y faire… ■



Ardestan, Moucharabiehs



Journal de Téhéran
1 Mordâd 1316
23 Juillet 1937

Un grand italien ami de l'Iran

Nayereh SAMSÂMI

Les échanges dans le domaine de l'art entre l'Iran et l'Italie furent particulièrement féconds au XVIIe Siècle.

L'œuvre de Pietro della Valle, grand ami de Chah Abbâs, contient une des plus belles évocations du règne glorieux de ce monarque et constitue un témoignage précieux de compréhension et de sympathie d'un auteur italien envers notre pays.

***

Pietro della Valle, gentilhomme romain, fut l'un des premiers à poser la pierre de la grande communauté intellectuelle qui relia pendant tout le XVIIème siècle les écrivains et les artistes européens à la Littérature, à l'Art et à la Philosophie de l'Asie.

Ses relations de voyage connurent, parmi ses contemporains, une vogue inusitée et répandirent abondamment des trésors de connaissance sur les mœurs et la culture des peuples qui jusque là avaient été séparés de 1'Europe par un abîme d'ignorance et de malentendus.

D'innombrables voyageurs tels que Chardin, Tavernier, Thévenot et d'autres, ayant suivi son exemple et s'étant rendus sur les lieux qu'il avait visités, furent les continuateurs de son œuvre.

La plus grande partie de ses ouvrages est consacrée à l'Iran.

L'Iran de la glorieuse époque de Chah Abbâs avait attiré déjà beaucoup d'artistes et de commerçants portugais, hollandais, anglais et autres qui, à leur retour dans la patrie, avaient conté maintes merveilles sur le royaume du Grand Monarque; son hospitalité envers les étrangers, sa tolérance pour les diverses

religions, le faste de sa cour, ses vertus de diplomate et de "condottiere" étaient devenues proverbiales dans toutes les cours d'Europe.

Il n'est donc pas étonnant qu'après avoir parcouru la Turquie et la Mésopotamie, Pietro della Valle se décida à venir en Iran pour se rendre compte personnellement des merveilles contées pas ses compatriotes.

Le départ d'une caravane se rendant de Bagdad à Esfahan en 1617 l'a décidé à partir. Pietro della Valle donne ainsi les raisons de son voyage: "Pour moi qui avait la passion de faire ce voyage, qui ne craignait rien de la part des Persans *comme amis de ma Nation*, je me servis de l'occasion".

Persuadé que pour bien connaître les mœurs et l'esprit d'un peuple étranger, il faut connaître sa langue, il se dédie dès son arrivée à Esfahan à l'étude du persan.

Pour se sentir mieux imprégné de l'atmosphère locale, dès son entrée dans le Kurdistan, il se fait accoutrer à la mode du pays.

Dès le début de son voyage, l'auteur est ravi par les paysages et l'architecture iraniens; n'affirme-t-il pas que cette contrée "*n'est pas inférieure à la Chrétienté quand ne serait ce que dans ses édifices, dans une certaine excellence des choses qui contribuent aux délices de la vie*".

Dès lors son admiration ne fait que croître. Il ne tarit pas d'éloges sur l'hospitalité touchante des paysans, sur le confort des caravansérails, merveilleusement aménagés pour les étrangers, sur la sureté des routes, l'esprit vif des habitants; la musique iranienne qu'il entend pour la première fois à une réception chez le gouverneur de Hamadan, l'enchante; il se propose d'emporter avec lui "ces luths et ces guitares infiniment meilleurs que ceux d'Italie".

Pietro della Valle est l'un des premiers à nous donner une description détaillée de la ville d'Esfahan qui suscitera plus tard tant d'évocations artistiques chez les voyageurs littéraires français.

II décrit la spaciosité des places et des rues, la magnificence des constructions, admire l'avenue de Tchâhâr-Bâgh en disant que "nous n'avons pas de si belles rues en Italie".

Le Meydân lui semble, aussi, bien plus beau que la place Navone de sa ville natale.

Plus loin, Pietro della Valle ne manquera pas de nous décrire, en détail, les autres villes traversées: Saru[1], entourée de splendides cultures, Farhabad dont le climat ressemble tellement à celui de Rome, Kâchan avec ses innombrables ateliers où se fabriquent les toiles de coton d'une si précieuse finesse, d'une si grande magnificence de coloris et Téhéran, enfin, "une grosse ville" plus spacieuse que celle de Kâchan, mais qui n'est ni peuplée, ni habitée. L'image de sa patrie ne quitte jamais son esprit: les colonnes aux escaliers intérieurs de la Mosquée de Soltânieh lui rappellent la colonne de Traian à Rome, les innombrables ruisseaux qui serpentent dans les rues d'Ardabil, évoquent à sa mémoire la fraîche et lumineuse vision de Venise.

La vue de Persépolis lui rappelle les descriptions de Xenophon. Le temple, les bas-reliefs représentant la figure de Sémiramis et les gestes de Rostam sont des vieilles connaissances qu'il retrouve et qu'il compare aux images qu'il s'en était faites d'après ses auteurs classiques.

Pietro della Valle nous donne aussi des détails abondants sur les commerçants et sur la culture des rizières dans le Mâzandaran, sur l'entretien des routes, de même que sur les cérémonies religieuses et l'état des sciences.

Son attention se porte surtout sur l'état de l'armée. Il nous parle longuement du courage et de l'ingéniosité du guerrier iranien, décrit en détail les costumes et l'habillement des soldats, leurs conditions de vie et leur façon de combattre. Il constate qu'en Iran, contrairement à ce qui arrive dans plusieurs autres pays, *le*

guerrier n'est pas un épouvantail pour le paysan et qu'au contraire ce dernier est fort bien payé pour tous les produits qu'il a l'occasion de fournir aux soldats pendant le passage de l'armée. Pietro della Valle est à même de donner des notions exactes sur l'armée car il a guerroyé lui-même avec les Iraniens dans la bataille d'Ardébil où il risqua plusieurs fois sa vie même que celle de sa vaillante épouse Maani. De même, il fut très intimement mêlé aux pourparlers qui précédèrent la bataille victorieuse d'Ornuzd contre les Portugais et il ne manque pas de donner à Chah Abbâs des conseils sur la manière de traiter l'ambassadeur d'Espagne et les religieux portugais.

Il nous parle aussi de la grande tolérance qui régnait en Iran où les Mahométans, les Zoroastriens, les Chrétiens (protestants, catholiques ou nestoriens) jouissaient d'une liberté complète dans la pratique de leur religion.

L'auteur nous fait des narrations intéressantes sur ses entretiens avec Chah Abbâs, dont il fut le conseiller précieux pendant quelques années. II trace, d'ailleurs l'une des images les plus colorées et les plus vives du grand monarque iranien.

Ainsi ce portrait esquissé après l'audience de Farhabad où l'admiration se mêle à un sentiment d'affection très tendre: "Le roi est de taille médiocre, comme moi, peut être plus petit, il ne paraît pas maigre, mais délicat, il a le corps délié, mais nerveux, robuste; c'est pourquoi je lui ai donné le nom de Grand Piccinino. Je l'appelle grand, parce qu'en effet il est grand roi, qu'il a infiniment d'esprit, qu'il est extrêmement vaillant et généreux".

En 1628, Pietro della Valle fera publier à Venise un ouvrage entièrement voué à la description de la vie et du caractère de Chah Abbâs "Delle conditioni di Abbas ré di Persia" qu'il dédiera au Cardinal Barberine. Chah Abbâs est représenté dans ce livre comme l'un des plus grands monarques de cette époque; Pietro della Valle ne tarit pas d'éloges sur ses innombrables qualités. Il nous en trace une image exquise et spirituelle en nous relatant plusieurs anecdotes de son règne.

Ainsi la réponse de Chah Abbâs au religieux portugais qui lui demandait comment il se portait: "Je me porte royalement".

Il nous parle aussi de ses vertus de capitaine qui lui facilitèrent la prise de différentes villes et centres fortifiés et nous décrit ses divertissements et ses caprices, sa passion de se mêler incognito au peuple du bazar.

Chah Abbâs était aussi, à son avis, un diplomate adroit et avisé. Pietro della Valle nous relate les fastueuses réceptions des ambassadeurs d'Espagne, de Turquie et de Moscovie, les entretiens diplomatiques auxquels il avait souvent assisté. Chah Abbâs était au courant non seulement de ce qui se passait dans Son royaume, mais il était informé aussi des événements des cours les plus reculées de l'Europe.

D'innombrables artistes visitaient la cour du Grand Monarque.

"II envoie chercher en Italie, à Milan, à Venise, les maîtres des arts différents; il connaît les travaux des plus fameuses villes d'Europe. II fait venir des peintres de la France et de Flandre".

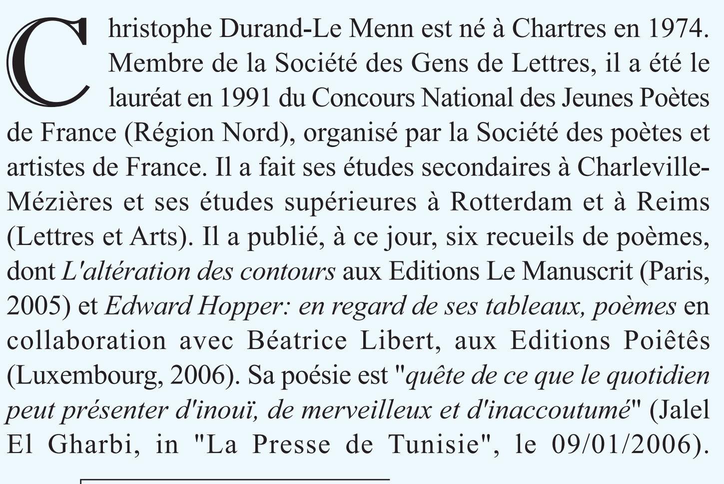
Mais, en vrai patriote, Chah Abbâs "*ne se soucie pas tellement d'obtenir des travaux de tous ces gens qui viennent à sa Cour comme de leur faire enseigner leurs arts aux gens de son pays*". ■

1. *Les fameux voyages de Pietro della Valle*, Paris 1664, page 21.



Christophe Durand-Le Menn

Ch.D



Christophe Durand-Le Menn est né à Chartres en 1974. Membre de la Société des Gens de Lettres, il a été le lauréat en 1991 du Concours National des Jeunes Poètes de France (Région Nord), organisé par la Société des poètes et artistes de France. Il a fait ses études secondaires à Charleville-Mézières et ses études supérieures à Rotterdam et à Reims (Lettres et Arts). Il a publié, à ce jour, six recueils de poèmes, dont *L'altération des contours* aux Editions Le Manuscrit (Paris, 2005) et *Edward Hopper: en regard de ses tableaux, poèmes* en collaboration avec Béatrice Libert, aux Editions Poiêtês (Luxembourg, 2006). Sa poésie est "*quête de ce que le quotidien peut présenter d'inouï, de merveilleux et d'inaccoutumé*" (Jalel El Gharbi, in "La Presse de Tunisie", le 09/01/2006).

1.
J'ai pris des clichés
L'autre nuit
De ton corps chaud
J'ai photographié
Mentalement
Ton visage ton doux visage
Aux yeux fermés
Sur des rêves inconnus
Et mouvants

Plus tu t'éloignes
Et plus j'ai besoin de toi

Je me suis penché
Sur ta vie
Sur mon sort dévolu
J'ai photographié
Mentalement
Ton visage ton doux visage
Aux lèvres aimées
Qui ne m'embrassent plus
Comme avant

Plus tu t'éloignes
Et plus j'ai besoin de toi

2.
Elle ne dort pas encore
Les yeux grands ouverts dans le noir

(Je te reconnais bien là)

On n'ose plus respirer

L'eau a coulé sous les ponts
Mais
C'est toujours le même visage

(Je te vois,
Tu sais que je te vois)

On n'ose plus bouger
Les yeux grands ouverts dans le noir

Dehors la vie continue
Les voisins la rue les voitures

(Je m'approche et dépose un baiser sur ton front
…
Comme ça)

On n'ose plus fermer les yeux de peur de

De peur de

L'eau a coulé sous les ponts

Elle ne dort pas encore



3.
Je suis sur le balcon
Avec un tilleul-menthe
Je regarde la rue
En bas

Il y a des autos
Des scooters
Des motos et des rollers

Il y a une fille qui crie
De temps en temps
(Les filles crient souvent
La nuit
En descendant la rue de Rennes
- Je n'ai jamais trop su pourquoi)

Je suis sur le balcon
Avec mon tilleul-menthe
Et l'impression
Troublante
D'entamer
L'autre versant de ma vie

(Extraits de *L'altération des contours*, Paris, Ed. Le Manuscrit, 2005).

Les platanes

Je t'emmènerai
Là
Sous un de ces platanes
Qui bordent la fontaine

Ce sera le printemps,
Le début du printemps

Je t'embrasserai
Là
Sous un de ces platanes

(Ta robe à la persane
Et mes jambes de laine)

Ce sera le printemps,
Le début du printemps

Je graverai
Nos prénoms
Dans l'écorce tendre
D'un amour naissant

Ce sera le printemps,
Le début du printemps

© Christophe Durand-Le Menn, février 2006 (inédit).

Myosotis

Si j'écris
Ici
C'est pour te dire
Que tout va bien

Je pense à toi
Je pense à nous soir et matin

Même si je sais
Je sais que
Maintenant n'y changera rien

Je pense à toi
Je pense à nous soir et matin

© Christophe Durand-Le Menn, juin 2007 (inédit).

1)
Les mains dans les poches
Tu arrives
Rue de Rennes
Au milieu de la foule
Qui t'entraîne
Devant les vitrines

Anxieux tu t'accroches
Non sans peine
A la rive
Gauche du sang qui coule
Dans les veines
D'un trottoir en ruine

2)
Il y aurait d'autres choses

Du sable fin sur la plage
Des voyageurs sur l'océan
Et du soleil dans le ciel azuré

Il y aurait d'autres choses

De l'espoir dans mon thermos
Que je boirais
Dans un gobelet en plastique
A l'ombre de désirs inavoués

3)
Le vent glisse sur la Seine

La Seine
Le Pont des Arts
Rien ne les gêne
Rien
Qu'ils ne trouvent bizarre

Non
Ce n'est pas le vent
C'est la froide réflexion
Qu'elle a dû se faire
(Parlant de votre histoire)
Qui te glace le sang

(Extraits de "Une autre que toi", à paraître)

© Christophe Durand-Le Menn, 2007.

Ecrit et traduit de l'anglais par
Shekufeh OWLIA

The Lonely Old Man (1994)

Long have I been digging for gold
Since I was young till I grew old
Having no other path to follow in life
Without any friends to pour out my heart to
No one around to glance and talk to
They all left long ago after strife
And here I am holding my head low
As I whisper to my shadow
Tomorrow is a new born day
No one knows what's on my way
Perhaps I shall pass away tonight
And never again be in sight

Le vieillard solitaire

Depuis belle lurette je recherche de l'or dans les mines
Dès ma tendre enfance jusqu'à aujourd'hui
N'ayant aucune autre voie à poursuivre dans la vie
Et aucun ami pour partager mes peines
A la suite d'une vieille querelle ils m'ont tous délaissé;
De mes yeux hagards je fixe une lointaine contrée
Murmurant doucement à mon ombre que
Seul le bon Dieu sait ce que le sort me réserve
Cette nuit il se pourrait bien que je trépasse
Avant que le jour ne pointe à l'horizon
Enseveli sous les décombres à tout jamais des vues.

Rose FAZLI

Ouvre la fenêtre

Ouvre la fenêtre
Laisse la brise venir dans notre petite cabane
Ouvre la fenêtre
Laisse la brise nouer nos cœurs
Ouvre la fenêtre
Laisse les mots les plus simples devenir le prétexte d'une liaison amicale
Laisse la brise dans notre rue du silence chanter les chansons des secrets cachés
Ouvre la fenêtre
Quand là bas il y a quelqu'un qui m'appelle
Quelqu'un qui chez les autres est seulement un enfant
Ouvre la fenêtre
Laisse les mots les plus simples devenir le prétexte d'une liaison amicale

Du livre "*Les fouets rouges*"

Fin de la nuit

La nuit arrive à sa fin
Le ciel qui est vide de l'aube
On s'arrête
Et dans la résurrection du soleil
On cueille la dernière étoile

Mortéza JOHARI

Cascade de Niâsar



Cascade de Niâsar

Photos: Mortéza Johari

A quelques dizaines de mètres de Châhâr tâq (les quatre arcs) de Niâssar, une fontaine propre et fraîche coule vers le village. Cette fontaine, située à 1680 mètres au dessus du niveau de la mer, se nomme Eskandarieh. La légende veut que le célèbre Eskandar-ebn-Filqûs (Eskandar aux oreilles d'éléphant), à son passage à Niâssar, ait connu l'existence d'une source cachée dans le roc. Il aurait donc rassemblé tous les tailleurs de pierre des environs et ordonné de creuser cette fontaine en une nuit. Quelle qu'ait été l'origine de cette dernière, elle coule aujourd'hui des hauteurs en une belle cascade de vingt mètres de haut qui traverse le village. Du côté de la cascade, on a vue sur la ville de Niâssar, plantée dans la montagne au milieu de ses jardins. Il y a près de la cascade une caverne datant probablement de l'ère parthe. Certains chercheurs estiment que la cascade de Niâssar a été dès le départ considérée comme écran pour la caverne qui servait aux cérémonies du culte de Mithra, et cette raison est d'autant plus valable que l'eau joue un rôle très important dans le mithraïsme. En effet, avant de procéder aux cérémonies, il y avait un long rituel d'ablutions et de purifications, qui durait plusieurs jours et plusieurs

nuits.

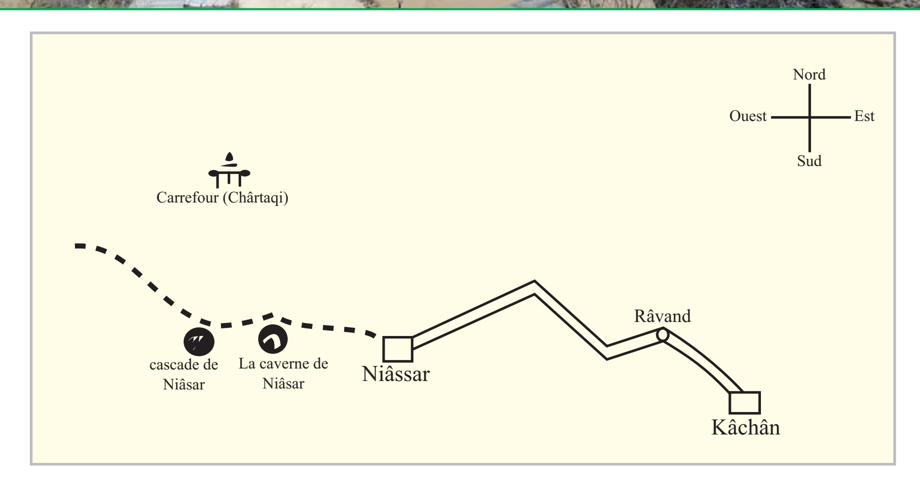
Après l'entrée de l'islam, la cascade ne perdit pas de son importance et chaque année, à l'occasion de la fête de Ghorbân, un bœuf est sacrifié sur ses bords. Selon la croyance des habitants, le sang de cet animal, se mêlant à l'eau, se répand jusqu'aux jardins et vergers, qu'il féconde et rend plus fertile.

L'existence de cette fontaine et de la cascade a favorisé la construction de moulins à eaux, dont deux sont encore en état de fonctionner. Il y a également tout près de la cascade un petit palais datant de l'époque safavide.

La ville de Niâssar, où est située la cascade, possède de nombreux autres attraits touristiques, en raison de son passé antique et de sa position géographique qui en fait la voisine d'Ispahan et de Kâchân. De plus, Niâssar, avec ses eaux, ses montagnes et ses jardins de roses, dont la cueillette et la transformation en eau de rose est une attraction touristique saisonnière (printemps), est doté d'un climat très doux tout au long de l'année. ■



Paysage de Niâssar





Shafighi

Mortéza JOHARI

Grande camomille

Nom scientifique: *Chrysanthemum parthenium*
Nom persan: Dâvoudi vahshi

Plante vivace, herbacée, presque glabre, sa tige rameuse et à rameaux en corymbe mesure de 25 à 50 cm. De forme ovale, sa feuille est pétiolée et divisée en segments elliptiques, oblongs et obtus se rejoignant au sommet. De couleur vert vif, elle a un fort goût amer. Les fleurs au capitule court et jaunes en leur centre ressemblent à des marguerites. La saison de floraison se déroule de mai à juin. On la trouve dans le nord et le nord-ouest de l'Iran, particulièrement dans les montagnes d'Elbourz. La grande camomille peut pousser dans les sols les plus pauvres, à partir de sa graine ou par division de la racine. ■

Dytique bordé

Nom scientifique: *Dytiscus marginalis*
Nom persan: Sûsk-e Abzi

Le dytique bordé est l'une des plus grandes espèces de coléoptère. Son corps ovale est de couleur olive-brun et mesure environ 3 cm de long. Son thorax est bordé de jaune, notamment sur le bord des ailes. Les mâles ont des disques d'aspiration sur les pieds pour saisir la femelle, et des caisses d'aile lisses, alors que chez les femelles les caisses d'ailes ont de profondes rainures. Ce coléoptère est commun des endroits humides, herbus tels que les étangs. Le dytique bordé est la plupart du temps en plongée et remonte périodiquement à la surface. Il n'est pas rare que ce coléoptère s'éloigne de son point d'eau pour coloniser de nouveaux étangs et prenne parfois les surfaces brillantes des vitres et des pares brises des voitures pour de l'eau! Les larves sont brun jaunâtres, atteignant jusqu'à cinq centimètres de longueur, et possèdent une puissante paire de mâchoires. Pour se transformer en chrysalides, elles ont besoin du sol humide des bords des étangs. Ce coléoptère vole également de nuit s'il y a des lumières artificielles. Le dytique est un prédateur, chassant pour manger les autres insectes, les têtards et même les petits poissons. Les adultes hibernent sous les pierres pour éviter de geler lors de la saison froide. L'accouplement a lieu dans l'eau ou dans un lieu proche de l'eau. Les coléoptères de cette espèce subissent une métamorphose complète. Les œufs sont pondus sous l'eau et sont habituellement placés dans des cavités spéciales creusées dans les tiges des plantes émergentes de l'étang. Cet animal vit principalement dans le nord de l'Iran. ■





Josef Hlasek



- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- «رُوو دو تهران» در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **50 Euros**

☐ **6 mois** **30 Euros**

Adressez votre virement à l'ordre de: Etela'at
Chez Barclays Bank PLC

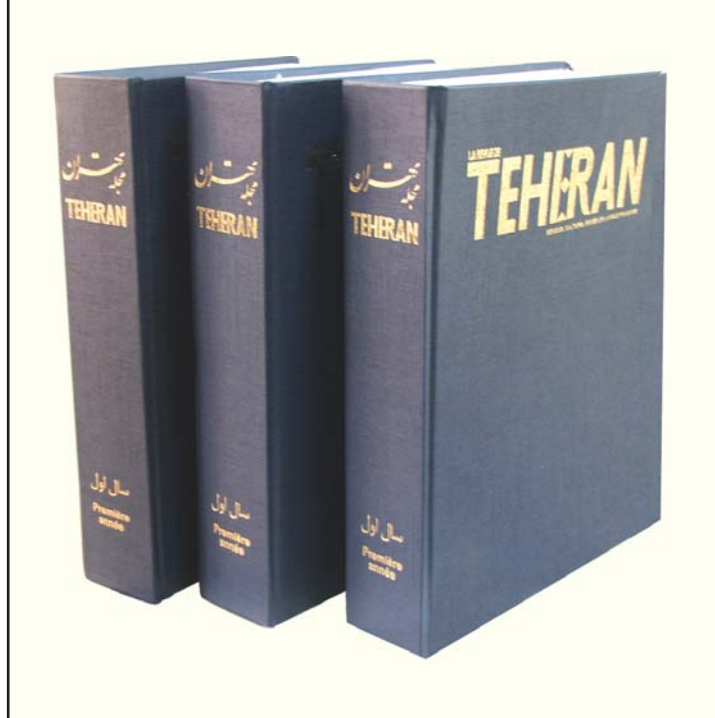
N° de compte: 47496522
Code succursale: 20-10-53

Adresse: Barclays Bank PLC
Bloomsbury & Tottenham Couer Road Branch
P O Box 11345
London W12 8GG
UK

Bulletin à retourner avec votre règlement à :

La Revue de Téhéran, Etelaat,
Ave Nafte Jonoubi, Bd Mirdamad,
Téhéran, Iran
Code Postal 15 49 953 111

Règlement possible en France et dans tous les pays du monde



دورهٔ یکسالهٔ مجله تهران، سال اول شامل دوازده شماره، در یک مجلد عرضه می گردد. علاقه مندان می توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه انتشارات اطلاعات واقع در خیابان انقلاب– روبروی دانشگاه تهران مراجعه نمایند.

L'édition reliée des douze premiers numéros de la Revue de TEHERAN est désormais disponible pour la somme de 60 000 rials au siège de la revue ou au point de vente des éditions Etelaat,situé à l'adresse suivante: Avenue Enghelâb, en face de l'université de Téhéran

S'abonner en Iran

LA REVUE DE
TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه «رُوو دو تهران»

مؤسسه ____________________

نام ____________ نام خانوادگی ____________

آدرس ____________________

کدپستی ____________ صندوق پستی ____________

تلفن ____________ پست الکترونیکی ____________

برای داخل کشور

- [ ] یک ساله — ۸۴/۰۰۰ ریال
- [ ] شش ماهه — ۴۲/۰۰۰ ریال

اشتراک از ایران برای خارج کشور

- [ ] یک ساله — ۵۰۰/۰۰۰ ریال
- [ ] شش ماهه — ۲۵۰/۰۰۰ ریال

- حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد بانک تجارت شعبه میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱ (قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت در سراسر کشور) به نام مؤسسه اطلاعات واریز و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک (یا فقط اسم و آدرس دقیق) به آدرس تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، ساختمان مؤسسه اطلاعات، امور مشترکین، نشریه **Revue de Téhéran**، ارسال نمایید.
- در صورت عدم دریافت نشریه تا ۱۵ روز پس از انتشار با تلفنهای ۲۹۹۹۳۴۷۱ یا ۲۹۹۹۳۴۷۲ بخش امور مشترکین تماس حاصل فرمایید.
- اشتراک تلفنی نیز امکان‌پذیر است.

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول و سردبیر
محمد جواد محمدی

دبیر تحریریه
روح الله حسینی

تحریریه
املی نُوواگلیز
اسفندیار اسفندی
عارفه حجازی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری
جمیله ضیاء
سمیرا فخاریان
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه
مهناز رضائی

گزارشگر در فرانسه
میری فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح فرانسه
بئاتریس ترهارد

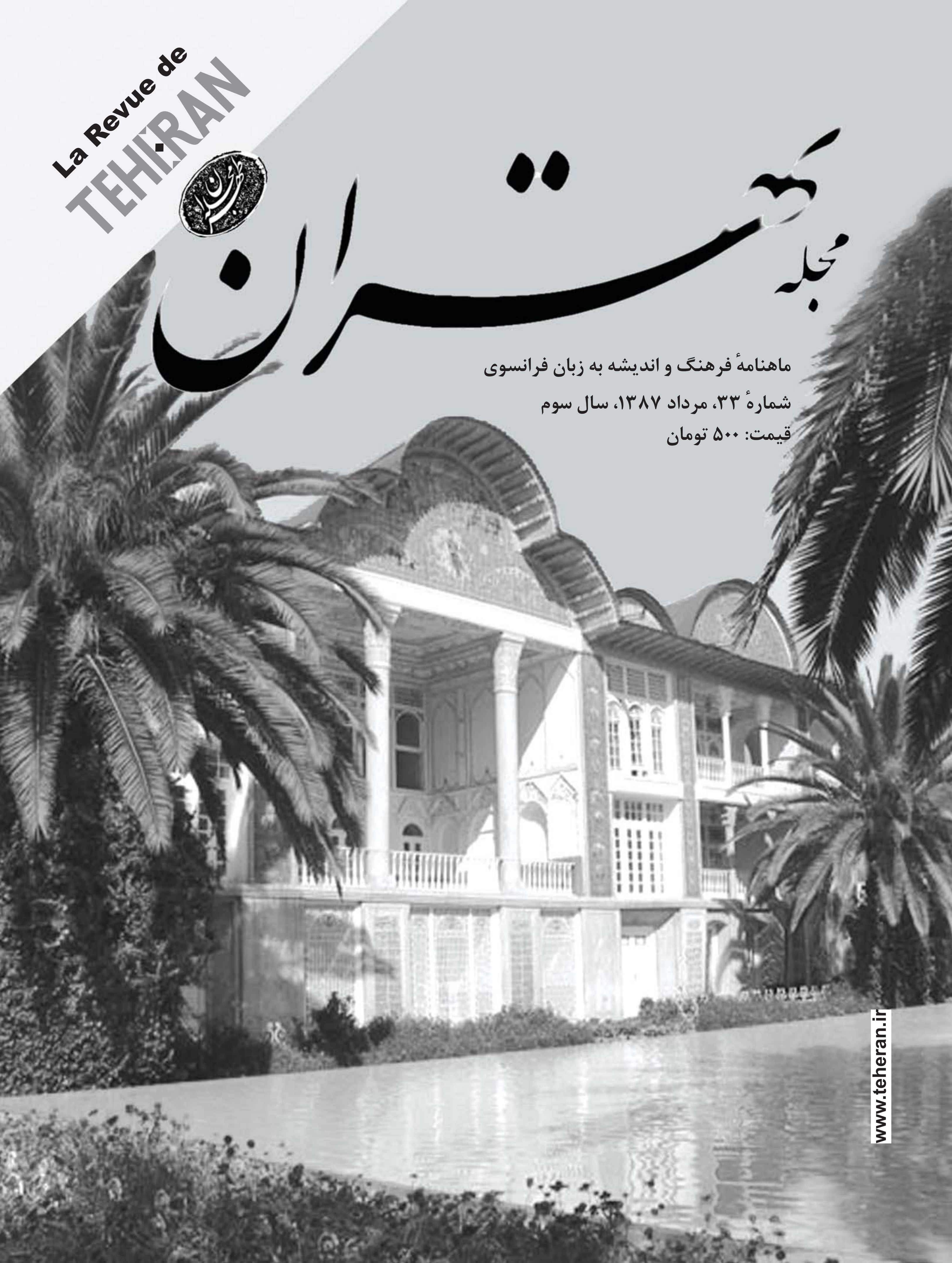
طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

عکس
مرتضی جوهری

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: mail@teheran.ir
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
***Le jardin d'Eram*, Shirâz**
Photo: Arash Dejkam


La Revue de
TEHERAN
مجله تهران
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۳۳، مرداد ۱۳۸۷، سال سوم
قیمت: ۵۰۰ تومان
www.teheran.ir